ANNÉE N° 243 1er DÉCEMBRE 1933

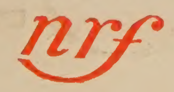
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— TEXTES ET DOCUMENTS —

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



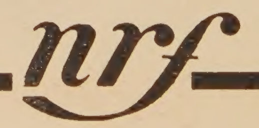
FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

Les

Nouveaux Romanciers français

Jean BAZIN	*Capricorne*
Léon BOPP	*Jacques Arnaut et la Somme romanesque*
Robert BOURGET-PAILLERON	*L'Homme du Brésil*
Roger BREUIL	*Les Uns les Autres*
Roger COUDERC	*Justine*
Raymond DESORTIES	*Le Tétrabie*
Paul D'ESTOURNELLES	*Navire de Chance*
A. GERVAIS	*Æsculape en Chine*
Matila C. GHYKA	*Pluie d'Étoiles*
Robert HONNERT	*Mademoiselle de Chavières*
René MÉTAYER	*L'Invraisemblable Aventure de Rougé-le-Braconnier*
Pierre NEYRAC	*L'Indifférence perdue*
Raymond QUENEAU	*Le Chiendent*
Albert SOULILLOU	*Élie ou le Ford-France 580*

lancés par la



LIBRAIRIE  GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84

R. C. SEINE 35.807

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. M. ACHARD. Domino, suivi de la Dame en blanc. .. .. .. 18 fr.
2. G. D'AUBAREDE. Amour sans paroles. Prix. .. .. 12 fr.
3. GRAND-DUC ALEXANDRE DE RUSSIE. Quand j'étais grand-duc .. 30 fr.
4. F. BAC. Rome. Promenades dans l'Italie nouvelle .. .. .. 15 fr.
5. J. BAIF. Naufrage.. .. .. 18 fr.
6. J. BEMER-SAUVAN. Mon âme en sabots. Prix. .. .. 15 fr.
7. P. BENOIT. Cavalier 6 suivi de l'Oublié Prix.. .. .. 15 fr.
8. H. BÉRAUD. Ciel de suie .. 15 fr.
9. J. DE BOSSCHÈRE. Satan l'obscur. 20 fr.
10. I. BOUNINE. Le sacrement de l'amour. Prix. .. .. 12 fr.
11. P. BOURGET. Quelques témoignages Tome II. Hommes et Idées.. 12 fr.
12. C. BRAIBANT. Le Roi dort .. 18 fr.
13. Dr CABANES. Mœurs intimes du passé. Neuvième série .. .. .. 20 fr.
14. P. CHACK. Hoang-Tham, pirate. 15 fr.
15. M. CONSTANTIN-WEYER. Une corde sur l'abîme .. .. 12 fr.
16. COMTE E. C. CORTI. Le Magicien de Monaco .. .. 15 fr.
17. R. COUDERC. Justine .. .. 15 fr.
18. E. R. CURTIUS. Balzac.. .. 30 fr.
19. M. DAVENPORT. Mozart 1756-1791. Prix. .. .. 25 fr.
20. R. DORGELÈS. Quand j'étais Montmartrois.. .. .. 15 fr.
21. T. DREISER. Jenny Gerhardt 18 fr.
22. R. DUPUIS, A. MARC. Jeune Europe. Prix... .. .. 13 fr. 50
23. P. D'ESTOURNELLES. Navire de chance. Prix. .. .. 12 fr.
24. G. FAUCONNIER Claude .. 15 fr.
25. F. FLEURET. De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire.. .. 12 fr.
26. F. FOSCA. C'était hier l'été .. 12 fr.
27. G. GIRARD. Correspondance entre Marie-Thérèse et Marie-Antoinette. Prix. .. .. 20 fr.
28. FRANZ KAFKA. Le procès .. 18 fr.
29. P. HERIAT. L'araignée du matin. 15 fr.
30. E. JALOUX. La grenade mordue. 15 fr.
31. C. JEAN. La Bible et les récits Babyloniens.. .. .. 18 fr.
32. G. LENOTRE. La petite histoire. III. Paris et ses fantômes .. .. 15 fr.
33. A. LHOTE. La Peinture. Le cœur et l'esprit .. .. 20 fr.
34. J. MADAULE. Le génie de Paul Claudel. Prix. .. .. 24 fr.
35. M. MAETERLINCK. La grande loi. 12 fr.
36. VICOMTE DE MARSAY. De l'âge des privilèges au temps des vanités (Supplément) .. .. 20 fr.
37. C. MAUCLAIR. Les couleurs du Maroc. Prix. .. .. 15 fr.
38. A. MAUROIS. Edouard VII et son temps. Prix. .. .. 15 fr.
39. P. MORAND. Rococo .. .. 15 fr.
40. H. OPIENSKI. Lettres de Chopin. 30 fr.
41. J. DU PASQUIER. Décalage.. 12 fr.
42. C F. RAMUZ. Adam et Eve.. 15 fr.
43. PAULE RÉGNIER L'Abbaye d'Evolayne. Prix .. .. 13 fr. 50
44. R. ROLLAND. L'âme enchantée. L'annonciatrice. Tome II. L'enfantement. 1er volume .. .. 12 fr.
45. AGNÈS SMEDLEY. Une femme seule. Prix .. .. 15 fr.
46. M. SCHELER. L'homme du ressentiment .. .. 30 fr.
47. A. E. SOREL. La Princesse de Lamballe .. .. 25 fr.
48. A. THÉRIVE. Querelles de langage. Tome II. .. .. 15 fr.
49. L. TOLSTOÏ. Les récits de Sébastopol. Prix. .. .. 18 fr.
50. A. TOUCHARD. Le déserteur.. 12 fr.

Les conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 362 et 363 du cahier d'annonces

51. J. DES VALLIÈRES. Sous le drapeau de la légion étrangère. Les hommes sans nom .. .. 15 fr.
52. J. VARIOT. Boumpernickel .. 15 fr.
53. F. VANDEREM. La bibliophilie n[illegible] velle. Tome II 35
54. R. VERCEL. Le maître du rêve. 15
55. VICKI BAUM. Ina 16

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

56. R. ARON et A DANDIEU. La Révolution nécessaire .. .. .. 15 fr.
57. G. BERNHARD. Le suicide de la République allemande.. .. .. 18 fr.
58. C. BLOCH. Les causes de la guerre mondiale. Précis historique.. 12 fr.
59. HAVELOCK ELLIS. L'Eonisme ou l'inversion esthético-sexuelle .. 20 fr.
60. P. GUÉRIOT. Napoléon III. Tome I. Prix. .. .. 20 fr.
61. J. ISAAC. 1914 Le problème des origines de la guerre . .. .. 25 fr
62. T. M. JOHNSON. Le contre-espionnage américain pendant la guerre 1917-19[illegible] Prix. 20
63. C. PETIT DUTAILLIS. La Monarc[illegible] féodale en France et en Anglete[illegible] Xe-XIIIe siècles 40
64. J. RICHARD BLOCH. Offrande à la p[illegible]tique 15
65. L. ROMIER. Si le capitalisme dis[illegible]raissait. Est-ce impossible ? Qu'ar[illegible]verait-il ? 10
66. K WALISZEWSKI. La Russie au Tem[illegible] d'Elisabeth Iere. 15
67. A. ZISCHKA. La guerre secrète pour[illegible] pétrole 18

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

68. J. BAINVILLE. Napoléon, illustr. 42 hors-texte en héliogravure. 50 fr
69. C. BAUDELAIRE. Les Fleurs du Mal. Prix. .. .. 60 fr.
70. PLATON. La République. Livres IV-VII.. .. .. 30 fr.
71. PLAUTE. Comédies. T. II .. 30 fr.
72. M. LEROY. Taine.. 15
73. B. PASCAL. Pensées. 60
74. CÉSAR. La guerre civile suivi de [illegible] guerre d'Alexandrie 18
75. SÉNÈQUE. Traités philosophiques 18
76. STENDHAL. La Chartreuse de Parm[illegible] 2 vol. 39

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

77. H. DE BALZAC. Le Colonel Chabert, aquar. d'André Mare .. .. 180 fr.
78. G. BAZIN. Le Louvre. Le Palais. 20 fr.
79. A. DAUDET. Lettres de Mon Moulin ; 29 eaux-fortes originales en couleurs de Henri Jourdain .. .. 1.500 fr.
80. A. LEVINSON. Les visages de la danse. Prix. .. .. 50 fr.
81. G. DE NERVAL. Sylvie, illust. [illegible] Pierre Brissaud .. .. .. 350 [illegible]
82. STENDHAL. Florence, gravures [illegible] cuivre de Pierre Guastalla .. 250 [illegible]
83. P. VALÉRY. Le retour de Holland[illegible] Descartes et Rembrand, gravures [illegible] cuivre de Pierre Guastalla .. 150 [illegible]

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de m[illegible] compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous [illegible] numéros ....

....

....

....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cel[illegible] suffit d'avoir un compte-courant. — (2 Rayer les indications inutiles. (12)

Pour économiser
du temps et de l'argent
faites-vous ouvrir un
compte-courant
à la

LIBRAIRIE GALLIMARD

15, BOUL. RASPAIL, PARIS-7e — Tél. : Littré 24-84

Vous serez tenu au courant des nouveautés de l'Edition Française par nos divers bulletins et catalogues bibliographiques, périodiques et mensuels. De plus, vous aurez un carnet de commandes imprimé spécialement pour vous et qui vous évitera les ennuis de la correspondance.

Sur vos indications (auteurs préférés, genre d'éditions, nombre de volumes à recevoir par mois) vous seront envoyés automatiquement tous les livres qui vous intéressent dès leur publication. Vous ne craindrez plus de laisser échapper le livre désiré, qu'il soit en édition courante ou de luxe.

(Le bulletin à remplir est à la page suivante)

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

Recherches Bibliographiques, Achat et Vente de

Livres Anciens et Modernes d'occasion

Manuscrits — Autographes

Le service d'expéditions le plus rapide de Paris

Envois franco de port à partir de 50 francs pour la France et les Colonies

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, Bᴰ RASPAIL, PARIS (7

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr. ....
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans vo
maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :
a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....

....

....

....

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication l
ouvrages nouveaux des auteurs suivants : ....

....

....

....

....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — sur papi
alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.

Mes illustrateurs préférés sont : ....

....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant da
les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Tec
nologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique -
Médecine — Sports — Sciences — etc...

Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois po
une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-moi
relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE

Adresse ....

....

LIBRAIRIE  GALLIMARD

15, Boulevard Raspail, 15
PARIS (VIIe)

Téléph. : LITTRÉ 24-84
Métro : BAC

ACHAT AU COMPTANT de LIVRES ANCIENS et MODERNES

à paraître

le catalogue n° 17

de Beaux Livres, Anciens, Romantiques et Modernes,

envoyé gratuitement sur demande

nrf VIENT DE PARAITRE

JEAN BAZIN

CAPRICORNE

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15 f**

La vie mouvementée qu'en jeune émigrant d'après guerre, l'auteur a menée au Sud-Amérique, a offert assez de variété pour valoir d'être contée, tant pour ses aventures de toutes sortes que pour les divers états d'esprit qu'il a traversés. Son premier écrit donne une évocation pittoresque et aigüe du plus grand pays d'affaires, de voyages et d'aventures de l'Amérique Latine. Jusqu'ici le Brésil ne nous avait jamais été dépeint avec son originalité, ses intrigues, sa couleur locale saisissante, par un écrivain y ayant mené la lutte pour la vie. Enfin, après avoir fréquenté plus de milieux sociaux et politiques qu'il n'en faut pour saturer de souvenirs la vie d'un homme, l'auteur qui est originaire de Suresnes gagne actuellement sa matérielle au volant d'un taxi parisien. (C'est ce qui l'a déjà fait remarquer sous le nom du " poète-chauffeur de taxi "). Son don principal est l'abondance épisodique de la narration avec une manière cynique e enjouée, très vivante, de présenter les choses, qu'il s'agisse d'un panorama, d'une affaire d'argent, d'une scène d'amour ou d'u état d'esprit. Son récit qui déborde de vie et parfois de sexualité entraîne le lecteur aussi sûrement qu'un beau roman d'aventure et n'en est-ce pas une que cette première confession romancée allant de la révolte « anti-européenne » et de l'émigration d'u ancien combattant (classe 14) aux débuts d'un jeune voyageu qui a traité les affaires, l'aventure et l'amour, comme des rêves ?.. Et le style personnel, très imagé et syntaxé, ne gâte rien Loin de là, ce livre n'est pas œuvre morte, sa qualité est nous faire vivre autrement qu'au ralenti.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI

nrf **VIENT DE PARAITRE**

ROGER COUDERC

JUSTINE

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15**

— Province fanée ! dira peut-être Paris.

— Vieilles choses ! crieront des provinciaux devenus d'un seul coup rich et avertis.

... Justine est éternelle comme tout ce qui participe de notre intime nature elle est vraie (et c'est souvent la même chose).

Que le bouquet de roses dans la salle à manger devienne selon la latitu une touffe de fleurs avides de soleil, un bouquet de perce-neige... qu'importe Dans l'atmosphère Cadurcienne les roses restent vraies, comme les soucis et coiffe d'Annette... comme Cahors, l'automne ou le printemps sur ses coteau

Le bouquet c'est l'affirmation douce de l'emprise des choses sur nous.

... 1908 — « Avant la guerre » ! s'écrient de braves gens dans une mo lourde d'illusions perdues. Cette fois encore, qu'importe ? Nous n'avons pas discuter ici l'agrément d'une époque : nous allons vers elle, son angoisse, s préjugés, ses heures de fraîche passion...

Avant la guerre... Cet âge que beaucoup ne savent pas retrouver dans temps, cette époque de sérénité calme, un peu « bourgeoise » peut-être, ma accueillante et bonne par dessus tout.

... Cahors avec ses ponts, ses rues vides de bruit, ses vieilles vignes, somnole Dans ce sommeil apparent où l'âme de la ville se complait, jalouse d'elle-mêm l'auteur discrètement nous introduit.

« Psychologue plus que poète » a-t-on déjà écrit. Je ne sais si ces termes c mérité parfois d'être opposés, ou même si, les séparant, on n'attente pas à l vie... Trop artiste pour s'être inquiété de ces choses, notre guide nous cond par les sentiers (aux rares visiteurs) menant au plus caché d'une âme.

Plus d'attaches avec le temps ! Justine avant tout est femme — une da que nous saluons tous les jours... Mais ce qui donne à l'œuvre une odeur p rare c'est l'étrange inquiétude qui monte autour de Justine dans le salon Cad cien, dans la chambre de « L'Ami Pierre », plus tard dans la case du Lao — Angoisse éternelle, plus répandue dans les cœurs qu'on ne le croit, p féminine surtout que le tourbillon d'un siecle ne le laisserait supposer — ... la réponse que donne doucement la Mort... le sourire que la Visiteuse ou sur le visage aimé.

Et maintenant, songez en dégustant ce livre que si l'un ou l'une de v s'adressant à l'auteur demandait :

— « Mais qui est-ce donc Justine ? » vous recevriez peut-être des lè étonnées :

— « Justine... mais c'est Vous ! »

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE EST CONSTI PAR 20 EXEMPLAIRES SUR ALFAX : 21 FR.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRA**

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE D

DIRECTEUR

Directeur : GASTON GA

PAR

Publiera dans

DEGAS ET

LES DANAÏ

Publiera prochainement :

DÉCHIRÉ, par LEON-PAUL FARGUE

UNE FIGURE, DEUX VISAGES, par PIERRE ABRAHAM

DÉLICE D'ELEUTHERE, par JULIEN BENDA

ACTUALITÉS ÉTERNELLES, par MAX JACOB

NOTES SUR LES ANIMAUX, par PAUL LÉAUTAUD

UN CHAPITRE DE LA VIE DE FRÉDÉRIC II, par WERNER HEGEMANN

LA GRANDE ÉPOPÉE FRANÇAISE, par DENIS SAURAT

CHRISTOPHE, par G. RIBÉMONT-DESSAIGNES

MÉDITERRANÉE, par PANAIT ISTRATI

PHÈDRE A REBOURS, par CH. A. CINGRIA

LE FAUTEUIL ROUGE, par FRANZ HELLENS

BUFFON, par JEAN STROHL

BAYLE, par BERNARD GROETHUYSEN

QUELQUES CHAPITRES DE LA VIE DE MAX JACOB, par ROBERT GUIETTE

ANDRÉ SUARÈS, par GABRIEL BOUNOURE

LES POÈTES DANS LA RÉVOLUTION RUSSE, par B. GOR

LLE

NÇAISE

CRITIQUE — 22e Année
ES RIVIÈRE
en chef : JEAN PAULHAN
MOIS

lu 1er Janvier :

AUL VALÉRY

)N FERNANDEZ

Le rédacteur en chef reçoit le **vendredi** de 3 heures à 7 heures

---

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs uvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur lisposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois,* à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française,* à partir du 1er .... 19......

	France	Union postale	Autres pays	*
* Ci-joint *mandat* — *chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile*).	* 100 fr.	115 fr.	125 fr.	*Édition de luxe :* . . . UN AN
	56 fr.	65 fr.	72 fr.	*Édition ordinaire :* . . . UN AN
	30 fr.	35 fr.	38 fr.	. . . SIX MOIS

........................, le .... 193......

Nom .... SIGNATURE)

....

Adresse .... *Rayer les indications inutiles.*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, Rue Sébastien-Bottin, anciennement 3, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. Adr. télég. : Encrefoene Paris. — R.C. Seine 35-807

PIERRE MORHANGE

LA VIE EST UNIQUE

(ANGOULÊME — LA POTERNE DES PEUPLIERS CAHIER NUMERO TANT — UN JOUR DE PLUS)

POÈMES

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Qu'y a-t-il de si neuf dans les poèmes de ce jeune révolutionnaire ? De si neuf, de si vivant et de si frais que cela me force moi-même à les aimer ?

JEAN PRÉVOST, *Notre Temps*, 2-11-33.

Les poèmes de M. Pierre Morhange ont un accent dur et pathétique. Ce sont des cris de révolte. Ou de désespoir. Les poèmes d'un visionnaire qui annoncent la fin du monde bourgeois.

AGNÈS GREY, *Populaire du Centre*, 30 8-33.

M. Pierre Morhange donne une figure nouvelle au Juif Errant : il mêle le gémissement de pure tendresse et le sanglot du désespoir à la fureur destructrice de ce qui a duré et de ce qui est.

Figaro, 4-11-33.

Sans aucun doute, œuvre haute et rare, aux antipodes du « bien français »... M. Pierre Morhange a produit l'une des œuvres les plus individuées que nous ayons eu l'occasion de lire depuis longtemps.

ROBERT HONNERT, *Notre Temps*, 5-10-33.

Sans s'en douter peut-être, Pierre Morhange donne du poète-mage une image particulièrement juste et par là même troublante...

JACQUES ARLEM, *Documents*, (33).

M. Pierre Morhange, c'est quelqu'un

JACQUES CHABANNES, *Carnet de la Semaine*, 27-9-33.

... M. Morhange a oublié la musique. C'est bien dommage.

L., *Comœdia*, 12-9-33.

... des poèmes directs d'un tour populacier. .

CHARLES-HENRI HIRSCH, *Mercure de France*, 15-7-33.

C'est de la poésie de maniaque.

ARAGON, *Commune*, 1-10-33.

On est très loin ici, aussi loin que possible, de la poésie surréaliste. Mais aussi près que possible de ce que pourrait être une poésie matérialiste...

La poésie de Morhange a définitivement exclu le songe et le mensonge.

JEAN CASSOU, *Les Nouvelles Littéraires*, 30-9-33.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA LÉGENDE DE PRÂKRITI

Sanctius hic animal, mentisque capacius altæ,
Deerat adhuc, et quod dominari in cœtera posset
Natus homo est, sive hunc divino numine fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris imago,
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere cognati retinebat semina cœli.
Quam satus Iapeto mistam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum,
Pronaque cum spectent cœtera animalia terram
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Iussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

OVIDE. *Metam.*

Rudis indigestaque moles...
... Sine pondere habentia pondus.

Id. Ibid.

Au Dr Alexis Carrel
en témoignage d'affectueuse admiration.

Le Maître, ouvrant la bouche, ajouta ces paroles :
« Si quelqu'un vous demande : quel est ce langage ? qui vous a appris cela ? quelle est cette manière de philosopher, juste bonne pour les petits enfants, et que

nous croyions depuis longtemps abandonnée, de se faire entendre en personnes et en figures, en histoires et en paraboles ? Allons-nous voir reparaître l'Amitié et la Discorde du vieil Empédocle ? et toutes ces imaginations du paganisme finissant quand il essayait d'interpréter et de spiritualiser pour les cœurs inquiets les épaisses carcasses d'Héraclès et d'Aphrodite ? Qu'aurons-nous gagné quand vous aurez inventé un petit roman où les forces matérielles personnifiées joueront chacune leur rôle ? Un conte n'est pas une explication. Vous feriez mieux de nous dire tout de suite le nom de votre auteur et il aura affaire à nous. Et je crois voir sur l'autre rive Messieurs les théologiens qui froncent le sourcil...

— Alors ne dites pas mon nom, mais simplement que vous avez mangé de l'herbe-aux-chats et de cette racine mexicaine qui nous en fait voir, dit-on, de toutes les couleurs. Suppliez les puissants fils d'Anak de ne pas faire attention à vous, de ne pas prostituer leurs regards jusqu'à s'apercevoir de l'existence d'insectes aussi abjects, et demandez leur plutôt de reprendre le cours de leurs récits enchanteurs et plantureux sur l'Évolution, l'Électricité, le Progrès, la Division des Pouvoirs, l'Élan Vital et cette touchante vicissitude de la Demande et de l'Offre, qui, comme les amants de la légende Orientale, sans cesse se séparent et se rapprochent, pour ne se rejoindre jamais. Ce ne sont point là, n'est-ce pas, des abstractions réalisées, mais des certitudes évidentes et confortables au milieu desquelles nous pouvons passer une existence illuminée par l'approbation de nos supérieurs.

Pour nous, puisque nous sommes actuellement en permission, bienheureusement assurés de l'indifférence de tous les hommes, asseyons-nous dans ce pré, à l'ombre de notre propre insignifiance, comme une compagnie d'innocents que la Bonne Sœur a menés à la campagne

par un beau jour de juin, et reprenons le cours de nos entretiens de catacombes, avec pour seule bibliothèque cette Histoire Sainte maltraitée dont un pouce mouillé de salive nous aide à tourner les pages en lambeaux. Le grondement de cette puissante rivière qui par-dessus le déversoir suit son cours, tour à tour hésitant et rapide, vers le futur, fait le fond continuel de notre pensée. Et ces papillons chancelants, ces abeilles à l'étincelante armure qui s'acharnent aux poils d'une scabieuse, répondent assez bien aux entrecroisements de notre logique. Puisse notre parole emprunter quelque chose de sa persuasion à cette brise si douce qui nous apporte le tintement des vêpres mêlé aux cotons des peupliers !

Nous en étions, je crois, à ce moment de la Création où Dieu au milieu de l'ébullition de la matière en travail nous donne à considérer quelque chose de solide qui émerge de la marmite. Déjà au premier verset de la Genèse il nous est enseigné que Dieu avait créé la terre, mais il l'avait créée, pour ainsi dire, sans paroles ; c'était quelque chose que Moïse ne caractérise que par les mots d'*inane* et de *vide*, c'est-à-dire par les possibilités de son être futur, par cette place qui s'ouvre à la réalisation. Cette fois Il la distingue et Il lui donne un nom propre : *Il appela l'aride* (cette chose à sec par contraste avec les Eaux universelles) *Terre* (Gen., I-10). Il y a désormais quelque chose de particulier qui répond à ce nom, mais non pas quelque chose de passif et de mort. Tout ce que crée le Dieu vivant est vivant, tout ce qui naît de la Parole est parole, tout ce que la Parole évoque à l'existence est réponse. D'un bout à l'autre de la Terre s'étend par le moyen de la vertu qui lui est fournie une obligation solidaire de faire ce qui lui est dit, une attitude commune, une résistance à autre chose que l'Ordre. De la surface au fondement s'approfondissent, s'élargissent et se ramifient les racines de la spontanéité, l'aptitude à faire. *L'altitude*, dit Habacuc (III, 10)

a élevé ses mains. La voici prête à exécuter ce que Dieu lui commandera. *Parlez,* dit-elle, *Seigneur, car votre servante écoute.*

Tout ce qui a reçu de Dieu un nom est capable de *répondre* à ce nom, responsable d'un certain effet à lui fournir, bénéficie d'une énergie propre qui lui permet de pourvoir à cette exigence au-dessus d'elle et à cette œuvre qui lui a été départie. Quand donc nous nommons, après leur Créateur, et la Terre, et le Ciel, et la Mer, il ne s'agit pas de personnifications idolâtriques, mais il ne s'agit pas non plus de pures abstractions philosophiques ou rhétoriques, comme ces personnages des romans du Moyen Age, Bon-Vouloir et Fol-Amour. Il s'agit de Raisons sociales, orientées d'une certaine manière, adressées à certaines tâches, imprégnées d'une sensibilité commune à certains accents de leur Auteur, ayant à faire face à d'immenses responsabilités et habilitées pour cela à tirer sur les provisions qui ont été constituées à leur crédit.

Au surplus si nous voulons nous rendre compte de l'attitude et du comportement de la Création à l'ouïe des ordres de son Auteur, nous ne sommes pas privés du regard nécessaire. Dieu en nous donnant la conscience nous a ouvert un œil non seulement sur le fond de nous-mêmes, mais sur toutes les forces intérieures de production et de développement de ce monde qu'Il a fait. Nous n'avons qu'à regarder en nous-mêmes pour y trouver disposés la Terre, la Mer, le Ciel étoilé [1], et comment tout cela à la fois s'y prend pour pourvoir à la génération des plantes et des animaux et à l'exécution dans le temps de ce *Bleu* délivré par l'éternité. Le regard du Père se pose avec la même complaisance sur ce papier rempli d'une germination de

1. *Numquid ingressus es profunda maris et in novissimis Abyssi deambulâsti?* (Job, 38, 16). Réponse : Oui.

lettres innombrables et sur un grand champ ensemencé. Rien de plus facile que de nous mettre dans un esprit de foi et de louange à la place de ces énormes créatures rudimentaires, qui après tout n'ont pas une autre origine et une autre fin, et un autre répertoire, que nous-mêmes ; et puisque Dieu, nous apprend le Psaume, est partout, jusque au plus profond de l'Enfer, et nous-mêmes avec Lui [1], de comprendre ce devoir qui leur a été imposé de restituer la parole incorporée à leur substance [2] et de satisfaire à leur manière à ce commandement universel formulé par le Deutéronome et renouvelé par la bouche même du Fils de Dieu (Deuter., 6-5 ; Matth., 29-37 ; Marc, 12-30 ; Luc, 10-27) *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ta force.* Pour la nature comme pour l'homme le devoir est le fondement du pouvoir [3].

De toutes choses la raison d'être étant de servir Dieu, Dieu miséricordieusement a consenti à se servir d'elles. Elles existent, dès lors elles ne sont pas pour Lui comme si elles n'étaient pas, il les admet à travailler sur ses indications à la réalisation ultérieure de ses plans au moyen de la matière et des instruments qu'Il a placés à leur disposition. Il commande et Il demande. Nous ne voyons pas dans la Bible que Dieu superpose des classes d'êtres qu'Il a tous également tirés de rien, de manière qu'elles ne se doivent rien l'une à l'autre. Il y a de l'une à l'autre communication, assistance, charité, intelligence, invitation, obstacle, mesure, fourniture à la forme prescrite, expression réciproque dans le cadre proposé de ce besoin vital d'obéissance, génération, apport du sein à ce client inconnu qui a besoin de nous pour exister.

1. Puisque *là où Il Est, là nous serons avec Lui.*
2. *Substantia mea apud Te est* (Ps. 38. 8).
3. *Numquid mittes fulgura et ibunt, et revertentia dicent tibi : Adsumus?* (Job, 38-35).
Stella vocatae sunt et dixerunt : Adsumus. (Baruch, 3-35).

Dieu ne dit pas simplement : *Fiat herba — fiant volatilia et reptilia*, mais *germinet terra herbam virentem — producant aquae reptile et volatile.*

Ainsi quand Michel Ange a reçu du Pape la commande de la Chapelle Sixtine et le thème du Jugement Dernier. Tout son esprit, toute sa connaissance, sa sensibilité, sa mémoire et sa volonté s'organisent et se disposent. Les dimensions, les matériaux, les couleurs, les pierres, le plâtre, tout cela est placé à sa disposition ; les commandes sont envoyées de tous côtés avec dates de livraison. L'expérience, l'amour, les suggestions du passé, la vision du beau, du possible et du convenable, l'idée, le rut en lui de cet enfant qui demande à naître, provoqué par une image désirable, tout cela conduit le travail de son œil et de ses deux mains. Non moins authentiquement que les Eaux jadis produisirent reptiles et volatiles, le bleu mystérieux de l'élément pictural émane toute cette architecture de corps nus qu'appelle et répartit le geste tout en haut du Fils de l'Homme.

Mais la Nature, elle, a à puiser dans un bien autre trésor, des ressources infiniment plus riches lui sont conduites à utiliser, l'Esprit Saint souffle sur elle à pleins poumons, et les idées ne lui manquent pas qu'elle réunit de toutes parts dans le tracé d'une étourdissante parabole. En deça de sa propre création elle se souvient. Elle se souvient de ce temps avant les temps où sur les éléments encore fluides la Sagesse de Dieu se jouait [1] en présence du Verbe. Elle se sent encore imprégnée de son parfum, entraînée à son rythme, investie de sa force et de sa mesure, équilibrée sur ce poids qui, nous dit Saint Augustin, n'est autre chose que l'amour. Elle n'existe pas toute seule, elle sait qu'il s'est passé quelque chose avant elle. Elle a été créée le soir

1. Épître de l'Immaculée-Conception.

et non pas le matin, ce matin dont la fraîcheur virginale a été réservée au seul Lucifer. Elle a au devant d'elle l'ordre de Dieu, mais elle a derrière elle de quoi y satisfaire, elle fermente de ce trésor inné, elle pousse sur la mer, elle a derrière elle les chœurs superposés des Anges et l'organisation de cette prodigieuse cité des esprits, cette grappe innombrable de lampes tout entière suspendue à la Flamme Séraphique.

C'est ici que comme le Vieil Homère, ou dans tous les pays du monde ces amis déguenillés du Vent-qui-souffle, scaldes, bardes, rhapsodes, qui allaient d'une ville à l'autre, les yeux à demi fermés, pleins de visions et de paroles, en se grommelant à eux-mêmes de longues épopées confuses, je voudrais avoir sous la main l'instrument par excellence de leur profession, lyre, banjo, quelque chose pour d'une main crispée en tirer une ébauche de rythme, — une poignée de cordes ! quelque chose qui interrompe le discours pour lui donner un élan, une élasticité, un coup de fouet, et qui fasse monter des profondeurs de l'esprit de monstrueux paquets d'images et d'idées ! C'est cette espèce de clameur d'encouragement que dans les psaumes le chantre sacré s'adresse à lui-même : *Selah !* [1] Il y a une espèce d'unité que détermine au fond de nos puissances auditives ce son qu'elles accueillent toutes à la fois. Ainsi, ce que la Genèse appelle *la Terre* ou *les Eaux* [2], pour entendre le commandement qui leur était adressé et pour se mettre en mesure de lui fournir accomplissement, il fallait qu'il y eût dans ces grands êtres confus quelque chose de

1. Et dans la Chanson de Roland cette espèce de cri de charretier qui termine les longues laisses monorimes : *Aoi !*

2. Gen., I-II. *Germinet terra herbam virentem et facientem semen et lignum pomiferum faciens fructum juxta genus suum cujus semen in semetipso sit super terram.* 24. *Producat terra animam viventem in genere suo, jumenta et reptilia et bestias terrœ secundum species suas.* 20. *Producant aquae reptile animae viventis et volatile super terram sub firmamento coeli.*

commun, quelque chose sur toute l'étendue de la nature d'accessible à l'accent créateur. Si nous soufflons sur la poussière, comme nous le faisons en parlant, nous la chassons de tous les côtés en en séparant distinctement tous les grains. Si nous reprenons haleine, notre aspiration forme un courant qui réunit de tous côtés cette vapeur qui nous entre dans les poumons. Ainsi quand Dieu parle à la matière, Il sépare ce qui était confus, Il y crée une distinction, une classification, une aptitude intelligible. Et quand Il reprend, si je peux dire, haleine, il détermine sur toute l'étendue du dispositif un retour, une réunion, une coopération, un mouvement qui se précipite à sa suite et qui se solidifie dans une forme. Tel est le double *Temps* de la Création, une inspiration qui est intelligence et une respiration qui est une conspiration dans une forme commune.

Quand Dieu dit : *Que la terre produise* — *Que les Eaux produisent* — Il ne s'adresse pas à telle ou telle partie de ces éléments, mais à l'unanimité de ces vastes corps, de manière que rien en eux ne demeure étranger à l'attention et à l'obéissance. L'humus à soi tout seul ne suffirait pas à réaliser l'herbe verte, il y faut l'eau, le soleil, un vaste ensemble autour de cette conception de conditions antécédentes ou ambiantes. Et cela est vrai encore davantage pour les êtres animés. Rien n'est possible sans la collaboration de tout, sans un laboratoire par avance de toutes parts organisé. Dieu s'adresse alternativement aux deux parties de la Création matérielle, *l'Aride, les Eaux*, qui répondent à ce couple mystérieux suscité *dans le principe*, la Terre et le Ciel. Les reptiles et les oiseaux répondent aux démons et aux anges, tandis que cette *âme vivante* que la terre est invitée à *produire* indique la solidarité dans l'effort et dans le travail de toutes ces couches superposées depuis le néant jusqu'à l'expression et jusqu'à l'homme. Voici l'homme associé à toute la Création sous lui et qui lui

dit comme Job : *Ma mère* et *mes frères*, une parenté qui réside non seulement dans sa chair et dans ses os, mais dans son âme dont ce flambeau élaboré a rendu possible l'éclat suprême.

De l'étude des versets sur lesquels je promène le doigt se dégage une autre remarque. Pour toutes les choses créées, la distinction, la particularité est une condition de l'existence. *Selon leur genre, selon leur espèce*, insiste l'Auteur Sacré. C'est tout un catalogue à la fois qui est déballé. Les êtres ne s'engendrent pas seulement, ils se provoquent. C'est dans la différence qu'est leur raison d'être. Ils se comportent entre eux comme des *termes*, c'est-à-dire comme des limites. Ils s'emboîtent extérieurement par la forme et vitalement par le besoin. L'un achève ce que l'autre a commencé. L'un nourrit cet appel que l'autre constitue. L'hymne pour arriver à l'accord final a besoin de toutes les ressources du vocabulaire, sans qu'il y manque virgule ou point, barre de *t* ou panse d'*a*. Alors se déploie d'un bout à l'autre de la Création la Litanie, cette énumération triomphale que nous voyons de temps à autre étinceler au milieu des textes prophétiques. *Louez le Seigneur dans les cieux! Louez-le, Soleil, Lune et toutes les étoiles, et toi, lumière! vous, cieux des cieux et toutes les eaux qui sont au-dessus! Dragons et tous les abîmes! Feu, grêle, neige, esprit des tempêtes, qui faites sa parole! Montagnes, collines, arbres fruitiers, cèdres, et tous les animaux, serpents et volatiles! Rois, princes, juges, jeunes gens et vierges!* (Ps. 148). *Bénissez, cieux, le Seigneur, louez-le et exaltez-le au-dessus de tous les siècles! Bénissez, toutes les eaux, le Seigneur! Vertus de Dieu, le Seigneur,* — et tout ce qui suit. (Daniel, Cantique des Enfants dans la Fournaise).

Si donc nous admettons au sein de notre vieille Prâkriti cette capacité de regard, de spontanéité, cette aptitude à *réaliser*, au double sens de conception et d'acte, — au lieu d'enregistrer d'une main indifférente

ces résultats d'une combinaison de la passivité avec le hasard, où le sens nous paraît faire défaut, — nous ne pourrons nous défendre de sympathie et d'intérêt pour ce long effort sans cesse soutenu, repris, modifié, enrichi et finalement mené à bien, vers une expression de plus en plus articulée et détaillée de ses sentiments intimes.

Pareille à ce stade en quelque sorte visqueux dans l'esprit d'un poète, quand les idées ne sont encore qu'une condensation quelque part, une paresse à s'éloigner d'un certain centre d'épaississement, l'histoire de la vie sur la terre, on peut le supposer, commence à ce moment où l'eau acquiert une vertu adhésive, où la lymphe devient humeur, où toutes sortes de ferments travaillent la sève primitive, où la glaire et l'albumine se mettent à la recherche d'une enveloppe, où le rut cosmique ça et là attaque d'énormes bols de flegmes et de salives. Alors paraissent ces escargots qui donnent l'idée de l'œuf élaboré par la spirale : c'est l'être rond qui à l'abri de sa tunique calcaire s'interroge sur sa propre existence ; — les étoiles privées de sens propre dont les branches indiquent toutes les directions ; — les morves « montées », — et tout ce qui fixé au sol des mers imite le végétal et le concombre. C'est le règne des invertébrés. Puis sur ce fond ainsi réalisé, toutes sortes de variations, de complications et de détails apparaissent, l'aptitude multipliée à tirer parti d'une situation donnée, tout ce qui dans la digestion peut aller à la rencontre de la capture, le crin sensitif et préhensile, une étude de plus en plus poussée du principe de la radiation. Les colonies des éponges, des coraux, des infusoires, les bancs de mollusques s'agglomèrent. Et tout à fait à la fin de ce jour les premiers vertébrés apparaissent sous la forme du scorpion et de la lamproie.

Alors Prâkriti commence à y voir clair, ses idées deviennent de plus en plus brillantes, ses plans se précisent. Dans la fluidité générale elle commence à réaliser

le parti qu'il y a à tirer de quelque chose de solide et d'indépendant. Elle suggère à ses « créations » de se servir de cette espèce de bâton intérieur et souple qu'elle met à leur disposition, de construire là-dessus leur armature personnelle. Il y a quelque chose de mieux à tirer du minéral qu'à confirmer le contour, qu'à servir de limite et de bouclier. Ce qui était dehors, mais tiens ! on peut le mettre dedans, on peut y accrocher et y suspendre toute une organisation, et c'est sur ce plan qu'elle lancera ses futurs radeaux.

Quand les nouveautés de la troisième saison sont mises en circulation, tout a changé d'aspect. Aux rêves vagues, aux entortillements, aux astéroïdes, aux repliements embryonnaires, aux maussades incrustations, aux flasques dérives, a succédé l'apparition de brillants seigneurs et une ligne de plus dans la pile des émersions fossiles nous avertit que le règne du poisson a commencé. C'est une date quand pour la première fois l'autonomie est réalisée, quand le sens et la direction apparaissent, que cette boîte de commandement qui est la tête avec toutes ses amorces et branchements se dégage, qu'un engin de propulsion est mis au service d'une volonté indépendante, que des excroissances au dehors, des commencements de membres sous forme de queues et de nageoires permettent à l'animal, au lieu de réagir passivement à l'ambiance, de lui imposer service. La chasse rend nécessaire en lui l'apparition des facultés d'attention, d'appréhension et de discernement.

Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que de la mer, les Eaux. Quant à l'Aride nos archives sont longtemps muettes. La Genèse nous la montre simplement le troisième jour recevant le commandement et par conséquent le pouvoir de germer *l'herbe verte et cette semence qui est contenue en elle-même :* cela avant même que le voile baptismal de vapeur dont elle était enveloppée se soit levé et lui ait permis de considérer le soleil, la lune, les

étoiles et tout cet innombrable univers dont elle est l'imperceptible raison d'être, avant que la durée uniforme et continue *(tempus)* ait été rythmée et interprétée par toutes sortes de temps divers *(tempora)*, avant que la machinerie du temps se soit mise en marche pour elle [1]. Quand le rideau se lève sur l'Acte auquel nous sommes parvenus, nous trouvons Prâkriti toute occupée à faire ses confitures. Des machines à feu fonctionnent de tous côtés, les balances montent et descendent, les continents sont soumis à un régime alternatif d'émersions et de bains, d'énormes cataplasmes végétaux sont mis à cuire, comprimés, pétris, saupoudrés de sel et de sable, travaillés de sauces énergiques, afin que cette nuit minérale soit réalisée où le feu trouve son aliment et les hommes d'aujourd'hui les matériaux de leur cuisine. D'énormes provisions sont mises en silo pour les siècles futurs, des citernes inépuisables de sirops combustibles, les bases de notre bibliothèque paléontologique sont constituées, ce que l'on peut appeler les ouvrages de fond et les premiers versets bégayants de notre Bible cosmique.

Quand les premiers chapitres détrempés de l'histoire de la Terre commencent à sécher à la lecture, nous voyons l'entreprise de colonisation générale qui avance sur plusieurs fronts. Tout d'abord voici s'avancer et pulluler, précédées, il est possible, par les myriapodes et scolopendres, les bêtes à trous (ou trachées, — insectes) en qui notre vieille grand'maman a combiné deux idées

1. Afin que tout cela luise sur la terre, afin que par le moyen de ces luminaires, il y ait un jour et une nuit, que les *Signes et temps* soient fermement établis dans le ciel et préposés à la division des jours et des années. (Gen., 1-14-15) *Fiant*, qu'ils soient existants par rapport à la terre.

Cf. Ovide *(Metam.)* :

Vix ita limitibus dissepserat omnia certis
Quum, quæ pressa diu massâ latuere sub illâ
Sidera, cœperunt toto effervescere cœlo.

obstinément ancrées au plus profond de sa mémoire, celle de la chaîne ou du nombre articulé, et de l'étoile. Hors de la vase rampe tout le peuple ripuaire et amphibie, tortues, crabes, lézards. Et voici, qui se glissent parmi les herbes, les reptiles, en qui la poche pulmonaire et la création d'une atmosphère intérieure, a permis de se détacher de l'habitat aquatique. Et puisqu'à ce moment souffle sur Thétys l'invitation de passer d'un élément à l'autre, un perfectionnement génial de la nageoire permet tout-à-coup au reptile de se soutenir dans l'air, et nous voyons lamentablement voleter dans la vapeur fossile une espèce de chauve-souris et de volaille à dents aussi ridicule que les premières automobiles et l'avion de M. Ader.

En présence de résultats aussi remarquables il n'y a pas à s'étonner que la bonne fermière dont nous inventorions en ce moment le poulailler ait été saisie d'un accès d'enthousiasme, ou, pour mieux dire, d'un coup de véritable mégalomanie. La mer lui avait depuis longtemps permis d'acquérir une véritable expérience en matière de construction. La voici, pour reconnaître toute l'étendue de cet immense domaine qui arme des escadres d'ichthyosaures et de plésiosaures, de thalattosaures à trois ponts. C'est un envahissement de reptiles, ces tronçons de courants qui imitent l'onde par l'ondulation se glissent partout, et Neptune avec curiosité au bout de son trident considère ces nouveaux citoyens de l'abîme. Ce qu'elle avait réussi sur l'eau, pourquoi ne l'essayerait-elle pas sur la terre ferme, d'autant plus que l'Océan végétal auquel elle avait à s'attaquer, le maquis carbonifère et jurassique, faisait clairement comprendre la nécessité des gros numéros et des gabarits imposants. Ce sont de véritables tanks animaux qu'il faut machiner pour s'ouvrir un passage à travers le taillis de cycas, de fougères et de lianes. La terre tremble, les arbres déracinés s'abattent, la sylve s'emplit d'un

bruit de crocs, de cassures et de piétinements monstrueux, et dans la trouée apparaissent des êtres immanes. Les premiers se montrent à nous dans une attitude oblique et accroupie d'amphibies, traînant derrière eux un long héritage de reptile, la queue, qui leur permet à la manière des caterpillars d'adhérer au sol gluant et de tant bien que mal s'équilibrer. Un redressement s'opère ainsi dans leur stature, le ventre devient poitrine et proue, le corps suit le relèvement de la tête. Prâkriti ajuste tant bien que mal ses reptiles sur une espèce de boggie grossièrement conditionné, soit à quatre pattes comme le diplodocus, soit à deux seulement comme le tyrannosaure, et tous ces demi-redressés qui sont la prophétie de l'autruche, du kangourou, du singe et de l'homme. L'animal définitivement a émergé de l'abîme et s'avance à la rencontre de sa destinée. Mon Dieu! comme tout cela est encore gauche, hagard, bâclé, une espèce d'ébauche brutale, un artiste qui répond au provisoire par de l'improvisé ! On le sent qui est pris entre l'habitude et l'inspiration, ce qui est et l'exigence impitoyable de ce qui demande à être, et qui tant bien que mal essaye d'accommoder le nouveau avec l'ancien. Qui pourrait considérer sans sympathie par exemple ces espèces de moignons faiblochards et ridicules que ces sauriens à dégaîne de marsoupiaux agitent dans la direction de l'avenir, avant qu'à l'épaule d'Adam ils deviennent le bras et la main, la main tout sachante et toute puissante ?

Les études sont finies, il n'y a plus qu'à envoyer au dépotoir toutes ces carcasses absurdes, le moment est venu de faire un pas de plus et de se débarrasser de cette obsession du reptile qui décidément a fait son temps et qui ne répond plus à la situation. Le sol s'est consolidé et n'exige plus l'étroite adhérence de la limace. Mettons de côté pour le moment cette idée des bras en l'air préhensiles, — nous la retrouverons plus tard. Pour

l'instant il n'y a pas de trop de tous les membres pour qu'une traction en avant réponde à l'aveugle poussée de l'arrière-train. C'est l'avènement du quadrupède, le mammifère qui succède au reptile, la fonction à la ponte, la souplesse à la cuirasse, le cœur battant, la chair chaude, respirante et palpitante. La queue se réduit, s'exténue et ne devient plus que cet appendice en quelque sorte psychologique qui conclut comme par un paraphe sentimental la croupe de nos quadrupèdes. La trompe seule, ces fortes armes à la tête du buffle et au nez du rhinocéros, rappellent l'antique reptile et tout l'obstacle à travers quoi le nouveau venu a eu à s'ouvrir passage.

L'âge suivant nous montre dans la ligne des événements un retournement dramatique et jusqu'ici, en dépit de toutes les hypothèses, complètement inexplicable [1] : mais après tout qu'est-ce qui n'est pas finalement inexplicable dans la géologie, qui n'est pas une science, mais une chronique, une genèse, la superposition devant nos yeux d'une série d'horizons et de faits, tantôt presque ordonnés, tantôt enchevêtrés et confus, séparés par des fissures. Appelons donc au secours de cette empêtrée sa sœur jumelle et sa fidèle compagne au cours des siècles fabuleux, la mythologie ! Invoquons, plus ancienne que Prâkriti, celle que rien ne nous empêche de nommer Erda, — ou plus familièrement Madame G. [2], s'il faut admettre avec Aristote et Platon qu'une espèce d'âme ou de personnalité se cache aux entrailles de notre planète, quelque chose en masse qui soit capable de prêter l'oreille et de répondre aux injonctions du Créateur. Déjà au cours de la période précédente elle avait

1. Tel le mammouth, cet extraordinaire éléphant à longue laine dont on retrouve de temps en temps des spécimens engloutis dans des fondrières. La laine indique un habitat arctique, mais alors où trouvait-il en hiver les tonnes de matière végétale nécessaires à sa nourriture? Et s'il émigrait en hiver, pourquoi ce pardessus ?

2. Le grand Suess lui-même a bien recours à Thétys.

reçu d'énormes commandes et elle avait opéré livraison entre les mains de l'entrepreneur général de l'arête dorsale et du relief essentiel de notre habitat, l'Himalaya, les Alpes, le Caucase et les Andes, toute cette matière longuement gâchée au fond des auges sous-marines et maintenant dûment exprimée, étalée et répartie en bourrelets, plateaux et ramifications. Maintenant la Titane qui jusqu'ici, comme l'indique la présence dans le charbon du Groenland et du Spitzberg de plantes aujourd'hui réservées à nos tropiques, avait joui d'une température uniforme de bain-marie, se met à manufacturer du froid. D'énormes calottes de glace se forment autour des pôles et descendent des centres montagneux nouvellement constitués. Elles se retirent, elles avancent de nouveau. C'est le suprême coup de rabot. Le balancement de nos saisons s'établit, le va-et-vient de l'arrosoir, le budget régulier des vents et de la pluie. A la veille de ce jour où l'homme va apparaître ne convient-il pas que les pentes soient prêtes, que les chemins soient frayés, que les obstacles et les communications soient combinés, que l'âpre soit aplani et ces plateformes dressées où le drame de l'histoire va commencer à se déployer ? La faune, la flore fossile ont été balayées. Voici les cieux nouveaux et la terre nouvelle dont parlent les prophètes, un immense jardin à la place de l'antique marécage et de la fosse aux monstres, tout rempli de plantes à notre usage et d'êtres à notre échelle. Le Paradis est réalisé, le jardin de délices est mis à notre disposition.

Tout ce que je viens de vous raconter là n'est qu'une légende, ou, si vous aimez mieux, une parabole, mais j'ose dire que la valeur de cette dramatisation figurative est supérieure à ce procédé que les savants appellent hypothèse, en ce que du moins elle ne comporte pas de contradiction dans les termes. La science matérialiste, en excluant de sa spéculation tout élément extérieur

aux données immédiates et sensibles et aux facteurs mensurables, admet à la fois deux choses qui s'excluent : la hasard et la loi. D'une part elle accepte comme cause première des phénomènes une convergence absolument gratuite de causes disparates ou l'exfoliation inexplicable d'un ensemble de substantifs ; d'autre part elle en attribue le développement à une rigoureuse nécessité. Mais Prâkriti se joue agréablement de cette naïveté comme de ce pédantisme. D'une part en effet, à supposer (ce qui est purement inacceptable) que le « hasard » puisse avoir une place quelconque dans la nature, s'il suffit à expliquer une rencontre momentanée de deux ou trois faits, il est exclu par le grand nombre et la répétition, sans parler de cette insistance et de cette continuité et de cette innombrable répartition d'analogies qui trahissent un dessein ; d'autre part la nécessité ne s'explique que par la fin et non par la cause, par le résultat à atteindre et non par le sujet qui sous la sollicitation d'agents divers est le point de départ d'un nombre illimité de tentations et de séries et n'a puissance en lui-même pas plus de l'une que de l'autre. Tout phénomène est le résultat non pas seulement de deux ou trois antécédents, mais d'une quantité innombrable de faits entremêlés, derrière ceux-ci artificiellement isolés, et de conditions générales si étendues et si complexes qu'elles échappent à l'évaluation. Combien plus simple et plus raisonnable d'invoquer tout droit Prâkriti ou Erda, comme dans le langage de l'éloquence on fait appel à la France, à la République ou à la Légion Étrangère, abstractions si réelles qu'une quantité de gens n'hésiteraient pas à mourir pour elles. Nous échappons ainsi au ridicule de prétendre qu'il y a des phénomènes isolés, autre chose que d'imperceptibles unités sur le front d'une armée en marche, dont l'opération est comprise dans son ensemble par le général en chef, bien que le rapport actuel et constructif des divisions, des armes et des mouve-

ments échappe à la perception du caporal et du soldat.

Et comme pour le caporal le meilleur moyen de se rendre compte des intentions et des méthodes du général en chef est de faire un retour sur lui-même et de tirer parti des réflexions qu'a pu lui suggérer la manœuvre de sa propre escouade, ainsi si nous ne voulons pas nous laisser complètement rouler et engloutir par les énormes gaietés, la volute de Prâkriti, qui là-bas à l'horizon après s'être retirée recrute et instruit ses contingents et prépare de nouvelles chevauchées, nous devons nous dire que la création après tout, telle que nous en avons suivi l'histoire, est une œuvre, que toute œuvre obéit à une raison qui est sa raison d'être, qu'elle a une logique intime, qu'elle est soumise à certaines conditions extérieures *données*, qu'elle prête l'oreille à des lois qui ne sont pas ces lois de compétence courte et subordonnée qu'on appelle lois scientifiques ou administratives, mais ces lois vraiment créatrices que tout artiste porte au fond de lui-même, bien qu'il n'ait ni le goût ni le talent de les formuler, et qu'il appelle *lois de composition :* je veux dire cette nécessité unanime d'expression en vertu de quoi à un certain moment de la durée toutes choses existent ensemble, justiciables désormais de l'appréciation critique. Et puisque Dieu ne fait rien autrement que tout à la fois, et s'il n'y a rien dans l'art et l'opération de la nature dont ne soit solidaire notre propre effort de production individuelle, avec cette différence que, nous seuls, nous possédons sur l'arrière une lunette et un regard, la conscience et l'intelligence de ce que nous faisons, nous n'aurons qu'à étudier attentivement notre partie pour nous rendre compte des effets que recherche et de la technique qu'emploie le Kapellmeister-imprésario qui nous paye notre cachet et qui nous a pour quelques soirées agrégés à son personnel. Alors nous comprendrons le véritable sens de ces mots : hasard, nécessité, mouvement, développement, unité, diversité,

auxquels la science matérialiste a attaché des acceptions erronées ou incohérentes.

Il est bien certain que ce qui est premier dans l'œuvre d'un artiste, c'est la conception, je veux dire le germe (et ne perdons pas une si belle occasion d'horrifier les pions en pétrissant ensemble les vocables *me-mens-semen*) mental, cette étincelle séminale qui appelle, choisit, agrège et répartit autour d'elle la matière qui lui est nécessaire. Dans ce germe nous pouvons distinguer deux choses : tout d'abord *l'idée*, c'est-à-dire cette proposition au dehors encore informe et confuse qui fait appel à nous comme quelque chose à la fois d'existant et de futur, de nécessaire et de suspendu, de divin mais de dépendant de l'aliment que nous lui fournirons, un *mot* à déchiffrer, un *sens* qui détermine et oriente toutes nos forces dans une certaine direction et ordre, une inspiration. Secondement le *désir*, non seulement cette idée, mais de la faire exister, de lui procurer acte, expression, développement, corps, sang, chair, nerf, couleur, son, parole, membre et feuille. Dans la période que l'on peut appeler embryonnaire l'idée jouit d'un champ autour d'elle illimité. Elle est pour ainsi dire à la pêche, une sensibilité de tous côtés tendue, un instrument de capture, un soleil de rayons et de palpes, un état périphérique de vigilance et d'attention, prêt à goûter, à apprécier, à appréhender, à rejeter, à utiliser tout ce que l'ambiance lui apporte, une organisation pour profiter de la circonstance et de la rencontre. A ce stade l'œil et l'oreille ne feraient que nous gêner, tout en nous est cil, tentacule, enveloppe endosmotique, poche goûtante et respirante qui est à la fois estomac et poumon, engin à vie.

A mesure que l'idée se précise, les exclusions que comporte une forme qui se dessine, les incompatibilités qu'elle crée avec le milieu intérieur qu'elle enclôt, deviennent plus nombreuses. A mesure que l'objet,

la chose à être, s'impose davantage au sujet, le courant de l'un à l'autre devient plus énergique et plus sûr, la réalisation plus composée et plus solide, de sorte qu'à la fin apparaisse quelque chose qui dans sa coordination infrangible et dans la solidarité organique de ses parties puisse être considéré comme l'œuvre même de la nécessité ; la forme s'est fermée, le mouvement est arrivé à son terme qui est le rythme. Cette nécessité apparaît sous un double aspect : d'une part il s'agissait de répondre à l'inspiration, au tirage, à l'appel irrésistible de Dieu qui demande que quelque chose existe, qu'une certaine image dont il a besoin lui soit fournie, que toutes les possibilités d'une certaine condition extérieure qu'il a créée soient explorées, exploitées, élucidées jusque dans le détail le plus ingénieux et le plus exquis. L'être de génération en génération répond à ce nom au vocatif par lequel le Créateur l'a appelé à la vie et qui reste déposé en lui comme un principe de reproduction. D'autre part, quand il s'agit des animaux et des plantes, il y a une obligation en quelque sorte latérale, celle de fournir aux autres êtres sous forme d'aide, de nourriture, de résection, d'agencement dramatique ou esthétique, le complément qui leur est indispensable. L'être ne naît pas seulement, il co-naît. C'est pourquoi la Genèse nous dit que Dieu non seulement *créa* les plantes et les animaux, mais qu'Il les créa *suivant leur espèce*. Dès le principe la distinction, qui est l'ébauche et la condition de la charité et de la communion, apparaît comme une nécessité intrinsèque à l'existence. Prâkriti n'est pas une sorte de déesse immanente qui pourvoit comme dans un rêve à l'innombrable diversité des êtres par une série indéfinie et de plus en plus détaillée de bourgeonnements et de scissiparités, par un virage irrépressible, mais un artiste qui répond à la commande qui lui a été faite d'une pièce de circonstance par la construction d'un théâtre, par la mise en marche de toutes sortes

d'ateliers et par la formation d'un pullulement d'acteurs, chacun dans sa petite capacité à sa place et à son moment.

Les transformistes, et ce n'est pas moi qui leur reprocherai leur humeur poétique, imaginent que l'embryon humain a ses différents stades de développement, reproduit quelque chose des formes successives à travers lesquelles son type a évolué. Pourquoi ne ferions-nous pas emploi de cette idée dans le règne moral ? Les pauvres gens à qui l'on a ôté toute idée directrice, tout principe de conduite transcendant, toute énergie autonome, et, au même niveau, les dilettantes, les esthètes dans le genre de Marcel Proust, ces organisations impuissantes uniquement ordonnées à la sensation immédiate, entièrement immergées dans la circonstance, à quoi les comparer, sinon à ce qu'il y a de plus bas dans l'échelle animale, aux échinodermes et aux infusoires, à des pâtes absorbantes, aux vers qui ne sont que de simples tubes réactifs, à des bourses gélatineuses où la personnalité ne s'indique que par une espèce de poussée iridescente, à des organismes dont le facies sexuel se désagrège et qui rencontrent le mollusque en ascension sur le chemin de la dégénérescence. Mais il y a quelque chose de plus bas encore, c'est le bourgeois recourbé, cramponné, ancré sur lui-même, dans son avarice et son égoïsme, qui réintégre la spire calcaire de l'escargot primitif et à l'abri de cette coque imperméable jouit de son capital. A un degré supérieur nous voyons le monde des insectes, qui est l'exacte image de notre société industrielle. Là règne la détermination la plus étroite, l'appropriation la plus entière de l'ouvrier par l'œuvre. L'étoile thalassique s'est articulée, ses rayons de chaque côté sont devenus les pattes les plus agiles, une trousse d'instruments délicats et précis lui a été confiée avec un recueil d'instructions impératives. Qui n'y verrait la figure de ce fourmillement humain qui déborde

des ateliers et grouille dans toutes les rainures et anfractuosités de nos grandes villes, l'*homo technicus*, cher à l'Amérique et aux Soviets et dont la tête n'est plus qu'un manche à outils ?

Attachons nos yeux maintenant sur cette nature en ébullition, à cette époque où la cloche solennelle du Sabbat n'avait pas encore sonné, et où Dieu, comme nous dit le poète Leconte de Lisle, ajustant de ce côté un sévère monocle, *haletait dans sa création*. De la mer fumante comme une soupière et fatiguée comme une salade par des souffles chaleureux s'élèvent, comme des tourbillons organiques et comme d'informes blocs de mouvements consolidés, les grandes imaginations du Trias à l'assaut de ces émersions inconsistantes où les bancs végétaux pareils à des moisissures se mêlent à la vapeur et à la pluie comme sous leurs racines la boue molle au mucus marin ; l'Océan délègue ses machines rampantes. C'est le grand règne du Serpent qui a précédé celui de l'homme, la surface visqueuse d'où le Poète du Livre de Job a vu émerger les anneaux de Leviathan et l'échine de Béhémoth. Faut-il croire que de cette grande catastrophe dans le Ciel qui a constitué le Premier Soir quand l'Étoile du Matin eut été précipitée, l'onde et l'écho soient parvenus jusqu'à l'oreille liquide de Prâkriti et qu'elle y ait puisé quelque chose de ses inspirations ? Voici de tous côtés l'Abîme qui s'est peuplé de dragons, il y a de quoi alimenter largement les exploits de saint Michel et de saint Georges ! A quoi comparerai-je ces systèmes monstrueux, ces allongements construits pour adhérer étroitement à la boue, pour posséder la matière, et ultérieurement pour y trouver un point d'appui ? Jusqu'au moment où le redressement, la posture oblique, la marche enfin, deviennent possibles, et la navigation comme jadis au sein des vagues, maintenant au travers de l'éponge végétale. Ne sont-ils pas l'image des Sociétés humaines

et de ces Empires démesurés que Daniel et Jean précisément nous dépeignent sous forme d'animaux ? Ébauches, tortillements, assemblages hasardeux et provisoires de membres hétéroclites, hydres d'où toutes sortes de têtes essayent de dégager le corps. Ce sont les mythologies antiques auxquelles nos théories modernes ont fait suite, ces serpents à pattes, ces Tours de Babel ambulantes, ces prétentieux scolopendres surpris et embarrassés de leurs propre énormité, ces rubans de vertèbres, ces tortues pareilles à des punaises cuirassées, à des caissons flottants, ces lézards hauts comme des arbres dont le muffle diabolique est souffleté par l'aile gluante des onocrotales. Tout est à la fois disparate et exagération, un mélange de souvenirs et de prophéties, la matière pure qui essaye de montrer ce dont elle est capable et qui monte ces inspirations d'épopée et de blasphème, le premier beuglement autonome qui retentit dans l'atelier cosmique. Voici ces joujous drôlatiques que la Sagesse éternelle a laissé faire pour s'en amuser. *Draco iste quem formâsti ad illudendum ei* (Ps. 103-26).

C'est à ce moment que le Créateur impose au globe un double diadème de glace, le balancement des saisons s'établit, la flore et la faune moderne sont introduites ou retouchées, la voix des oiseaux se fait entendre, tout est refait à l'usage, à l'échelle et à l'analogie de l'homme. C'est l'aurore de l'Histoire, le printemps sur le Paradis. *Les fleurs ont apparu sur notre terre, le temps de la taille est arrivé, la voix de la tourterelle est entendue, lève-toi, amie de mon cœur et viens !* [1]. C'est le redressement suprême, l'homme qui se sépare enfin de la terre, qui prend définitivement sa stature d'enfant de Dieu et sa place dans le Paradis des délices.

C'est dans ce paradis, endommagé par la Faute, que

1. — *Lève-toi, hâte-toi, ma chérie, mon unique beauté, l'hiver est passé, la pluie est finie, elle s'est éloignée... Ma colombe dans*

nous n'avons pas cessé de nous promener, le marteau du géologue à la ceinture, la boîte verte en bandoulière, le filet à la main et des épingles dans le chapeau comme un personnage de Töpffer, donnant de la tête de temps en temps contre quelque porte dissimulée que garde un ange invisible. Depuis le temps que nous sommes les invités de Prâkriti et que nous partageons son sabbat, nous avons eu le temps de l'étudier et de comprendre ses manières de faire. Profitons de ce moment où elle fait semblant de dormir pour récoler nos notes. Que de contradictions à la fois et que d'obstination dans les idées ! quelle routine et quelle fantaisie ! quelle naïveté et quelle rouerie ! quel instinct conservateur et quelle fureur révolutionnaire ! quelle sournoiserie et quels tintamarres : quelle patience et quels réveils ! Après des siècles et des millénaires où elle a mis sur pied toute une serre et toute une ménagerie, tout à coup on dirait qu'elle s'en dégoûte, elle a mal au cœur, elle balaye le plateau d'un revers de bras et elle recommence, sur de nouveaux frais. Elle flanque au dépotoir des ordres entiers avec leurs genres, leurs sous-genres et leurs espèces, et ne garde qu'un pou et un criquet. Et en même temps elle met soigneusement en réserve certains principes au fond d'elle-même qu'elle ne lâche jamais, la symétrie par exemple, certaines idées dont elle n'a jamais fini de tirer des développements, ainsi l'étoile qu'on retrouve partout depuis la cellule primitive jusqu'à ces mains

les trous de la pierre, dans les cavernes de la muraille... Est-ce que cela ne nous fait pas précisément songer à l'âge des cavernes ? (Ps. 73).

14. — *Tu confregisti capita Draconis : dedisti eum escam populis Aethiopum.*

15. — *Tu dirupisti fontes et torrentes : tu siccâsti fluvios Etham.*

16. — *Tu fabricatus es auroram et solem.*

17. — *Tu fecisti omnes terminos terrae : aestatem et ver tu plasmâsti ea.*

savantes et ouvrières que l'homme au bout de ses bras porte sur toute la Création et qu'il élève vers Dieu. On peut se fier à elle pour exploiter jusqu'au plus infime détail toutes les possibilités d'une situation et d'une forme données. Quand par exemple le thème de la palme, ou celui de la fougère, ou celui du champignon est mis au concours, elle soumet des variations par dizaine de mille. Elle se donne un mal énorme pour peindre sur la poitrine de ses oiseaux ou de ses poissons les armoiries qui leur appartiennent. Il y a tout un côté décoratif et sartorial dans la nature, une technique d'habilleuse, dont la science matérialiste n'a pas jugé à propos jusqu'ici de tenir compte (pas plus que de bien d'autres choses). Elle cache des « surprises », des devinettes au fond de certaines de ses créations, comme le pâtissier met un bébé nageur dans la galette des Rois. Et d'autres fois, elle s'ennuie, elle fait la bête, elle s'obstine, elle se livre à tous les abus de la production industrielle, elle multiplie aux dépens de types superbes les articles les plus communs, on dirait qu'elle ne peut plus s'arrêter. Ou bien elle a reçu visiblement une commande et elle s'est arrêtée au milieu de l'exécution, on dirait qu'elle a trouvé cela trop difficile ou qu'elle s'est mise tout à coup à penser à autre chose. Elle rêve, elle baille, elle dit oui, elle dit non, elle entend de travers, elle se livre à des calembours de sourde, à moins que ce ne soit de simples farces. Par exemple on lui dit : *Cheval*, et elle fabrique aussitôt cette ridicule petite pièce de jeu d'échecs qu'on appelle un hippocampe, qu'elle lâche dans son aquarium. Elle dépose un dragon dans un pot de chambre. Ou bien alors elle est saisie d'un enthousiasme déplacé : on lui avait dit *Lézard*, et elle fait un ichtyosaure ; on lui avait dit : *Queue-de-cheval* et elle introduit avec orgueil des *equisetums* aussi grands que des sapins et totalement inutilisables. Nous n'en finirions jamais de visiter les resserres, le rayon

des laissés-pour-compte et des rossignols, des pièces manquées, des expériences et des écoles. Les conservateurs de muséums fouillent là dedans avec attendrissement, comme un couturier parmi les robes de sa grand'mère. Mais ce qu'il y a de plus profond dans la nature, c'est l'humour, l'espièglerie, on dirait que Prâkriti sait bien que son Créateur ne l'a faite que pour s'amuser avec elle, bien qu'elle fasse semblant de ne pas s'en apercevoir. Elle ne tient pas mal sa partie, elle est de connivence. Et quand on la gronde elle ferme les yeux, et avec un sourire enchanteur, d'une rose aussi pure que le souffle d'une jeune fille elle exhale un papillon.

Nous arrivons maintenant à la sixième vignette de notre petit livre, sous laquelle nous voyons écrit : *Création de l'homme*, à cette conclusion des Six jours ouvriers qui prépare l'installation du Sabbat, quand Dieu s'étant retiré de son œuvre et ayant pris, si l'on peut dire, assez de champ pour déclarer qu'elle était *bonne* et *très bonne*, c'est à dire parvenue à son stade parfait et définitif, livre toute la propriété à son vicaire, afin que maintenant il la travaille et en fasse monter vers Lui le sens, le sacrifice et l'esprit. Faut-il croire que pour se procurer l'homme, le Seigneur Dieu ait employé une technique complètement différente de celle que nous voyons indiquée dans les versets de la Genèse par nous cités plus haut ? Le Deutéronome (4.39) nous dit que *le Seigneur est Dieu dans le Ciel au dessus et dans la terre au dessous*. C'est donc Lui-même au dessus qui invite la terre et l'eau, qui leur fournit une idée de ce qu'Il leur demande, de ce qu'Il entend obtenir d'elles, et c'est Lui également au dessous, occulte, qui leur fournit la force et la matière à employer, de même qu'Il les a guidées dans la construction de leurs instruments. Mais entre les deux nous voyons que nos textes suggèrent une certaine spontanéité

autonome, une certaine capacité germinative et formative, une réponse sans quoi il n'y aurait eu personne à qui s'adresse le Commandement cosmique. Le visage du Créateur, la bouche du Verbe, suscitent des êtres et non pas des fantômes d'êtres inertes que seraient des arrangements automatiques. Faut-il croire que pour l'homme il en a été différemment et que Dieu ait introduit dans sa Création un être tout neuf et hétérogène qui ni pour la forme ni pour la matière ne doive rien à cette ambiance à laquelle pourtant il est parfaitement adapté ? A cette idée s'opposent des objections de plusieurs genres. L'homme est le sommet de la Création, il est le lien que le Créateur s'est réservé avec elle, il faut donc que lui-même ait avec elle un rapport essentiel et vital, qu'il ne soit pas pour elle un étranger, un hôte, mais un fils authentique, issu du plus profond de ses entrailles, que, comme il a le droit de dire à Dieu *Mon Père!* il ait aussi celui de dire à la pourriture et aux vers : *Vous êtes ma mère et mes sœurs* (Job 17.14). De là vient qu'il n'y a rien dans toute la Création à quoi l'homme ne soit redevable, à qui il n'ait emprunté un atome de sa substance, un globule de son sang, un battement de son cœur[1]. D'autre part la nature a de son fonds produit des animaux qui présentent une parenté de forme incontestable avec l'homme, des accroupis qui semblent n'attendre qu'un mot pour se lever, des muffles dont un simple coup de pouce ferait un visage, des mains évidemment établies pour une vue plus éloignée que ces branches où elles s'accrochent. Faut-il croire que Dieu pour son œuvre personnelle se soit inspiré de la nature, qu'Il S'en soit fait l'imitateur, et non pas plutôt qu'il ait encouragé ses efforts par l'infusion d'une inspiration arcane jusqu'au moment solennel où un modèle présentable ait

1. *De terrâ terrenus* (I. Cor., 15-47).

été soumis à son aveu ? — Enfin une troisième objection procède de l'attentif examen des textes. A quatre reprises la Genèse nous parle du *départ* créateur, de l'initiative reprise par Dieu dans la poursuite de son œuvre : *Que la terre germe l'herbe verte et faisant semence ! — Que les eaux produisent le reptile et le volatile d'âme vivante ! Et Dieu créa les grands monstres et toute âme vivante et mobile. — Que la terre produise âme vivante dans son genre, les animaux domestiques et les reptiles*[1] *et les bêtes de la terre ! Et Dieu fit les bêtes suivant leurs espèces. — Et Dieu dit : Faisons l'Homme à l'image et similitude Nôtre et qu'il commande aux poissons de la mer, aux volatiles du ciel, aux bêtes et à toute la terre et à tout reptile qui se meut sur la terre. Et Dieu créa l'Homme à Son image : à l'image de Dieu Il le créa :*[2] *mâle et femelle Il les créa.* (Gen. Ch. I, passim). *Le Seigneur Dieu forma donc l'Homme du limon de la terre et il inspira dans sa face* (Heb. *narines*) un spiracle de vie et fut fait l'Homme en *âme vivante.* (Gen. 2. 7).

Ces textes nous donnent une notion précise de ce que signifie le terme *Créer*, c'est à dire faire de rien. Dans la création Dieu fournit tout, l'idée première, l'image, le modèle à réaliser. Et de même Il fournit au dessous la matière. Il est le constructeur de toutes les parties de l'engin vital par lequel la production devient instrumentalement possible ; Il l'allume, Il en amorce le mouvement. Enfin Sa Providence a pourvu à l'ensemble des circonstances extérieures dont l'accord permet l'apparition du nouvel individu qui leur est introduit. Dans ce brin d'herbe, dans cet insecte, dans ce quadrupède, l'analyse nous révèle qu'il n'y a rien qui ne vienne de Lui et qui ne soit dirigé vers l'accomplissement de Sa parole. Il a tout fait, Il a tout créé. Mais Il a tout

1. A remarquer cette double catégorie des reptiles.
2. Remarquer cette répétition.

fait dans l'ordre et dans la charité, Se servant de ce qui était avant pour amener ce qui est après, utilisant à mesure les moyens qu'Il s'est procurés, et parmi eux cette spontanéité, cette aptitude inventive, productrice et reproductrice de la nature, la réponse de cette cavité qu'Il a gonflée de Son souffle. Le texte nous dit que la terre, que les eaux, ont produit *une âme vivante*, c'est à dire qu'elles ont fourni à l'idée appréhendée dans sa formule éternelle et métaphysique le moyen de se réaliser concrètement et individuellement dans le temps, qu'elles lui ont fourni une matière et une organisation appropriées.

Faut-il croire que pour l'homme seul il en ait été autrement et que Dieu ait passé directement pour réaliser Son dessein de cette boulette de boue configurée par ses soins, (mais comment peut-on admettre que de toute façon ce bloc de matière inerte puisse avoir jamais une ressemblance quelconque avec l'Etre divin ?) à l'Homme qu'Il a destiné pour être au dessus de toutes les Créatures Sa représentation agissante et visible ? comment admettre qu'Il ait insufflé *dans sa Face, dans ses narines*, Son Esprit, si d'abord il n'y avait eu là une vraie face, de vraies narines, c'est-à-dire non pas une indication extérieure et adventice, une espèce de calembour plastique, mais quelque chose de nécessairement rattaché à un principe essentiel et organique ?

En réalité la Genèse nous montre la création de l'homme sous deux aspects. Au chapitre Premier il s'agit d'une création en quelque sorte métaphysique. Nous sommes introduits dans le conseil de la Sainte Trinité. *Faisons* quelqu'un *à Notre image et similitude*, c'est-à-dire qu'il soit à la fois triple et un, comme Saint Augustin nous l'a expliqué, un seul être mais en qui soient harmonieusement distingués le mâle et la femelle. Au chapitre Second le texte sacré nous montre la réali-

sation de ce dessein. Elle comporte deux temps. Dans le premier Dieu suscite une forme, dans le second Il intervient, Il insuffle à cette forme un esprit, un *spiracle de vie*, une âme, un principe intelligent et autonome. Mais pourquoi serions-nous obligés de prendre *la terre* au sens littéral et de nous représenter l'Eternel s'abaissant à ce travail de potier ? Évidemment l'homme vient de la terre, comme il retournera à la terre, mais il en vient par l'effort et la contribution de toute la Création coalisée. C'est à la terre, cet ensemble de plasticité au travail, (car la matière ne se soustrait au néant que par le mouvement vers une forme), que Dieu pour couronnement de son activité et de ses immenses études, demande un projet plausible, quelque chose qui soit capable de servir de support à Sa ressemblance, une ébauche, un croquis dont il soit possible de tirer un dessin. Est-il impossible d'imaginer la Nature à la fin de la Sixième Journée présentant à son Créateur une série de propositions et de maquettes ? est-il téméraire de la concevoir, quelle que soit l'hésitation avec laquelle je m'abandonne à cette idée, produisant au dessus du singe le plus réussi, une espèce de primate supérieur, capable peut-être d'user du feu et même de manier des instruments grossiers, comme le gorille aujourd'hui se sert d'une branche d'arbre ? qui a vécu familièrement avec certains animaux ne peut leur refuser une espèce d'âme et de personnalité, en dehors de ce qui est nécessaire à leur devoir général de chien et de chat. Après tout ni le feu ni l'usage des pierres n'impliquent absolument la présence de la conscience lucide et des idées générales. Les insectes sous nos yeux réalisent des exploits mécaniques bien autrement surprenants, telles les fourmis qui cousent des feuilles et qui cultivent des jardins. Saint Thomas nous dit que dans la forme embryonnaire de l'homme, l'âme végétative, puis l'âme sensible et animale, ont précédé l'âme intel-

ligible. Si Dieu a daigné avoir compassion de l'une de ces misérables tentatives, Il aura pu vraiment lui dire ainsi qu'à l'orpheline d'Ezéchiel (XVI) : *Ta racine et ta génération vient de la terre de Chanaan : ton père était Amorrhéen et ta mère était Céthéenne.* Faut-il croire qu'Il ait daigné la prendre par la main, la redresser, lui insuffler dans les narines un esprit de vie et d'intelligence et en faire ce fils dont il est écrit : *Voici Adam qui est devenu comme l'un de nous.* (Gen. III, 22) ? »

Là-dessus le Maître, ayant cessé de parler, se tut, et les disciples s'étant regardés les uns les autres, chacun d'eux s'apercevant dans les yeux de son voisin qu'il n'avait rien à dire, il ne dit rien.

P. C.

NOTE SUR L'ÉVOLUTION

Je trouve dans un livre récent, *The causes of Evolution,* du Professeur J. B. S. Haldane, lui-même évolutionniste convaincu, les passages suivants :

Les Ammonites, après avoir mis quelques centaines de millions d'années à atteindre une forme pas très élevée, se prirent tout à coup pour un nouveau laps de 100 millions d'années à présenter des caractères nouveaux, puis, malgré diverses tentatives de renaissance s'éteignirent. Les Graptolites, les Foraminifères et d'autres groupes montrent des cas analogues d'insénescence. Il y a également des cas comme celui des Grypheea ou des Titanothères qu'aucune théorie de l'évolution, quelle qu'elle soit, ne suffit à expliquer. Il faudrait trouver une explication pour l'évolution en dehors de la continuité ; c'est surtout parmi les plantes que le phénomène des apparitions abruptes est le plus

évident. D'autre part nous avons le cas du genre *Cepea*, dont la population bien que nombreuse et polymorphique n'a montré aucune altération apparente pendant 250.000 ans. Pendant plus de 400.000.000 années les mollusques des espèces *Lingula* et *Patella* n'ont montré aucune variation... La plupart des mouvements évolutifs sont des dégénérescences. Les cas de progrès sont exceptionnels. Des caractères apparaissent soudain qui ne répondent à rien dans les séries ataviques. L'évolution ne montre nullement qu'il y ait une tendance générale des espèces vers le progrès... Les mutations ne sont en général que des dégénérescences... Tout ce que des changements lents pourraient faire serait d'accumuler des caractères neutres sans valeur pour la survivance... Il n'y a que des mutations importantes et soudaines qui peuvent fournir le matériel sur lequel la sélection s'exerce.

Un critique remarque à ce sujet :

On est bien obligé de constater qu'une *évolution* qui procède d'une manière si incertaine, tantôt du côté d'une plus grande complexité, tantôt en régression vers les formes primitives et l'extinction, est une chose bien différente de cette évolution que Darwin a popularisée par sa théorie de la sélection naturelle. Direction, constance, ordre, universalité, tout cela lui fait défaut. Le seul nom qui lui convienne est changement. L'idée d'évolution a la valeur d'une hypothèse, quand celle-ci n'est pas soutenue par les faits : c'est ainsi qu'on a cru longtemps que la terre était plate.

LA FILLE DU NETON

Quelques années avant la guerre, la mort de notre maître Eugène Philippot mit la science et les vertus en deuil. Ses ouvrages sur l'architecture dans la province ecclésiastique de Reims avaient rendu son nom fameux parmi les archéologues du monde entier. Il avait beaucoup contribué à établir que l'art gothique est né vers 1120, dans ces essarts de l'Ile de France, du Valois et du Beauvaisis, dont les taches d'or s'élargissaient de siècle en siècle sur la verte immensité de la forêt primitive. C'est grâce à des travaux comme les siens que l'on peut dire aujourd'hui « l'art français » pour désigner l'œuvre de pierre des grands siècles du moyen-âge.

Philippot ne connaissait point de rival pour analyser la poussée d'une voûte ou établir la date et la filiation d'une église. Ses qualités d'observateur, sa mémoire visuelle et surtout sa probité scientifique étaient proverbiales. On l'a vu voyager toute une journée pour aller vérifier dans une bibliothèque une référence douteuse. Ses ouvrages demeurent ainsi des modèles de sagacité, de critique et de précision. Par contre, le sens de la beauté lui faisait entièrement défaut : « L'archéologie, disait-il, est l'art de dater les édifices. » Rien de plus, rien de moins. Il restait calme et lucide devant les anges de Reims et la nef de Chartres. En étudiant ce merveilleux bras arrondi de la croisée de Soissons, où sa vocation était née, il ne fut jamais transporté de

sentir qu'Athéna s'est faite chrétienne et française il y a sept cents ans.

C'était, d'ailleurs, dans la règle des choses. Un archéologue qui serait touché par la poésie perdrait les principales vertus de son état. Peut-être parce que la pierre, qu'il faut tant d'étude pour bien connaître, l'embrasse, l'étreint, le possède, comme la terre fait du paysan, comme la chair fait de l'amant. Pour sentir la beauté des cathédrales, des champs et des femmes, il faut ce qu'on pourrait appeler le détachement de l'artiste ou du poète.

Eugène était bien pensant, par tradition de famille. A vrai dire, on n'avait pas toujours été bon chrétien chez les Philippot, car le fondateur de cette dynastie bourgeoise s'était arraché à la glèbe, qu'il labourait modestement à un cheval, en acquérant des biens nationaux. Mais c'était le bisaïeul d'Eugène, et les deux générations intermédiaires s'étaient d'autant mieux blotties dans le giron de l'Église qu'il fallait effacer cette tache assez commune dans notre bonne bourgeoisie. L'archéologue, lui, était sincèrement catholique et, au demeurant, homme de bien.

Sa maison de famille était située au fond d'une de ces belles vallées qui s'épanouissent entre les plateaux ras et lourds du Soissonnais. Elle avait été construite par un élève de Gabriel, à l'époque où la source grecque venait d'être nettoyée de ses impuretés romaines. Les lignes de ce beau logis régnaient magnifiquement au-dessus d'étangs immobiles où l'on voyait glisser les îles blanches des nuages.

Le bisaïeul d'Eugène Philippot avait acheté ce petit château avec la dépouille des clercs et des moines. C'est là que l'archéologue passa la plus grande partie de sa vie. Il ne se plaisait que dans ce pays de Soissons, où jadis il n'était guère de paroisse qui n'eût à montrer la saine élégance d'un porche roman, une aïeule de la

voûte d'ogives, ou bien un chevet construit à la meilleure époque de « l'art français », c'est-à-dire entre la troisième croisade et la chevalerie de saint Louis. Moins antiques, les plus humbles maisons de paysans y étaient aussi touchantes, avec leurs pignons à gradins et leurs treilles noueuses. Toutes bassettes qu'elles fussent, elles semblaient fières d'être construites dans cette pierre des plateaux du Soissonnais et du Laonnais, qui fournirent la matière de tant de chefs-d'œuvre, et qui sont notre Paros et notre Pentélique. Noble pays, que nous ne connaissions peut-être pas assez, et dont nous avons déploré depuis la dévastation, comme on sent le regret d'un être cher se doubler de la crainte de ne pas l'avoir aimé autant qu'il le méritait.

***

Les dernières années de la vie d'Eugène Philippot furent assombries par deux grands chagrins, dont le second nous l'enleva.

De sa femme, qui était passée de cette vie en une meilleure à l'âge de vingt-huit ans, il avait eu un fils et une fille. Le premier, dès qu'il eut l'âge d'homme, couvrit d'opprobre le nom de Philippot en confessant la foi radicale-socialiste. L'âme de l'aïeul jacobin et roublard revivait en lui. Il mangeait publiquement du saucisson le vendredi saint avec le citoyen Pouillard, Antéchrist du département. Ni son père, ni peut-être lui-même ne savaient si c'était par croyance ou par ambition. Le fait est qu'il parvint de la sorte à se faire nommer conseiller général, et qu'il semblait désigné pour représenter un jour à la Chambre le parti des francs-maçons, des Juifs et de l'étranger.

Ayant maudit ce fils indigne, Eugène Philippot reportait toute son affection sur Yvonne, son autre enfant. C'était la plus jolie fille de ces cantons. Sa peau

blanche, ses yeux de sultane, son admirable chevelure brune, dans laquelle brillaient quelques fils de cuivre, composaient une beauté qu'il fallait être archéologue pour ne point remarquer. Eugène la considérait toujours comme une enfant et la laissait grandir sans s'aviser qu'il était temps de lui trouver un époux chrétien. Elle l'avait inquiété pendant quelques années en négligeant ses devoirs religieux, en même temps que s'affirmait en elle une violence de caractère qui l'avait toujours un peu gâtée. Puis, elle était revenue dans les voies de Dieu. Elle passait même, en dehors des offices, de longues heures à l'église paroissiale. Elle y exerçait pour la messe du dimanche et les grandes fêtes sa belle voix de contralto. C'est surtout dans la saison des vacances qu'elle se livrait à ces pieux divertissements. Alors, un jeune collégien, Jacques Clerval, dont la famille possédait un château dans le voisinage, et qui avait le cœur et l'oreille d'un musicien, l'accompagnait à l'orgue.

Un après-midi d'été, Eugène Philippot, ayant à relever dans le clocher de l'église le profil de quelques moulures, dont certain boudin de forme rare, s'y rendit avec Yvonne. Ils trouvèrent Jacques dans la tribune de l'orgue. L'archéologue, qui ne l'avait pas vu depuis les précédentes vacances, le reconnut à peine, tant il avait poussé entretant. Comme il était moins habile à dater les adolescents que les vieilles églises, il lui demanda s'il n'allait pas bientôt sur ses quinze ans. Jacques répondit qu'il venait d'en avoir seize, non sans rougir depuis la racine des cheveux jusqu'à la naissance de son cou d'ange, que la corolle de la chemise laissait nue.

L'enfant préluda sur l'orgue par un chant de voix céleste et son amie commença de chanter le *Pie Jesu*. Eugène Philippot, sollicité par ce boudin dont il souffrait de ne point se représenter la forme avec précision,

les quitta bientôt pour s'engager dans l'escalier du clocher. Parvenu à mi-chemin de son ascension, il s'aperçut qu'il avait oublié ses bésicles dans la tribune de l'orgue. Il redescendit, mais, au moment de pousser la porte de cette petite salle, un son étrange suspendit sa main. Ce n'était point la voix céleste de l'orgue qui se faisait entendre à travers le vantail de chêne, mais un gémissement étouffé, et néanmoins si intense, si poignant qu'il emplit les oreilles de l'antiquaire comme une musique formidable. Tout d'abord il ne se rendit pas bien compte de ce qui se passait, car jamais les transports modérés de Madame Philippot ni des beautés vénales qu'il avait connues ne s'étaient exprimés de la sorte. Ce n'est qu'en poussant la porte qu'il s'avisa que, pendant sa courte absence, les doigts du jeune organiste avaient eu le temps de changer de touches.

Cet exercice de musique profane occupait trop instrumentiste et instrument pour qu'ils s'aperçussent du retour de l'archéologue. Aussi le pauvre Eugène, accablé de honte et de chagrin, prit-il le parti de remonter sans bruit dans son clocher, où les corneilles, qui le connaissaient bien, l'accueillirent en croaillant.



Le lendemain, après une nuit de confusion mortelle, il se rendit dans la chambre bleue, qu'Yvonne avait à préparer pour des invités, et où il avait entendu sa voix. Il la trouva disposant de grosses gerbes de fleurs qu'elle venait de cueillir dans les champs et qui étaient encore fraîches de rosée : « Venez voir, Père, dit-elle en le prenant par la main, on dirait qu'on respire dans mes fleurs toutes les richesses de l'âme humaine ; la bonne vieille raison, dans les sages petites roues blanches des marguerites ; la fantaisie, dans les cloches allègres des campanules ; les souffrances de l'amour dans la

chair des coquelicots au cœur noir... » Mais elle se tut, ayant remarqué le visage altéré de son père.

Eugène Philippot l'informa en balbutiant de ce qu'il avait surpris la veille, et il essaya de lui faire des remontrances. Mais, devenue blanche de colère, la jeune fille lui répondit par un ricanement. C'était ainsi lorsqu'elle était touchée au vif de son orgueil. Sa délicatesse, d'une qualité rare, était refoulée instantanément dans la région la plus retirée de son cœur. Une violence terrible de sentiment et de langage surgissait en elle, et elle ne reprenait le sens qu'après avoir rendu à son adversaire, quel qu'il fût, l'humiliation subie : « Au lieu de m'épier aujourd'hui à travers les portes, s'écria-t-elle, vous auriez mieux fait de veiller plus soigneusement sur la vertu de ma mère, il y a vingt ans. Ainsi, elle ne vous aurait pas trompé avec Cipolati, dont je suis la fille !... Comme si vous ne le saviez pas ! »

Non, le vieux maître ne connaissait pas cette infamie, et voilà de quelle horrible sorte il en fut instruit ! Yvonne, sa dernière, sa seule tendresse, n'était donc point son enfant ! Et elle avait apporté chez les Philippot le sang ignoble de ce Cipolati, qui était arrivé dans le pays en qualité de sous-préfet, gueux comme un rat ; qui, lorsque Eugène déposait un vœu au conseil d'arrondissement pour une église en péril des francs-maçons, affectait de faire des cocottes en papier, comme pour dire : « Si tu savais comme je m'en fous », qui s'était fait élire député, sous le père Combes, grâce à la candidature officielle, et bien qu'il ne fût point du pays ; qui avait toujours entraîné les autres élus du département, pauvres âmes hésitantes, à voter les lois impies ; qui avait enrôlé le fils Philippot dans les rangs des sectaires ; qui était aujourd'hui l'Éminence grise du président Cernaux ! Cipolati ! Le fait est qu'Yvonne lui ressemblait cruellement ! Les fils de cuivre qui resplendissaient dans sa chevelure brune, ils venaient en

droiture de la légendaire barbe rousse du politicien franc-maçon ; ces yeux noirs, d'ailleurs brillants de passion et d'intelligence, c'était les siens ; son orgueil démesuré, ses accès de violence soudaine, tout cela, qui n'avait rien de soissonnais, Yvonne le tenait évidemment de l'exécrable Corse. Mais tout le département devait le savoir et s'en gausser depuis vingt ans ! Yvonne elle-même en parlait comme d'une chose si notoire qu'elle ne pouvait supposer que son père selon les lois en fût encore à l'ignorer. Et dire que le malheureux avait été le premier à faire publiquement de l'esprit sur les bonnes fortunes proverbiales de Cipolati ! O abomination !

Philippot s'effondra dans un fauteuil en couvrant ses sanglots de ses mains. Il avait l'impression de s'abîmer dans un gouffre où, en même temps que son honneur, celui de sa patrie et la dignité de l'Église étaient entraînés. Décidément, tout ce qu'il avait aimé périssait autour de lui. Les impies et les sans-patrie, en lui prenant, dans leur victoire, non seulement son fils, mais sa femme, l'avaient bafoué comme ils faisaient de la France depuis dix ans. Mais il n'est point de maux qui n'adviennent par punition et permission divines ! Il ne fut pas long à comprendre pourquoi Dieu accablait de la sorte un pauvre homme qui avait consacré sa vie à le louer dans les plus belles œuvres de ses créatures. C'était bien sûr l'expiation du crime de cet aïeul qui s'était enrichi en achetant et revendant des biens noirs. Eugène, sa femme, ses enfants, n'avaient-ils pas vécu grâce à l'or infâme dont fut payé le toit même qui les avait abrités ?



Depuis la révélation d'Yvonne, un cauchemar perpétuel agitait les nuits fiévreuses de notre maître et se

prolongeait sur ses jours languissants. Emploierait-il en bonnes œuvres ce patrimoine dont il était maintenant écrasé ? ou devait-il, selon le droit profondément inscrit dans l'âme de sa race, s'en tenir comptable vis-à-vis de ce fils impie, au demeurant l'héritier de son nom, et même de cette jeune fille qui, malgré l'abjection de sa naissance et ses égarements, avait été la lumière de sa vieillesse ? Il conjura le Ciel de le tirer de cette incertitude, mais il faut croire que c'était un cas de conscience bien épineux car il ne fut pas exaucé.

Avec le temps, son inquiétude devint de plus en plus douloureuse. Il ne cessait de songer à la faute de sa femme. Que celle qu'il avait tenue pour la plus respectable des épouses chrétiennes ait souffert un si crapuleux baiser, voilà ce qu'il ne pouvait comprendre.

Au cours d'une visite que je lui fis à cette époque, il me dit qu'il commençait à entrevoir la vérité. Cipolati ne pouvait être qu'un de ces incubes, auxiliaires des démons, ou démons eux-mêmes, qui infestent le plus souvent les sorcières, mais parfois aussi les femmes les plus vertueuses, sans qu'elles puissent leur résister. Il est vrai, ajoutait l'archéologue, que la plupart de ces incubes n'ont point la densité de Cipolati. Certains sont de purs esprits, d'autres ont un corps subtil de la nature de l'air et du feu, et ne se nourrissent que du fumet des viandes et de l'haleine des fleurs. D'autres encore ne sont qu'une vapeur noire qu'on voit s'élever au-dessus du ventre encore houleux des sorcières, quand ils viennent de les aimer. Mais, il leur arrive aussi de prendre l'apparence d'un homme beau, fort, riche ou puissant pour mieux tenter les femmes. En admettant qu'un démon incube en ait usé de la sorte, quelle figure pouvait mieux lui convenir que celle d'un député franc-maçon, soutenu par les Juifs, et ami de Cernaux ?

Les succès politiques de Cipolati n'avaient-ils pas, d'ailleurs, quelque chose de diabolique ? Il fallait la

protection de l'Enfer, pensait Eugène, pour que ce petit Corse ait pu se faire élire député dans nos campagnes, où l'homme dont le grand-père n'était point du pays est encore regardé de travers et ne saurait avoir l'ambition d'entrer au conseil municipal. Sans cela, comment ce garçon qu'on n'avait jamais vu rire, qui gardait jusque dans ses moments de détente une âpreté de primitif rongé par toutes les passions, aurait-il pu plaire à nos gros cultivateurs soissonnais, vieille race prudente et sceptique, habile à savourer avec goût, mais sans fièvre, les trésors de ses caves, les caresses des belles filles et toutes les blandices de la vie française ? La prodigieuse impudence de Cipolati, l'assurance presque naïve avec laquelle il repoussait les imputations les mieux fondées, le ton de conviction profonde qu'il prenait pour débiter la moindre niaiserie électorale, tout ce qui, enfin, faisait de lui le Prince des politiciens, n'était point d'un chrétien, n'était point même d'un homme ; ce ne pouvait être autre chose que des présents de Lucifer.

Ses haines inexpiables, pour le garde des sceaux Troubard, pour Toro-Sandrini, voilà encore qui sentait le soufre à plein nez. Cipolati et ce dernier se traitaient toute la journée de faussaire, de pédéraste, de vérolé et de maquereau. Démoniaque vraiment, cette vendetta ! Et Toro lui-même, son orgueil satanique, ses orages sublimes, son étrange silhouette d'émouchet trop gavé ! cet oiseau-là n'était-il pas, lui aussi, envoyé sur la terre par l'Ange des ténèbres pour arracher les chrétiens à Dieu, et faire de petits francs-maçons à leurs femmes ?

Eugène Philippot trouvait dans le caractère d'Yvonne une autre preuve de la filiation démoniaque de la jeune fille. Les docteurs de l'Église n'ont pas tous la même opinion sur la manière dont les incubes font les enfants. Pour les uns, ces êtres possèdent des géni-

toires et peuvent donner la vie sans secours étranger. Pour les autres, il n'en est pas ainsi, et les pauvres démons sont réduits à recueillir pendant la nuit la semence des hommes qui font de trop beaux rêves. Mais tout le monde est d'accord pour représenter leurs enfants eux-mêmes comme vigoureux, gloutons, et indomptables. C'était la nature même d'Yvonne. Tous ceux qui ont connu des cambions, enfants changés, netonats et autres fils du Diable, et en ont fait la peinture semblaient vraiment l'avoir eue pour modèle.

Bientôt la pensée de notre maître fut tout entière occupée de l'incube Cipolati. Il recherchait l'espèce à laquelle il pouvait appartenir. Était-ce un follet, un farfadet, un lutin ou un sylvain, ou un faune, ou bien encore un neton, comme le père du fameux Guichard de Troyes ?

A la longue, il penchait pour le neton : « Oui, c'est bien cela, nous disait-il, je suis sûr maintenant que c'est un neton. La nuit, d'ailleurs, il en vient d'autres me narguer. Je les vois courir sur les bonnes grâces de mon lit en me faisant des pieds de nez. Leurs yeux brillent dans l'ombre et ils ont les cheveux comme le hérissé, vous savez bien, l'enseigne du chapelier de Soissons. C'est tout à fait le regard de braise de ce Cipolati, et sa haute chevelure en brosse. Encore heureux pour ma pauvre femme, ajoutait-il, que ce bougre-là n'ait point été un de ces incubes à membre fourchu qui infligent à leurs amantes un double et terrible plaisir. Heureusement qu'il ne portait point, comme certains de ses congénères, ces écailles plus dures que le fer et coupantes comme des dagues, qui s'ouvrent pendant la besogne et ravagent la chair des femmes au sortir.

***

Ainsi, nous voyions, non sans larmes, notre vieux maître s'acheminer vers la démence. Le petit château Louis XVI était maintenant comme tendu d'un deuil continuel. Nous apprîmes bientôt qu'Yvonne, qui n'y pouvait plus vivre, et dont le remords avait fondu la beauté comme une cire, se disposait à prendre le voile dans un couvent de Belgique. Dans les courts moments de calme que lui laissait la honte anxieuse dont il était submergé, Eugène suppliait Dieu de le rappeler à lui. Mais cette fois encore sa prière ne fut pas entendue.

L'archéologue ne sortait quasi plus de chez soi. Aussi, quelle ne fut pas la surprise des domestiques de le voir prendre un beau jour sa canne et son chapeau, comme autrefois, pour une longue promenade. C'était un dimanche d'avril 1911, pendant midi. Le matin, à la messe, on n'avait rien remarqué, sinon qu'il était plus sombre que jamais. Le jardinier lui demanda où il allait, mais il ne répondit pas, et personne n'eut l'esprit de le suivre. Il gagna donc sans être dérangé la vallée de l'Aisne, où il possédait quelques belles terres qui appartenaient à sa famille depuis les Valois, et n'étaient donc point de ces obsédants biens noirs achetés par son bisaïeul.

Au lieudit *le Criquet Bourgeois*, l'une de ces terres gisait en contrebas du chemin. Elle était alors changée en une mare profonde, legs d'un hiver long et pluvieux, Eugène s'agenouilla au bord de ce champ, dit un *Pater* et un *Ave*, puis se coucha dans l'eau demeurée glaciale comme en plein nivôse. Il perdit tout de suite connaissance et roula dans la partie la plus profonde de la mare. La mort le saisit, selon son vœu, dès que son corps eut touché cette terre qui avait reçu pendant

tant de siècles la sueur des honnêtes laboureurs de sa race.

On retrouva le lendemain le corps du vieil archéologue flottant sur les eaux grises. Il était hideux, les bêtes ayant rongé sa bouche, son nez et ses yeux. Les badauds du village comprirent que ce qu'ils avaient devant eux, ce n'était pas seulement un noyé, mais aussi le cadavre d'une petite chose qui n'avait jamais eu beaucoup de santé, et que les temps nouveaux venaient d'achever : le scrupule.

CHARLES BRAIBANT

SUITE

AGNOSIE DÉSIRABLE

Le grand malheur de l'homme est de n'avoir pas un organe, une sorte de paupière ou de frein, pour masquer ou bloquer à son gré une pensée ; ou toute pensée. Les conséquences seraient étranges.

Mais au contraire, tels que nous sommes, nous pensons d'autant plus que nous voulons ne pas penser, et plus nous le voulons, plus... etc.

J'ai observé sur moi-même l'ébauche de cette faculté fantastique d'inhibition. J'ai cherché d'abolir directement une certaine pensée. Mais rien de plus limité que les effets de la volonté intérieure. *Plus l'on s'éloigne du domaine où l'action des muscles striés s'exerce directement, ou indirectement*[1] *— plus s'affaiblit le pouvoir volontaire.*

L'impossibilité de supporter une idée, — une simple idée ; — l'impossibilité de la chasser — celle de la comparer — c'est seulement en de tels effets que se marque l'action du sentiment sur les idées, contre les idées, pour les idées...

1. Indirectement dans l'attention.

AMOUR

Ce n'est pas la femme, c'est le sexe. Ce n'est pas le sexe, c'est l'instant, — la folie de le diviser, l'instant, — ou celle d'atteindre... quoi?

Ce n'est pas le plaisir, c'est le mouvement qu'il imprime, c'est le changement qu'il demande, harcèle; et lequel atteint, la machine de la crise s'écrase sur un seuil éblouissant et infranchissable; et l'être retombe, brisé, rompu, couronné d'une jouissance, liquéfié, achevé, béat... Mais la volupté cache sa défaite.

Il était parti pour franchir... et il est vaincu, consolé, inondé de volupté. Il n'a fait que jouir. Il n'a fait qu'engendrer. Mais quel but était celui de son être? Quel extrême? Quel suicide?

Qui déchiffrera l'énigme de cette folie? Une telle furie n'était pas nécessaire à la propagation d'une espèce.

L'Amour a cet étrange caractère — d'avoir pour objet... une interruption.

AMOR

Aimer : disposer intérieurement — donc entièrement — *de quelqu'un pour satisfaire un besoin imaginaire, — et par conséquence pour exciter un besoin* généralisé.

Tout l'être peu à peu s'intéresse à l'image qui appelle tout l'être au secours de son insuffisance.

Aimer — être troublé par l'idée d'une possibilité ; et ce possible se faisant besoin, soif impérieuse, obsession.

**

AMOR SIMPLE ET COMPLEXE

Compare la bizarrerie et la complication des appareils génitaux avec la simplicité de la notion de l'amour ; la bizarrerie et la complication de la structure cérébrale avec l'idée simple de pensée, d'âme, d'esprit.

**

Il ne serait pas possible « d'aimer » ce que l'on connaîtrait complètement.

L'amour s'adresse à ce qui est caché dans son objet.

L'amoureux pressent le nouveau : il réfléchit de nouveau sur toute chose.

Les sensations propres de l'amour sont en dehors des lois de l'accoutumance. Elles ne peuvent jamais passer à l'inaperçu.

Ce qui est « aimé » est, par définition, en quelque manière inconnu. Je t'aime, donc je ne te sais pas. Donc je te bâtis, je te fais ; et tu te défais. Je te fais ma demeure, ma toile, mon nid, un tissu d'images pour y vivre, pour y cacher ce que je crois avoir trouvé, pour me cacher de moi.

Finalement, pour me cacher... en moi.

Toutes les délicatesses de l'amour perfectionné, spiritualisé, tendent à l'adaptation de plus en plus étroite de cette image cachée à l'idée diffuse du sujet lui-même. D'approximations en approximations,

l'idéalisation dans ce domaine peut produire l'onanisme et l'homosexualité (quoiqu'elle ne soit pas leur seule origine). A la limite, l'étrange idée d'être au plus près de soi-même, d'être le même *et l'*autre...

*

La quantité de tendresse à ressentir, à exprimer en un jour, est limitée.

*

Il y a une sécheresse, une liberté ; et une joie de sécheresse et de liberté, qui, dans les phases les plus tendres, parfois paraissent, choquent — réjouissent le démon qui est dans l'amant.

La valeur vraie (c'est-à-dire utilisable) de l'amour est dans l'accroissement de vitalité générale qu'il peut donner à quelqu'un.

Tout amour qui ne dégage pas cette énergie est mauvais.

L'indication est d'utiliser ce ferment sexuel à d'autres fins. Ce qui croyait n'avoir à faire que des hommes tourne à faire des actes, des œuvres[1].

Argument à l'appui : l'amour humain est un développement inexpliqué de l'ardeur périodique animale.

La faim et la soif n'ont point dégénéré en « sentiments » et en idolâtries. Pourquoi ? Mais le rut devint demi-dieu... Peut-être même — Dieu.

*L'homme a mis l'*âme *dans le jeu de la fonction.*

*

Comme l'enfant est contenu dans l'homme ?

1. La « production » dérivée de la « reproduction ».

Comme l'enfant est contenu dans l'homme, et comme l'homme l'est dans l'enfant ?

Il y a plus d'enfant dans l'homme que d'homme dans l'enfant. Ce qui se voit par l'amour où tant de puérilité paraît, compense la brutalité essentielle.

On peut juger les hommes à la quantité de sérieux *qu'ils montrent dans l'acte de manger.*

Plus animaux ils sont, plus ils sont sérieux. Ils mastiquent.

*

UNIVERS NERVEUX

*La Réalité commune est un cas particulier de l'*univers nerveux ; *ou plutôt — un état, un moment, une fréquence, un régime, un système de valeurs...*

Une partie du système nerveux est vouée à l'illimité. Horreur, douleur, anxiété, nausée infinie, *désirs.*

S'il y avait un art de la médecine, cet art serait de jouer au plus fin avec ce système étrange.

Passer entre l'excitation et la réponse, ou entre deux réflexes.

Tromper ce trompeur, dont le cerveau, son fils, a fini par se dégoûter, se séparer à demi. Quelle situation ! Mythe et drame possibles !... Le cerveau loyal, nu, pas profond, toujours trompé par la clarté, cocufié, — enchaîné à ce serpent ou femme nerveuse, qui en sait plus que lui, moins que lui — chacun d'eux y

voyant dans un monde inconnu de l'autre, réagissant à sa mode ; l'un et l'autre se jouant les plus mauvais tours nécessairement ; et pourtant se continuant l'un l'autre, s'alimentant, s'aidant et s'entretenant...

Adam, et Eve, et le Serpent.

Ménage à trois du cerveau, *du* sympathique *et du* vague.

*

Le voleur est un comédien. Fait comme si *la chose lui appartenait.*

*

L'Etat, ce Moi.

L'homme parle :

Il ne faut pas que le loup mange le mouton. Cela est immoral... Car c'est MOI *qui dois manger le mouton.*

Il ne faut pas que l'ivraie étouffe le bon froment. Car c'est MOI qui dois broyer le bon grain.

Ainsi parle l'homme. Mais, plus haut encore, ainsi parle l'ETAT.

*

Faire la Table des désirs idiots de l'homme, — pour montrer que tous ces désirs forment la contr'épreuve de sa nature, se déduisent de la rencontre ou du choc de X et de la « *réalité* » ; *et que même les dieux désirés, ou craints, on conçus, sont terriblement bornés à être seulement ce que l'homme ne peut être (au lieu d'être merveilleusement étrangers à l'homme).*

Connaître l'avenir.

Etre immortel.

Agir par la seule pensée.

N'être que plaisir perpétuel.
Impassible, incorruptible, ubique.
Vaincre, conquérir, posséder.
Etre adoré, admiré.
Ensemble d'impossibilités ou d'improbabilités.
Construction naïve (par négation), de toutes les perfections du dieu[1].

*

Une révolution fait en deux jours l'ouvrage de cent ans, et perd en deux ans l'œuvre de cinq siècles.

Il faut piétiner ensuite, et même faire pire, pour se raccorder à la courbe d'évolution.

Une révolution est produite par la sensation de lenteur d'une évolution. Si les choses changent assez vite, pas de révolution.

*

Pour faire marcher les hommes ou les faire tenir tranquilles, il faut ou les exciter, ou les fasciner, ou les effrayer. Le désir; la suggestion; la menace, et leurs combinaisons. On peut représenter ces trois modes par trois musiques. La menace la plus grave et la plus indéterminée : celle qui ouvre les portes sur l'obscur; et l'obscur a toutes les dimensions, contient toutes les hypothèses monstrueuses. Cette menace attaque le fond du fond et semble à peine commencer aux limites extrêmes de l'âme.

L'amour est le type des grands excitants. Il faut y prendre son modèle, les lois de croissance des impressions... etc.

1. Faire quelque chose de rien ; et surtout : Tout savoir, suprême non-sens !

Quant à la fascination, la stupeur créée, — comme la longue station dans un paysage éclairé par la lune, et ce calme vous entourant de bandelettes, — l'attente indéfinie, — tout l'être devenant un sens passif, un œil qui ne voit plus qu'une chose, une oreille qui suit, précède, obéit, — obéit en devançant — et tout l'être devenant inhabité par soi-même, désert *comme ce lieu lunaire, prêt à recevoir une volonté étrangère.*

LITTÉRATURE

Le style sec traverse le temps comme une momie incorruptible, cependant que les autres, gonflés de graisse et subornés d'imageries, pourrissent dans leurs bijoux. On retire plus tard quelques diadèmes et quelques bagues de leurs tombes.

*

Chaque famille secrète un ennui intérieur et spécifique qui fait fuir chacun de ses membres (quand il lui reste un peu de vie).

Mais elle a aussi une antique et puissante vertu, qui réside dans la communion autour de la soupe du soir, dans le sentiment d'être entre soi, et sans manières, tels que l'on est — groupe de gens qui sont entre eux tels qu'ils sont.

On pourrait donc conclure que la famille est un milieu où le minimum de plaisir avec le minimum de gêne, font ménage ensemble.

LA VIE EST UN CONTE

Chaque vie commence et finit par une sorte d'accident.

Pendant qu'elle dure, c'est par accidents qu'elle se façonne et se dessine. Ses amis, son conjoint, ses lectures, ses croyances, chaque vie les tient surtout du hasard. Mais ce hasard se fait oublier ; et nous pensons à notre histoire personnelle comme à un développement suivi que le « temps » amènerait continuement à l'existence.

La croyance au temps comme agent et fil conducteur est fondée sur le mécanisme de la mémoire et sur celui du discours combinés. Le type du récit, de l'histoire, de la fable contée, du dévidement d'événements et d'impressions par celui qui sait où il va, qui possède ce qui va advenir, s'impose à l'esprit...

Je ne sais si l'on a jamais entrepris d'écrire une biographie en essayant à chaque instant d'en savoir aussi peu sur l'instant suivant que le héros de l'ouvrage en savait lui-même au moment correspondant de sa carrière. En somme, reconstituer le hasard à chaque instant, au lieu de forger une suite que l'on peut résumer, *et une causalité* que l'on peut mettre en formule.

PAUL VALÉRY

UN TRAVAIL DE SISYPHE

Au cours de ma vie, j'ai vu bien des machines extraordinaires. J'ai vu des grues Morgan qui se font un jeu de happer d'énormes lingots et des métiers de tissage qui s'arrêtent instantanément quand se rompt le fil le plus ténu. J'ai vu une machine à main de fer et à œil invisible : elle vérifie si les cigarettes sont régulièrement mises dans leurs boîtes et elle redresse la plus petite incorrection. J'ai vu des machines capables de déterminer la fraîcheur des œufs, l'exactitude des calculs d'intérêts et le timbre de la voix humaine. Il y a longtemps que les machines ont cessé de m'étonner. Mais pourtant j'en ai vu une qui me déconcerta. Ce ne fut pas du premier coup que je compris son secret. De la machine, nous exigeons plus que de l'homme : la machine ne peut pas se tirer d'embarras par un tempérament poétique ou par un mauvais caractère, elle est tenue d'être raisonnable. D'avoir enfin compris la mission de cette machine ne me rendit pas le calme et je résolus de lui consacrer des lignes dignes d'elle. Pour commencer un conte, il est de règle de remonter loin, aussi commencerai-je non par la machine mais par la mer.

C'était une mer du Nord, une mer brumeuse toute brodée de voiles de pêcheurs. Les femmes des villages de la côte portaient encore des coiffes hollandaises à la vieille mode. Il n'y a rien là de surprenant — la mer aussi était hollandaise et les pêcheurs y pêchaient ces

harengs hollandais, qui sont justement réputés. En outre, les pêcheurs fumaient des pipes de terre et se déplaçaient à bicyclette. Ils réprouvaient les innovations du siècle mais ils rêvaient d'automobiles. C'étaient les dignes fils de leur pays, entreprenants comme sir Henry Deterding et obtus comme les moulins à vent. Naturellement il y a longtemps que les moulins à vent auraient dû disparaître, mais il existe en Hollande une «Société Protectrice des Moulins à Vent ». Que le sort d'un moulin à vent, quelque part près d'Alkmaar est donc plus paisible que celui d'un jeune indigène dans une colonie néerlandaise.

Rien ne menaçait les moulins à vent. Les hommes s'occupèrent de la mer. La Hollande est le pays des traditions et du progrès. Elle est habituée à faire la guerre à la mer et elle ne veut pas se reposer sur sa grandeur passée. Ainsi naquit le projet d'assèchement du Zuyderzée. On calcula minutieusement combien d'hectares de terre seraient regagnés et combien de harengs périraient. L'affaire apparut avantageuse et les hommes marchèrent à la mer. Le journal du parti gouvernemental qui s'intitule modestement « Parti de la lutte contre la révolution et l'anarchie » déclara : « Nous montrerons que si le plan quinquennal est possible ce n'est pas au pays de la canaille déchaînée, mais seulement dans un état civilisé. » Pour assécher la mer des machines extraordinaires furent apportées. Ce n'est pourtant pas ces machines-là qui feront le sujet de mon histoire.

On accorda des indemnités aux pêcheurs. Ils suçaient pensivement leurs pipes. Ils troquaient leurs voiliers contre des tracteurs. Ils oublièrent les « harengs royaux » et commencèrent à disserter sur les mérites remarquables du froment hollandais appelé « Wilhelmine » en l'honneur de la reine. A la cadence accélérée de l'Histoire, les filles des pêcheurs échangèrent leurs

coiffes pour des chapeaux venus d'Amsterdam. Le metteur en scène Ivens, celui-là même qui avait tourné un film sur les Jeunesses Communistes de Magnitogorsk, fut invité à perpétuer la victoire de l'homme sur les éléments : de la mer on avait fait tant de mille hectares d'excellente terre labourable.

Ils avaient tout prévu : le prix de revient des travaux, le pathos de l'écran et même la sauvegarde des vieilles coiffes nationales. Ils avaient devant eux des dossiers et des myriades de chiffres. Pourtant, par un jour gris et brumeux, un nouveau chiffre vint s'ajouter aux anciens : on s'aperçut que dans les greniers du monde 630.000.000 de boisseaux de blé pourrissaient faute de trouver personne à qui les vendre.

Le blé n'est pas une coiffe, il ne craint pas les caprices de la mode, il en faut — à tout le monde et toujours. Mais les hommes se montrèrent plus sots que les machines : ils firent une erreur de calcul. D'année en année, ils semaient toujours plus de blé — au Canada, en Argentine, en Australie. Les stocks s'élevaient, les prix tombaient. Les fermiers se ruinaient.

Sur le premier lopin de terre asséchée, un pasteur hollandais célébra un *Te Deum* : « .. faites que le blé pousse ! ». De l'autre côté de l'Océan, d'autres pasteurs bénissaient un feu : ce n'étaient pas des adorateurs du feu ; ils bénissaient le feu uniquement parce qu'il y avait trop de froment dans le monde : il était urgent de le détruire. Cependant, en Hollande, dans les terres conquises sur la mer, les hommes semaient du froment. Et que vouliez-vous que fissent ces laborieux Hollandais ? Ils ne pouvaient pourtant pas immerger de nouveau leur terre !.. Ils semaient, espérant dans le secret de leur âme une mauvaise récolte. La récolte fut bonne. Alors, ils se mirent à chercher comment ils pourraient détruire le blé.

Quand de sages économistes disent que dans le monde

il y a trop de blé, il ne faut pas prendre cela à la lettre. Pour tous ces millions de boisseaux « excédentaires », il se serait encore bien trouvé assez de dents solides et de ventres creux. Les stocks de grain, dans les élévateurs, avaient beau grandir vite, les foules de chômeurs et d'affamés grandissaient plus vite encore. Des multitudes innombrables de Chinois se tortillaient de faim. Mais cela relève de l'ethnographie ou bien des sentiments. La Bourse des Grains donnait le cours du blé. Des banques sautaient. Les fermiers avaient un morne rictus. A la Conférence Internationale de Rome les délégués de quarante-six états abordaient l'étude d'un projet de « destruction organisée du blé ».

L'Eosine est une teinture rouge. Les hommes d'état s'avisèrent de dénaturer le blé à l'aide de l'Eosine. Ils voulaient maintenir les cours du blé : il fallait donc donner le blé à manger aux bestiaux... Avec le grain dénaturé on fit de la nourriture pour les vaches. Ce fut un magnifique progrès de la culture, mais cette histoire d'eosine n'est encore que le prologue du conte — le conte viendra tout à l'heure.

Les vaches du monde entier commencèrent donc à manger de l'excellent froment — du « Manitoba » ou du « Barletta ». Elles mangeaient le froment et donnaient du lait. Les hommes faisaient du beurre avec le lait. En outre, les hommes mangeaient des beefsteaks et des roastbeefs. Il semblait qu'une solution heureuse eût été trouvée, sinon pour les vaches, du moins pour les hommes. Mais derechef, les chiffres vinrent s'immiscer dans cette affaire et, ici, je suis contraint de m'arrêter sur la nature mystérieuse de ces chiffres.

Il y a les chiffres des statistiques qu'étudient les spécialistes. Ils contribuent à faire prendre telle ou telle décision. Ils sont indispensables à l'économie réglée. Ils donnent des explications et font leur service — ce sont des chiffres apprivoisés. Mais il y a d'autres

chiffres, qui ressemblent à des bêtes sauvages. Un journal, par exemple, se vend à Monte Carlo ; on n'y trouve ni télégrammes ni articles, ni faits-divers. Une seule chose remplit cet étrange journal — de longues colonnes de chiffres. Des joueurs à moitié fous lisent ce journal tableau par tableau — ils y trouvent les numéros sortis la veille à la roulette. Ces chiffres n'ont d'autre importance que celle du souvenir des pertes passées. Mais les joueurs essayent encore de découvrir le sens mystérieux des chiffres. Il faut soigner les joueurs, mais que dire de ce monde du blé et du charbon, du cuivre et du beurre, du coton et du cuir où des gens qui semblent ne pas être ivres, des gens qui ont soi-disant du bon sens, tremblent superstitieusement et s'affolent devant une masse de chiffres non moins incompréhensibles et fatals ?..

Et un chiffre encore tomba sur les têtes : il y avait trop de bétail — trop de vaches, trop de bœufs, trop de veaux.

Les Danois cultivaient autrefois le blé. Ils surent battre en retraite à temps : ils avaient compris qu'ils ne réussiraient pas à rivaliser avec l'Amérique. En Amérique, les terres vierges sont en profusion et les Danois habitaient de petites îles. Ils ne pouvaient parvenir à la richesse que par un labeur opiniâtre et par la haute culture. Ils se mirent à élever des bêtes à cornes et des porcs.

Ils arrivèrent à leurs fins : dans ce monde cruel et tumultueux, le Danemark semblait être une heureuse exception, un îlot idyllique, une maisonnette blanche parmi les érables ombreux. Les paysans buvaient des cocktails et roulaient en automobile. On pouvait s'attendre à les voir bientôt adopter le champagne et se munir de petits aéroplanes.

Les chiffres s'en mêlèrent : la crise commença. Comme autrefois, dans les barattes, la crème épaisse était

réfrigérée, comme autrefois, les porcs, gens de famille, rapportaient chacun une douzaine de tendres gorets, comme autrefois, aux abattoirs, le meuglement de l'agonie promettait des beefsteaks bien juteux. La trahison ne vint pas des bestiaux, elle vint des hommes : les autres pays cessèrent d'acheter les « excédents » des Danois.

Nulle part les vaches n'avaient la vie aussi douce qu'au Danemark. D'une façon générale, le Danemark est un pays agréable : les gens y sont affables, les maisons propres et la verdure tellement tendre qu'on peut prendre n'importe quelle ferme pour l'Eden biblique. Les hommes non plus n'y avaient pas la vie trop mauvaise, mais les vaches surtout y étaient bien. Il y a quatre ans de cela, j'étais allé au Danemark et, dans le fond de mon cœur, j'avais plus d'une fois envié ces créatures mélancoliques. Elles habitaient de luxueuses étables avec eau courante — chaude et froide ; en été, elles se promenaient dans des pâturages frais comme des pelouses de parcs, elles étaient entourées de respect et d'amour. Chaque vache avait son carnet personnel, on y inscrivait tous les détails de sa vie de vache. On lui recherchait des amants dignes d'elle. Si elle meuglait à contretemps ou bien si elle mangeait un tout petit peu moins que la quantité fixée, ses maîtres pleins de sollicitude s'élançaient au téléphone — et du bourg voisin arrivait un vétérinaire grave comme un professeur.

Maintenant, le vétérinaire est bien moins souvent dérangé. Est-ce la peine de payer des soins quand le beurre et la viande sont à si bas prix ? Est-ce même la peine d'élever ces belles personnes dont la valeur a énigmatiquement diminué ?

L'Angleterre, l'Allemagne, la France, le monde entier a réduit l'importation du beurre. Le cours du beurre s'est effondré. Récemment encore, c'était de l'or liquide

qui coulait du pis des vaches, maintenant, ce serait plutôt de l'eau claire. Certes, si une vache est une laitière exceptionnelle, cela vaut la peine de s'occuper d'elle, mais malheur à la vache qui faiblit dans son zèle — on la conduit alors non plus aux pâturages bibliques mais à l'abattoir.

Et c'est bien pis encore pour la viande que pour le beurre. L'Allemagne aimait de la viande danoise. Ce fut d'abord le nombre des chômeurs qui fit osciller l'exportation : des millions d'Allemands étaient passés de la viande aux pommes de terre. Ensuite, des problèmes de haute politique intervinrent dans les destinées de la viande de bœuf. Les Natioanux-Socialistes déclarèrent qu'en vérité le Schleswig était allemand. Or, dans le Schleswig, on élevait du bétail pour la boucherie. Les Allemands cessèrent d'acheter de la viande : ils voulaient frapper le Schleswig sinon au cœur, du moins à la poche. Les frontières furent fermées. Les économistes déclarèrent très gravement qu'il y avait surproduction de la viande. Les Danois s'attristèrent : que faire de ces vaches « excédentaires » ?

Ils eurent l'idée de fabriquer des conserves de viande, mais l'Argentine se dressa sur leur route. Dans cette Argentine, il y a trop de tout : trop de blé, et trop de laine, et trop de viande. L'Argentine vend ses conserves de viande à un prix à peine supérieur au prix de revient de la boîte. Les Danois ne trouvaient personne pour acheter leurs conserves. Que faire de leurs vaches ?

Dans une petite ville de l'île Laaland, j'ai vu le dernier progrès de la civilisation capitaliste. Des fermiers conduisaient à l'abattoir des vaches jeunes et saines. C'étaient de ces vaches brunes du Danemark, qui sont universellement réputées. Plusieurs générations avaient travaillé à l'établissement de cette race remarquable. De combien de paysans, aux quatre bouts du monde,

ces « Bruneaudes » auraient-elles encore pu faire le bonheur ? On les conduisait à l'abattoir et le réceptionnaire notait brièvement : « à détruire »...

Le prix de la viande tombait de jour en jour et, pour arrêter cette chute, l'État entreprit de détruire du bétail. Pour commencer, on détruisit les vaches malades — ce qui s'expliquait encore par le souci de la santé publique. Ensuite on détruisit les vaches faibles ou âgées — c'était soi-disant pour relever la qualité de la viande. Maintenant, on détruit des vaches jeunes et parfaitement saines et maintenant on ne trouve plus d'explications. Les journaux se taisent. Aux abattoirs, les vétérinaires se taisent. Chaque semaine, on détruit en silence cinq mille têtes de bétail au Danemark.

Six pour cent des quartiers de viande passent à la fabrication du savon ou à d'autres utilisations industrielles. Le reste, on le brûle : on brûle le pot au feu du pauvre diable, le rôti de la famille ; on les brûle, si l'on en croit les économistes distingués, parce que dans ce monde misérable et à demi mort de faim, il y a trop de viande.

A Naksov, cependant, on s'est avisé d'une « utilisation rationnelle » de la viande. On ne la détruit pas, on la travaille. C'est à Naksov que j'ai vu cette machine qui m'a si profondément frappé. Dans un grand fracas, cette machine transforme la viande et les os en pâte ; la pâte est ensuite bouillie, pressée et, à la place des quartiers de viande, on obtient bientôt une galette de couleur terreuse — c'est de la nourriture pour les porcs. Ainsi donc, l'on a trouvé un remède contre la crise : il faut tuer les vaches pour en nourrir les cochons.

Le mot de l'énigme d'une industrie aussi mystérieuse est simple : l'Angleterre achète toujours du lard. Les maîtresses de maison anglaises demandent encore du bacon et les cochons danois sont créés, élevés et mis

au point à une seule fin : ils figurent au petit déjeuner des Anglais. Auparavant, les cochons tachetés foisonnaient au Danemark. Leur chair et leur lard ne sont nullement inférieurs à la chair et au lard des cochons blancs. Mais les Anglais sont gens à manies, ils n'admettent pas les cochons tachetés ; les cochons tachetés sont maintenant des parias, ils valent deux fois moins cher que les blancs.

Il ne faut pas croire cependant que la crise mondiale ait épargné cette race. Les cours des porcs, eux aussi, se sont effondrés. L'exportation a été réduite. Les paysans reçoivent des cartes spéciales — droit de vendre tant de cochons dans l'année. Avec une carte, un cochon vaut 90 couronnes, sans carte, il en vaut 40. Dans les journaux, on peut lire de ces annonces : « A vendre des cartes à cochons. » Les fermiers spéculent non pas sur les cochons vivants mais sur les « âmes mortes » — sur le droit de vendre des cochons.

Presque chaque semaine, l'Angleterre réduit le nombre des cochons qu'elle achète. Le bacon reste le bacon et tous les Anglais savent qu'il n'est pas au monde de meilleur bacon que le bacon danois. Mais les dominions aussi restent les dominions. Il convient de compter non seulement avec la délicatesse du lard mais encore avec les revendications de la Nouvelle Zélande. Peut-être la frontière anglaise sera-t-elle avant peu aussi hien fermée aux cochons danois que la frontière allemande aux vaches danoises. Alors ?... Alors il faudra se mettre au travail suivant et détruire ces cochons qui, en ce moment, bouffent la viande des vaches.

La voilà, cette ronde tragique du monde capitaliste. Ils assèchent la mer pour semer du blé. Puis, ils détruisent le blé : ils en font de la nourriture pour les vaches. Puis ils détruisent les vaches et avec les vaches ils font de la nourriture pour les cochons. Certainement quelque homme entreprenant élabore

déjà un projet d'utilisation rationnelle des cochons que les Danois demain se mettront à détruire.

Les fermiers cherchent par quoi remplacer les vaches et les cochons. Leur opiniâtreté et leur amour du travail sont indestructibles. Les voici maintenant qui font de la culture : ils plantent des pommiers et des poiriers. Ils vendent leurs fruits à l'étranger. Pour l'instant, ce ne sont encore que des arbres. Ils sont attaqués par les insectes et contre les insectes on peut lutter. Mais le jour est proche où ils seront attaqués par ces chiffres insensés qui ressemblent aux numéros de la roulette et il faudra abattre ces vergers précieux.

Nulle part l'obtuse force destructrice du capitalisme n'est aussi frappante que dans ce petit pays bien ordonné. Chaque pied de terre y est dorloté comme un parterre. Les gens, là-bas, sont habitués à travailler du matin au soir. La porcherie ressemble à une clinique et le labeur du paysan est en connexion étroite avec les derniers progrès de la science. Ce pays a passé par le mirage de la prospérité générale. Certes, jusqu'ici encore, la vie y est plus perfectionnée et plus facile qu'en Allemagne ou en Angleterre. Mais les Danois ont vu à quel point leur destin est lié au destin du monde entier. Les vagues submergent l'îlot heureux. Les Danois n'ont encore connu ni la faim ni la misère mais ils connaissent déjà quelque chose de plus amer : le travail condamné d'avance.

Pour tout homme, le spectacle des vaches détruites est insupportable. J'ai vu la grimace douloureuse qui crispait le visage du vétérinaire municipal. J'ai vu les visages mornes des ouvriers près de l'énigmatique machine. Ce n'est pas simplement la destruction d'une richesse, c'est du vandalisme. Pour tous, l'ignominie est flagrante de ces feux sur lesquels les énergumènes nazis détruisent maintenant les livres. En regardant la combustion des quartiers de viande, j'ai pensé aux

autodafés de livres : on anéantit le travail humain et quiconque sait ce qu'est le travail ne peut sans émotion regarder cette œuvre obtuse et effroyable.

Il y a encore dans la destruction de la viande autre chose de non moins honteux. Je ne parlerai pas de ces fantômes affamés que j'ai vus dans les rues de Berlin et de Manchester. Je ne me souviendrai que des pays relativement assez prospères qui sont les voisins du Danemark. En Suède, dans la région des exploitations forestières, j'ai vu des milliers de chômeurs qui mangent de la viande deux ou trois fois par an. J'ai vu à Kramfors les ouvriers des fabriques de cellulose qui se nourrissent de pommes de terre, de harengs et de farine d'avoine — la viande est au dessus de leurs moyens. J'ai vu à Trondhjem des matelots et des dockers en chômage. Ils avaient le maintien des gens de mer, fier et obstiné. Ils sont obligés de tendre la main et de demander quelques sous pour avoir du pain. Même alors ils ne mangent pas de viande. Je sais bien ce qu'est la faim et pour moi, ce fut épouvantable de voir de mes yeux cette viande que soigneusement, prestement, on détruisait.

Le bateau sur lequel je quittai le Danemark pour aller en France était chargé de vieilles haridelles. Les pauvres gens de Paris mastiqueront cette viande de cheval dure et sèche. Il est possible qu'un homme naïf demande : « pourquoi donc n'envoie-t-on pas en France les vaches danoises ? »... Il y a les droits de douane. Il y a la « politique de la viande ». Il y a les chiffres. On a le droit d'exporter en France une vieille haridelle et au Danemark elle coûte plus cher que trois génisses. Cela ressemble au délire. C'est cependant par cette économie-là qu'on essaye de sauver le monde.

Autrefois, le prolétariat était une des classes de la société. Il luttait pour son droit à la vie. Il faisait appel aux intérêts des exploités. Il réclamait la justice. Il

prenait parti contre une autre classe avide, mais vivante. La bourgeoisie, alors, construisait encore d'admirables usines, élevait des vaches sélectionnées, et, à sa manière, poussait en avant l'humanité. Ce temps est passé depuis longtemps. Nous avons le droit maintenant de faire appel non pas aux sentiments des hommes d'une classe mais à la conscience, mais au simple bon sens. Nous avons le droit de parler du salut de la civilisation. Ce sont eux qui ont mené le monde à son déclin. Autrefois, ils exigeaient le travail des esclaves qui construisaient pour eux de superbes édifices. Maintenant, ils exigent un travail de Sisyphe, un travail absurde, voué à la destruction. Ils ont mis le monde à la merci du chaos. Ils en ont fait une table de roulette et la vie de chaque homme est devenue cette fièvre du joueur qui ignore ce que dans une minute il deviendra. Ils ont raconté de plates histoires sur les ouvrières qui arrosaient de pétrole les châteaux, et sur les anarchistes en bas-âge qui lançaient des bombes de tous les côtés. Mais ce sont eux les lanceurs de bombes, les pétroleurs, les barbares de notre siècle. Vous les verrez demain transformer le lard en engrais pour le froment, donner le froment aux vaches, donner les vaches aux cochons et avec les cochons engraisser la terre. Autrefois c'étaient des manieurs d'argent cruels et sans-cœur. Maintenant ce sont des fous furieux.

ILYA EHRENBOURG

(*Traduit du russe par* Madeleine Etard.)

L'AFRIQUE FANTÔME

(Fragments d'un journal de voyage)

Gondar, 21 juillet.

Première nuit dans la maison, où l'on claque de froid, les murailles n'étant pas encore sèches. Il faut lutter à l'aide de feux de braises qui piquent les yeux.

Enquête sur les zar avec un *dabtara* [1] boîteux, petit quand il se tient sur un pied, grand quand il se tient sur l'autre. L'homme est encore jeune, mais ravagé, l'œil voilé comme d'une taie commençante. Assisté de notre domestique le vieux défroqué — qui est au courant des histoires de sorciers — il m'énumère les noms des quatorze rois d'esprits, avec leur lieu d'habitation (fleuves ou rochers) et les pays sur lesquels ils commandent. Il y a treize rois, dont l'un, *Kirouf*, est plus grand que les autres, et une reine, *Tchercherlit*, qui porte des vêtements d'or et vit dans une grande roche surplombant un torrent.

23 juillet.

Travail intense, auquel je me livre avec une certaine assiduité, mais sans une once de passion. J'aimerais mieux être possédé qu'étudier les possédés, connaître charnellement une « zarine » que connaître scientifiquement ses tenants et aboutissants. La connaissance abstraite ne sera jamais pour moi qu'un pis-aller...

1. Clerc, qui fait métier de guérisseur.

Donc, le voyage continue. Ou plutôt il se traîne. Nous voici dans une maison pour jusqu'à la fin de la saison des pluies. Personnages très pittoresques, certes (tels Abba Jérôme, l'ancien prêtre Abba Qesié, notre carbonaro de Consul, le dabtara boîteux...), toujours belles ruines, paysage demeuré somptueux. Mais rien au centre, pas de vie, sinon un labeur sec de savant.

28 juillet.

Visite à la dame chef des zar, la vieille amie d'Abba Jérôme. Elle habite une maison ronde à étage vers l'une des extrémités de la colline de Gondar. Très familière, à la fois rieuse et radoteuse, elle participe de la maquerelle, du pitre et de la pythonisse. Les deux servantes adeptes qui nous accueillent nous baisent les mains et les genoux. Ce sont des possédées guéries, qui n'ont plus guère de crises qu'à date fixe ou pour les jours de grandes sorties des zar. Jolie démone, l'une d'elles sait à merveille manier le regard en coulisse. C'est, paraît-il, la pupille de la patronne, celle qu'un des domestiques d'Abba Jérôme avait voulu violer.

Sachant qu'il y a en ce moment chez la patronne une malade en cours de traitement, je demande à Abba Jérôme — qui connaît la maison — de me conduire auprès d'elle. Nous entrons dans une pièce circulaire de rez-de-chaussée, assez obscure. Dans cette pièce, deux alcôves chacune formée de deux cloisons de bambou disposées à angle droit. Chaque alcôve est percée d'une petite porte. Dans l'une, couche un des domestiques. Dans l'autre, la malade. Par Abba Jérôme je la fais interroger. Elle souffre de brûlures dans tout le corps, elle ne peut pas marcher. Elle sent comme une boule qui monte et qui descend. Elle n'est pas guérie, n'ayant pas encore confessé le nom de son zar...

1er août.

Train du diable cette nuit. D'abord l'hyène, plus fort que d'habitude, et, simultanément, les chacals. Naturellement, les chiens du consulat s'en mêlent. Cela dure ce que cela dure, mais à peine s'est-on rendormi que des tambours éclatent. Déjà la nuit dernière, pas très loin de chez nous, on les avait entendus jusqu'à l'aube. Il s'agissait d'une femme possédée par un zar qu'on faisait danser et hurler en vue de la soigner. Cette nuit, cela n'a pas duré par trop longtemps. Puisque la question des zar m'intéresse, j'aurais dû y aller, mais il était plus de minuit et j'ai eu la flemme de me lever... Cette alerte finie, nouveau bruit : l'esclave noire libérée par Griaule qui ronfle.

2 août.

Par hasard, l'information prend un tour qui me touche. Il semble décidément que la danse, la poésie soient reliées pour tous les peuples aux démons et aux génies. Abba Qesié le défroqué allait jusqu'à me dire hier que même la médecine la plus simple est opposée à Dieu ; n'est-ce pas Dieu qui impose à l'homme sa souffrance et n'est-il pas impie de réagir contre celle-ci ? Pas une technique, sans doute, qui ne soit, en dernière analyse, satanique. La poésie — soit comme formule magique qui veut contraindre, soit comme revendication — l'est, de toute évidence, au premier chef.

5 août.

Abba Jérôme est un informateur précieux, mais un peu fantaisiste. Si on ne le serre pas de près, il aime à s'évanouir dans le paysage. Aussi ai-je pris le parti de ne pas le quitter d'une semelle et de le suivre dans ses promenades de digestion, afin d'être sûr de pouvoir le ramener au bercail. Allègrement il bondit par-dessus

les herbes, comme un démon barbu... Son carnet de notes est aussi à surveiller, car il écrit presque au hasard et, si on ne le retient pas, à peu de chose près dans tous les sens. Mais c'est un homme qui a l'instinct *poétique* de l'information, c'est-à-dire le sens du détail apparemment insignifiant mais qui situe tout et donne au document son sceau de vérité. Bien qu'il m'énerve quelquefois, je m'entends, au fond, très bien avec lui.

7 août.

Dimanche. Mal de tête. Pas de messe, heureusement ! Peu sommeillé, comme si j'étais hanté par des succubes...

A l'improviste, visite de la dame des zar. Comme un vieillard honorable, elle porte toge à large bande rouge et grand bâton ferré. Sa fille — la princesse au pur visage de cire mais aux mamelles flétries — l'escorte, ainsi que la charmante *Fitaorari Sabrié*, qui regarde toujours aussi sournoisement et de plus en plus me fait l'effet de n'être qu'une quelconque petite putain. La plus gentille est décidément la noire Ballatatch, que nous invitons puisqu'elle habite le camp et dont la chevelure est aujourd'hui bien nattée et beurrée. A cause, peut-être, de son humble condition de servante de l'infirmier du camp, elle fait moins d'embarras que les autres, ne joue pas à la sibylle et ne cherche pas à étaler, comme la jolie Dinqnèsh (que possède le zar du nom de *Fitaorari Sabrié)* de brillantes relations de parenté.

Nous offrons à ces dames de la fine Martell et du café. Je fais un peu d'information. Mais quel bois mort que tout cela ! Il me semble avoir perdu mon sang, et même mes os...

Quant aux jeunes femmes, elles ont l'air de figurantes en robes crasseuses mimant une intrigue Renaissance ou bien les Guerres de Religion.

8 août.

J'ai toujours plus ou moins regardé le coït comme un acte magique, attendu de certaines femmes ce qu'on peut attendre des oracles, traité les prostituées comme des pythonisses... Aussi, je pense toujours à la vieille entremetteuse mystique avec un respect mêlé d'affection. Quel dommage qu'il n'existe plus, de nos jours et en nos pays, de prostitution rituelle !

Travaillé avec mon boîteux ce matin et, pour de menus faits (échantillons de poudres pour faire l'encre à amulettes qu'il m'a apportés en quantité ridiculement minime, en échange d'un thaler que je lui avais donné, — découverte d'une lacune dans le rituel d'exorcisme des possédés qu'il m'avait révélé), je me prends à le haïr de façon suraiguë, à croire que brusquement je suis moi-même devenu sorcier... Je lui parle durement, ainsi qu'à Abba Jérôme. Peu s'en faut que je n'envoie tout promener. La vraie raison de ma colère est qu'il y a des domaines où les choses, par trop, brûlent et où nécessairement il apparaît scandaleux de se promener avec sang-froid, crayon en mains, fiches sous les yeux. A cela joint l'appel sexuel puissant des pratiques maudites, en même temps que le sentiment très net de cet extravagant mensonge qu'est la magie....

9 août.

Grande scène avec le boîteux : il cherche à nous refaire de quelques thalers sur le prix qui doit lui être payé pour un manuscrit qu'il est en train de nous copier. A bout de nerfs, je lui mets le marché en mains : ou ne pas chicaner sur le prix convenu, ou partir immédiatement. Devant moi sont posés les sept thalers et la cartouche que je lui dois pour son travail jusqu'aujourd'hui. Griaule intervenant, le boîteux se dégonfle et finit par travailler comme un ange : il m'ouvre enfin

une porte matérielle sur la confrérie des zar ; il s'agit du fameux plateau aux tasses à café, du *guenda,* sorte d'autel en même temps que signe de commandement, conféré par un ermite musulman du Tigré à ceux qu'ont possédés plusieurs esprits et qui sont venus, chargés de dons, en pélerinage jusqu'à lui pour le servir dévotement pendant un an. Avec sa bénédiction, il leur donne le droit d'avoir chez eux le plateau à café et de guérir, à leur tour, les possédés.

10 *août.*

Quelles que soient parfois mes colères, je suis attaché à ces gens. La vieille « zarine » me domine comme une mère. Ses adeptes sont mes sœurs, qu'elles s'en doutent ou non. J'aime jusqu'à la fausseté de leur possession, à ces chères filles qui introduisent un peu de fantaisie clinquante dans leur vie, échappent à leurs maris et, par la vertu des saints esprits, se hissent jusqu'à l'irréel qui leur fait oublier l'écrasante masse des coutumières conneries.

11 *août.*

Interrogatoire d'hier avec Ballatatch :

1° son mari précédent l'a quitté parce qu'elle avait découché, étant allée chez des parents pour une commémoration d'enterrement ; actuellement, elle est la « servante de cuisse » de l'infirmier du camp ; elle est chrétienne, lui est musulman.

2° depuis son enfance, elle connaît la vieille guérisseuse Malkam Ayyahou qui depuis longtemps est célèbre à Gondar ; c'est elle qui l'a soignée gratuitement ; Ballatatch participe maintenant aux *wadadja* (réunions de danse pour guérir les possédés), aux fêtes et va de temps en temps chez la vieille pour préparer le café.

3° elle est possédée par ordre du zar Imam, parce que, l'ayant croisé en allant à l'église, elle n'avait pas voulu

se joindre à ceux qui lui rendaient hommage ; elle insiste sur le fait qu'elle portait ce jour-là une robe toute blanche. Son nom de zar (c'est-à-dire le nom du zar qui l'a blessée, par ordre d'Imam) est *Abbaba Negousié.* Elle nous convie à voir (pour la prochaine wadadja, qui aura lieu dans la nuit de mercredi à jeudi prochain) combien, parée en *Abbaba Negousié,* elle sera belle.

4° elle a un fils de huit ans, qui vit chez des parents ; toutes les nuits elle rêve de lui. Pourtant, dit-elle, les zar n'aiment pas avoir d'enfants.

Une fillette de quinze ans vient de mourir, prise par un *bouda* qui, en deux jours, l'a mangée invisiblement... Sans tirer de conclusion, les gens n'ont pas manqué de noter que le mal l'a prise juste comme elle venait de faire vacciner son petit enfant à l'infirmerie du camp.

12 *août.*

Longue déposition du boîteux, que je fais transcrire littéralement en amharique par Abba Jérôme. Le cas le plus normal de possession par les zar est celui d'une femme par un esprit mâle. Il y a rapports sexuels imaginaires. Il n'est pas rare que, des maisons voisines, on entende une femme qui couche seule crier, suppliant l'esprit qui vient la visiter de la laisser, de cesser de la faire souffrir à force de la besogner. L'homme qui est pris par un zar femelle a des pollutions diurnes et nocturnes, ne peut plus avoir de rapports avec aucune femme réelle, tant il est épuisé...

Au moment de la *wadadja* — danse collective des possédés — le possédé s'identifie à son zar, n'étant plus que son « cheval » qui obéit comme un cadavre aux caprices que l'esprit lui inspire. Tous les zar sont orgueilleux ; ils se disent grands et puissants, se donnent pour fitaorari ou dedjazmatch, comme font, dans la vie réelle, les chifta, qui se disent toujours investis de

pouvoirs officiels. Et c'est alors que ceux que possèdent les vrais grands zar les fouettent, pour les faire retourner dans le rang.

13 *août.*

J'ai décidé d'aller avec Abba Jérôme chez Malkam Ayyahou. Abba Jérôme découvre brusquement qu'il n'y aurait aucun cadeau plus agréable à la vieille zar que quelques onces de poudre à canon pour jeter dans le feu. Aussi Abba Jérôme et moi, allant chez elle, faisons-nous un détour pour nous rendre au marché. Nous y faisons l'emplette, moyennant un thaler, d'une quantité de poudre équivalant à cinquante pleines douilles de cartouches Gras, plus le contenu d'une douille qu'on nous donne par-dessus le marché. Nous emportons l'achat soigneusement enveloppé dans mon mouchoir, jusque chez la vieille qui, sitôt le don fait, nous baise les mains, est dans tous ses états. Instantanément elle a revêtu la personnalité d'*Abba Qwosqwos*, le zar militaire qui la possède, alors que nous ne l'avions guère connue jusqu'à présent que sous l'aspect d'*Abba Yosèf*, le zar religieux, ou de *Rahiélo*, la Circé. Il y a avec elle la fidèle Ballatatch, une autre adepte, une esclave, ainsi qu'un jeune garçon qui vient lui apporter de l'orge acheté au marché. Longtemps, ils en discutent le prix.

Une première pincée de poudre dans le feu met *Abba Qwosqwos* de belle humeur. Le poing sur la hanche, le torse haut, il chante des chansons militaires, tape des mains, redresse la tête ainsi qu'un vieux grognard. Sur ces entrefaites arrive la jolie Dinqnèsh (*Fitaorari Saberié*, ou Lidj Saberié, de son nom de zar). Elle a très mauvaise mine, marche à pas de somnambule, parle d'un ton dolent, de sa petite voix d'enfant. Après avoir salué la patronne elle disparaît, puis revient, quelques minutes après, l'air encore plus défait. Elle s'avance rapidement vers la vieille, s'incline, lui baise

les genoux. De ses deux mains étendues à plat, la vieille lui claque fortement le dos, deux ou trois fois, en récitant une oraison. Assis à côté de la vieille, je vois, pendant les coups, la face de Dinqnèsh qui se crispe et je l'entends gémir comme une femme qu'on fait trop jouir. Un peu calmée elle s'accroupit, à droite de la patronne. Elle est allée se baigner, tout à l'heure, et, se trouvant nue au bord de la rivière, a été frappée par l'esprit. Elle est en effet possédée par un djinn et les djinns, étant des esprits des eaux, lui sont pour le moment contraires...

14 *août* (dimanche).

Le père lazariste de Kerker (qui est venu dire sa messe), le Consul, son aide technique et le commerçant italien qu'on appelle « Ministre du Commerce » viennent déjeuner. A en croire le père, le nombre des possédés a beaucoup augmenté depuis l'année dernière. Il y a dans son village trois personnes qui présentent, selon lui, les signes les plus certains de la possession démoniaque. J'essaie de lui tirer des renseignements, mais la seule chose qui le préoccupe c'est la *réalité*, non les *modalités* de la possession ; de sorte que je n'obtiens rien d'intéressant.

L'après-midi, information avec le domestique d'Abba Jérôme, celui qui attaque les chifta, qui est « fiancé » par les soins de la vieille et que celle-ci aime bien, en raison de sa qualité de chasseur d'éléphants. Il me raconte comment, sitôt entré dans la zône de chasse, les chasseurs enlèvent leur *mateb* (cordon de cou que tout Abyssin porte sa vie durant, en signe qu'il est chrétien), échangent des serments d'entr'aide, puis sacrifient un chevreau blanc et se vouent au *bèlès* qui est la même espèce de figuier que l'arbre du paradis. Dénouant le lien et égorgeant, ils ont quitté leur religion, sitôt entrés dans cette zône, et se trouvent main-

tenant sur le plan des grandes bêtes de brousse, des zar, des fantômes, au pays où certains végétaux règnent invisiblement.

15 *août*.

Le *bèlès* auquel sacrifient les chasseurs n'est pas le même *bèlès* que le figuier arbre de vie. Il y a là simple homonymie. Le *bèlès* des chasseurs est le grand esprit de la brousse, protecteur des animaux, qu'il dissimule si l'on n'a pas pris soin de se concilier ses faveurs.

Pour les chasseurs, l'éléphant, le lion, le rhinocéros, le buffle, la girafe sont les cinq gibiers d'honneur, les cinq bêtes dont plus tard ils devront porter les trophées, en même temps qu'ils porteront le poids de leur esprit, qui vient nicher en eux comme un remords, ou comme les zar se nichent au corps des possédés. Et c'est à peine si le sang des sacrifices parviendra provisoirement à les délier.

Car, décidément, l'étranger, la brousse, l'extérieur nous envahissent de toutes parts... Nous sommes tous, soit des chasseurs qui renions tout (nous vouons volontairement au monde du dehors pour être pénétrés, faire notre nourriture et nous enorgueillir de certaines forces supérieures, grandes comme le sang qui bout au cœur des animaux, l'inspiration fatalement diabolique, le vert des feuilles et la folie), soit des possédés que cette même marée du dehors vient un jour déborder et qui, au prix de mille tourments qui parfois les font mourir, acquièrent le droit de signer définitivement le pacte avec l'éternel démon imaginaire du dehors et du dedans qu'est notre propre esprit.

Je suis loin de mon indifférence de ces jours derniers. Certains diraient, peut-être, que je commence effectivement à être possédé. Sans doute me reprendraient-ils, aussi, au nom de l' « objectivité scientifique »...

17 août.

Rien autre que cette découverte : à Malkam Ayyahou succèdera, comme possédée guérisseuse, sa fille Emawayish, la belle — bien qu'un peu flétrie — princesse de cire. Penser que cette femme d'aspect si calme, si réservé — malgré les rots puissants qu'elle pousse quand elle mange des *injéra* — deviendra, quarante jours après la mort de sa mère, malade et folle comme celle-ci l'a été en son temps, qu'on lui dira que pour guérir il faut qu'elle apaise les esprits qui hantent la maison en leur rendant les habitudes qu'ils avaient prises étant les hôtes de la mère, penser qu'après les rites et sacrifices d'usage elle reprendra l'héritage de névrose en même temps que le fonds de commerce, qu'elle deviendra peut-être, elle aussi, un vieux clown, une vieille grognasse à échappées sublimes, me déconcerte... J'en arrive à voir cette femme beaucoup plus belle qu'elle n'est flétrie.

22 août.

Tristesse de jour de fête. Pas d'informateurs : rangement dans les caisses, revue de papiers pour boucher l'oisiveté. Avant tout, lugubres réflexions...

Revenir ; être vieux ; avoir derrière moi ce que j'avais devant. Que d'occupations il me faudra m'ingénier à trouver pour ne pas tomber fou ! Comment pourrai-je jamais revivre en France ? C'est pour tâcher de m'oublier que je projette étude sur étude, publication sur publication. Mais quelle misère, quelle fin de tout et quel égorgement de tout espoir !

24 août.

Autre nuit chez Malkam Ayyahou, tumultueuse celle-ci, mais au cours de laquelle je m'ennuie. J'étais parti de très bonne humeur pourtant et avais traversé

joyeusement le torrent considérablement enflé par la pluie. Pourquoi faut-il que les danses des zar qui étaient là (Malkam Ayyahou et une adepte en grand costume), leurs tournoiements de tête, leurs déclamations entrecoupées de rugissements m'aient paru à tel point frelatés ? Et quelle crasse, quel désordre, quels oripeaux misérables ! La présence aussi d'hommes m'a gêné, comme celle — macabre — des garçons de café dans les brasseries-bordels. Ne parlant pas l'amharigna et me trouvant, seul observateur, au milieu de gens uniquement soucieux de s'amuser ou délirer, je me suis senti terriblement étranger. Vis-à-vis d'Abba Jérôme, j'avais l'attitude d'un pion, l'obligeant constamment à noter. Un seul souvenir agréable, celui d'Emawayish, encore qu'à son allure de princesse se mêle un certain côté succube, à chair molle, moite, froide, qui m'écœure, en même temps qu'il me fait un peu peur. Et n'est-elle pas prédestinée ? Et son premier mari, quand il est devenu fou, ne se sauvait-il pas de la maison pour s'en aller hurler dans les ruines des châteaux de Gondar ?

Non ! Il n'y a rien à faire : c'est ici l'Abyssinie et l'on y est plus lointain que même dans l'autre monde...

Les quatre bouteilles de cognac apportées (offertes chacune à l'une des personnalités de la vieille : une pour *Abba Yosèf*, une pour *Rahiélo*, une pour *Abba Tchènguer*, une aussi spécialement pour la petite *Chankit*) provoquent une danse militaire, qu'exécutent — à grand renfort de poussière — Malkam Ayyahou et l'adepte déguisée, dont le nom de zar est *Dedjaz Debbeb*.

Les deux femmes sont en grande tenue : diadème de chasseur en crinière de lion ; bandeau de front de chasseur d'éléphant (en étoffe, à longs bouts flottants) ; pour Malkam Ayyahou, sorte d'étole noire brodée ; et les reins ceints, toutes deux, de pagnes quadrillés noués par-dessus la chamma. Elles sont munies chacune du

fouet à clochettes qui sert à dompter les zar récalcitrants.

Parmi les assistants, il y a un prêtre, qui est un frère puîné de Malkam Ayyahou. Il n'est ici, dit-il à Abba Jérôme, que parce qu'il vient prier pour la guérison de sa sœur... De fait, quand la nuit sera venue et que les invités mâles seront partis, il s'étendra sur une banquette et la plupart du temps dormira, voire ronflera.

Danses violentes. Dinqnèsh, en transe, s'agite en rugissant, puis se couche à terre, du reste assez mollement. Elle ne se roule pas dans la poussière. Chants musulmans, en chœur, accompagnés de battements de mains. Malkam Ayyahou, jouant du tambour, mène la ronde. Elle est envahie par des zar de plus en plus nombreux. A chaque nouvelle possession, dès que le nouveau zar s'est révélé, tous se lèvent et le saluent, comme un invité qui vient d'arriver.

De temps en temps, la vieille pique une crise ; elle reste maintenant assise, se couvre la tête de sa chamma et s'agite ainsi, en râlant ou parlant avec volubilité. Vers 2 heures du matin, *Abba Yosèf* se manifeste ; sitôt la crise violente passée — la chamma rejetée — *Abba Yosèf* donne aux adeptes (qui tour à tour viennent se mettre à ses pieds) des conseils de moralité. A Dinqnèsh : « Tu as tort de coucher ainsi avec les domestiques. » A la fiancée de Kasahoun : « Tu regardes trop les officiers. » A Kasahoun lui-même : « Ne tue pas d'antilope ! » Chacun des sermonnés reçoit la bénédiction et promet de ne plus recommencer. Je suis quant à moi très maussade et me sens de plus en plus isolé. Des chansons, je ne saisis que ce qu'Abba Jérôme a le temps de me traduire. Je reste aussi vexé de ne pas avoir été invité la veille au soir. Cruellement, je perçois à quel point je suis « l'étranger ». Emawayish, qui me voit toujours prendre des notes ou en faire prendre à Abba Jérôme, m'engage à faire comme les autres, à

m'amuser... Mes achkars, qui sont là, assis pas très loin de moi, chantant, riant, battant des mains, m'agacent. J'évalue très bien à quel point ils me mépriseront si je descends à leur niveau, si je me laisse aller... Horrible chose qu'être l'Européen, qu'on n'aime pas mais qu'on respecte tant qu'il reste muré dans son orgueil de demi-dieu, qu'on bafoue dès qu'il vient à se rapprocher ! Par deux fois, je demande les mulets pour nous en retourner. Abba Jérôme, qui prend plaisir aux chansons (bien que les punaises commencent à l'attaquer lui aussi) allègue divers prétextes : le manque de clair de lune ; les hyènes, qu'étant sorti pisser il dit avoir entendu hurler.

26 août.

Nous trouvons la vieille mère d'Emawayish accroupie sur son lit de sangles, tête et épaules nues. Des adeptes éplorées l'entourent, car elle est malade. De ses paroles apocalyptiques, il ressort peu à peu que, rentrant hier de Gondar, elle a failli se noyer en passant le torrent, si gros à un certain moment de la journée que deux femmes et un âne se sont noyés. Celles de ses adeptes qui l'attendaient à la maison la crurent morte et se mirent à hurler. Lorsqu'elle arriva, elle était ruisselante d'eau, n'ayant dû son salut, au moment d'être emportée, qu'à l'intervention du zar *Merkeb*, venu à son secours avec une cinquantaine d'invisibles. Il s'en est suivi une nuit de complet affolement, de délire, de possession, au cours de laquelle une vingtaine de génies descendirent pour faire crier et se tordre les femmes, et dont le point culminant fut marqué par la brusque irruption (à travers une des minuscules fenêtres) d'une cinquantaine de lions et d'une cinquantaine d'hyènes, envoyés par le zar *Sheikh Ambaso* (« Sheikh Lion »).

28 août.

Lifszyc m'a appris hier une nouvelle dont je ne sais encore si elle est vraie ou fausse mais qui, sur-le-champ, m'a sidéré. Kasahoun, le domestique d'Abba Jérôme, lui a dit qu'Emawayish était maintenant sauvée : il y a un homme qui veut l'épouser ; ainsi qu'elle le désire elle ira en Europe, car cet homme fait partie de la mission. Et le membre en question de la mission n'est nul autre qu'Abba Jérôme !!!

J'ai longuement réfléchi à cette histoire depuis hier. Il est bien probable que c'est un simple racontar. Mais Abba Jérôme, alors que je croyais qu'il traduisait mes paroles, n'aurait-il pas fait sa cour ? Je me suis décidé à avoir, dès ce matin, un entretien avec lui. S'il me dit que la chose est vraie, je lui offrirai mon appui. Je ferai ainsi quelque chose pour le salut de l'étonnante fille. Égoïstement, j'y gagnerai de ne pas voir se tarir brusquement la source de poésie et de sceller, en quelque manière, mon pacte avec les zar, auxquels je suis redevable de me déplacer actuellement à quelques pieds au-dessus de terre, en pleine mythologie.

. . . .

J'ai dit à Abba Jérôme ce que je voulais lui dire. Il n'a pas du tout réagi. Selon lui, simple bavardage de domestiques. Que cela soit vrai ou faux, cette conversation dégonfle entièrement mon délire ; tout redescend sur un plan de comédie.

Emawayish est certainement de taille à se défendre. Elle n'attend sûrement après personne, si elle tient réellement à se débarrasser de son mari. Pour en être sûr, il suffit de la voir comme je l'ai vue hier, trônant chez elle en matrone, avec son esclave cultivateur, sa jeune esclave qui sert le café, le bébé du cultivateur et toute la maisonnée indécise, comprenant ses deux propres enfants, plus une ou deux fillettes du voisinage

et les « hôtes de Dieu », étrangers, parents ou amis de passage, tel ce lépreux avec lequel nous avons pris le thé et dans la tasse duquel, sans d'ailleurs y penser, il me semble que j'ai dû boire.

Comme il etait convenu, elle vient au camp cet après-midi, avec sa mère, Aggadetch et Dinqnèsh. Je reçois les quatre femmes dans ma chambre, afin qu'Abba Jérôme, elles et moi puissions parler tranquilles. Je fais servir le café, puis du thé que, soucieux de manières, je tiens à verser moi-même, assaisonné d'abord de sucre, puis de miel. Dans un brasero qu'il a fait apporter, Abba Jérôme jette de l'encens ; tout le monde répond pieusement : « Amen ! » aux oraisons qu'à cette occasion récite notre vieille amie. La réunion est très gaie, très familiale. Emawayish, qui semble d'abord mal à l'aise, se tient assise derrière sa mère. Elle s'en éloigne soudain, disant que le rayonnement de cette dernière la brûle, et vient s'appuyer au pied de mon lit. Elle est en état de possession, car *Merkeb* ne lui a pas encore pardonné d'avoir refusé d'accompagner Malkam Ayyahou jusqu'à la rivière le jour que celle-ci a failli se noyer. Emawayish sent le zar lui peser sur les épaules. Elle éprouve une sensation si pénible qu'elle veut s'écarter davantage de sa mère et me demande la permission de s'asseoir sur mon lit. Quelques instants après, elle saisit ma main droite et la place sous son aisselle pour que je sache à quel point elle est brûlante. Mais sitôt que sa mère, parlant au nom du zar fâché, lui a donné sa bénédiction en lui claquant fortement le dos des deux mains étendues à plat, Emawayish se remet et la conversation reprend, sur un ton enjoué.

31 *août.*

Dans la matinée, lettre d'Emawayish. Elle aimerait bien que je lui fasse cadeau d'une couverture. Désir bien naturel, après mes chevaleresques déclarations de

dévouement... Je n'accuserai jamais un indigène de vénalité. Qu'on s'imagine la richesse insensée que pour des gens si pauvres l'Européen représente et quels joyaux obsédants constituent les moindres objets de son confort !

Dès cet après-midi, avec Abba Jérôme, je vais voir Emawayish et lui remets des plumes, de l'encre, un carnet pour rédiger elle-même — ou dicter à son fils — un manuscrit, laissant entendre que le chef de mission, s'il est content, lui fera le cadeau désiré.

Le début de transe de l'autre jour, le manège pour s'éloigner de la mère n'avaient peut-être pas d'autre but que se rapprocher, d'abord, puis s'asseoir sur mon lit, pour mieux palper les couvertures...

Juste avant dîner, Lutten dit incidemment qu'il a envie (et il en parle comme si c'était déjà fait) de coucher avec Emawayish. Bien qu'elle me préoccupe, je ne suis pas amoureux de cette fille ; je ne la désire pas non plus. Pourtant les paroles de Lutten me déchirent, car elles me font toucher ma plaie — toujours bien là, malgré que j'aie cru durant plusieurs mois que le voyage, la vie active l'avaient effacée : impossibilité de me contenter comme les autres, de traiter les choses de l'amour nonchalamment, impossibilité même de jouir, faculté seulement de m'inventer de prestigieux tourments.

1er septembre.

Nuit très mauvaise. Insomnie pour commencer, puis, très tard, bref sommeil. Rêvé de Z., rêvé que je reçois du courrier, ce qui me fait du bien. Puis, brusquement, monte à mes narines l'odeur des herbes dont j'ai fait joncher ma chambre. Moitié en rêve, j'éprouve la sensation d'une sorte de tournoiement (comme si, faisant tourner ma tête et rugissant, je faisais le *gourri*) et je pousse un hurlement. Cette fois-ci je suis réellement possédé... Mais sur cette constatation je m'en-

dors ; — jusqu'à 5 heures ; car, à ce moment, la trompette italienne sonne l'alerte : un prisonnier vient de s'évader...

Dans la journée, bien qu'énervé et fatigué, je vais mieux. Je me rends compte que je suis surmené, que je me suis trop passionné pour une enquête dans un domaine dangereux. Je commence à discerner aussi à quoi tient, en grande partie, la violente douleur qui m'a ému : brusque constatation, quant à moi-même, d'un doute sur ces histoires. Poésies pas aussi belles, sans doute, que je n'avais cru. Possession peut-être pas aussi profonde, se réduisant à de vagues phénomènes névrotiques, servant aussi à couvrir de son pavillon pas mal de marchandises... Mais surtout, et contradictoirement à cela, sensation ardente d'être au bord de quelque chose dont je ne toucherai jamais le fond, faute, entre autres raisons, de pouvoir — ainsi qu'il le faudrait — m'abandonner, à cause de mobiles divers, très malaisés à définir, mais parmi lesquels figurent en premier lieu des questions de peau, de civilisation, de langue.

9 septembre.

Pour ne pas perdre ma journée, je décide, puisqu'Emawayish va chez sa mère, d'y aller. Je commande les mulets de suite et part avec Abba Jérôme aussitôt le déjeuner. Mais, dès que nous sommes arrivés, j'ai l'impression d'avoir fait une gaffe. Dans la case hôpital, nous trouvons Malkam Ayyahou et Dinqnèsh travaillant à la réfection des murs et des banquettes. Quant à la case de réception elle est consignée. Emawayish y est, paraît-il, en train de se faire recoiffer. Assis sur le perron, face à la porte, le petit enfant près de ses genoux, un homme semble en conversation avec quelqu'un de l'intérieur, vraisemblablement Emawayish. S'agit-il d'un parent, d'un prétendant, d'un émissaire du mari pour réconciliation ? Je ne sais. Il me semble recon-

naître pourtant un des trois jeunes gens déjà vus lors de la fête de l'Assomption.

Sitôt chez Malkam Ayyahou, je ressens une paix merveilleuse. Les adeptes maintenant si familières, Emawayish si placide et si belle, Malkam Ayyahou elle-même, si vivante, à travers toutes ses roueries et méchancetés. Et c'est avant-veille de Saint-Jean : grand échange familial de pardons, de bénédictions, de serrements de mains et d'embrassements réciproques. Emawayish exige, pour que la fête de demain soit bonne, que les deux domestiques d'Abba Jérôme (qui hier voulaient se battre) fassent aujourd'hui la paix. J'insiste de mon côté. Solennellement, et bénis par la vieille, les deux hommes se réconcilient, puis vont acheter chacun une cruche de *talla* pour sceller tous ensemble le pacte d'amitié.

Genou contre genou, je suis assis près de la vieille. Elle me décerne un génie protecteur, un invisible nommé *Kader*, dont les principaux traits sont d'être savant, puissant et pur. Je ne ris aucunement de la comédie...

15 *septembre.*

Abba Jérôme et moi sommes depuis l'après-midi chez Malkam Ayyahou, qui revient de Qeddous Yohannès où elle a participé à l'élection d'un intendant pour l'église.

J'ai raconté à Malkam Ayyahou un rêve fait la nuit précédente et qui m'a impressionné : un chacal me monte sur la poitrine et m'empêche de respirer. Selon Malkam Ayyahou, cela signifie que je suis poursuivi par un zar femelle. Le chacal est en effet une des formes sous lesquelles les zar femelles se présentent en rêve. Pour me délivrer de l'obsession, un moyen sûr serait que je sacrifie moi-même ou fasse sacrifier un mouton couleur de l'animal en question.

18 *septembre.*

Depuis le sacrifice d'un bélier à *Abba Moras Worqié*, nous sommes de la famille. Avec Malkam Ayyahou et les siens, on ne se quitte autant dire plus.

Abba Jérôme ayant mal à la gorge, Malkam Ayyahou, sa belle-sœur, Emawayish et Fantay sont venues lui rendre visite hier matin. Malkam Ayyahou a soigné Abba Jérôme en lui tirant sur tous les doigts successivement jusqu'à ce qu'ils craquent, lui massant la gorge, lui embrassant la nuque, puis lui tournant la tête à droite et à gauche en faisant craquer les vertèbres du cou. Pour un rêve que j'ai fait — au cours duquel un chacal me mordait le petit doigt de la main gauche et un chien le poignet droit — elle m'a fait subir un traitement analogue.

Emawayish est toujours belle et douce. Et l'on oublie — regardant son visage — son corps fini de femme qui a déjà subi plusieurs maris, nourri pas mal d'enfants et (je le sais depuis quelques jours) est même mère d'une fille qui en est à son deuxième mariage. On ne pense plus à ses manies d'avare, à ses discussions avec sa mère à propos d'eau de Cologne ou de n'importe quelle chose qu'il s'agit de partager ou de ne pas partager, à son accoutumance si puérile aux cadeaux que maintenant elle ne juge même plus utile de remercier...

Comme Emawayish, mère attentive, a purgé son enfant en lui faisant manger du beurre, à deux reprises le gosse chie dans la pièce. Un grand nombre de fois, il pète. Tout le monde rit beaucoup de la chose. Et moi tout le premier.

N'importe ! Je ne renie pas les zar amis. Ils m'ont donné déjà plus que je n'attendais d'eux et je n'ai à les juger que sur leur plan de merveilleux. Qu'est-ce que cela peut faire, après tout, que Malkam Ayyahou gruge ou non ses malades, fasse ou non la maquerelle,

qu'Emawayish soit une femme de tête et une matrone très dure sous son air ingénu, que les renseignements et les spectacles qu'on me donne soient dus plus au désir de gain qu'à une sympathie même relative pour un Européen ?

Il doit rester bien entendu que la sainteté n'a jamais eu rien de commun avec l'intelligence ni la moralité et que c'est le « sacré » — non le bon ou l'utile — qui définit le « saint ». Sur le poteau central de chez Emawayish, le péritoine du bélier est resté fixé depuis la cérémonie...

18 *octobre*.

Emawayish arrive à la nuit, pour je ne sais quelle raison (affaire de famille ou de propriété). Elle a les cheveux bien coiffés et beurrés et — pour la première fois depuis que je la connais — une chamma très blanche. C'est une fille que j'aime bien et avec qui j'ai plaisir à tenter de causer. Pourquoi faut-il qu'elle soit venue se présenter devant moi, vers la fin de ce voyage, comme s'il s'agissait uniquement de me rappeler que je suis hanté intérieurement par un fantôme, plus mauvais que tous les zar du monde ?

MICHEL LEIRIS

UNE LETTRE

André Gide nous communique cettre lettre, qu'il a récemment reçue :

Monsieur,

Veuillez excuser mes fautes d'orthographe. J'écris dans un confortable asile d'aliénés. Je manque de dictionnaire français-polonais. J'ai trente-trois ans. Je suis docteur ès-sciences ; je suis enfermé depuis six semaines pour avoir essayé de jeter ma mère sous un train et mon enfant par la fenêtre. Je veux vous dire quelques événements de ma vie.

La menace du néant.

A quatre ans je me promenais dans la petite ville d'Oliva, près de Dantzick, avec ma mère et ma gouvernante. Elles étaient allées acheter quelque chose dans un magasin. Je suis resté à regarder la devanture. Le soleil brillait. Tout à coup je me suis mis à répéter : « Qu'est-ce que ce serait, si jamais, jamais rien n'existait ? » Je crois que les enfants possèdent une extraordinaire puissance de concentration, mais qu'il est rare qu'ils arrivent à le découvrir. Je suis incapable de dire ce qui m'arriva, mais ceci m'a changé pour toute ma vie. Le monde environnant disparut. Ce n'était pas l'espace vide et noir que je voyais, puisque ce serait quand même quelque chose, et moi, j'ai vu le néant.

Ceci paraît absurde, puisque pour voir, il faut un objet, mais je me moque de cette facile objection logique et je dis « voir », faute d'autre expression. Je ne peux pas dire, si ça durait une ou dix secondes et c'était si différent de tout ce que je connaissais et connais, que ma mémoire est incapable de le conserver ; mais je me rappelle très bien ce que j'éprouvai en revenant à moi. D'ordinaire le dehors, c'est le plus important : où je suis, avec qui etc., et ceci est accompagné de mes sentiments, pensées. Alors c'était tout le contraire. Je prenais péniblement connaissance du monde : « ceci c'est moi, je suis ici, c'est ma mère, ma gouvernante ». J'avais l'impression de revenir de quelque chose de vraiment important et grand, mais terrible au delà de toute expression. Quelque chose que je pourrais traduire par les mots : gris et rugueux vers quelque chose d'étroit et accidentel. Cette vision du néant me revenait encore quelquefois, bien qu'affaiblie, jusqu'à l'âge de treize ans.

Cette vision m'a convaincu de l'existence d'une autre réalité que celle des sens, réalité plus importante que le monde, réalité accessible par la voie du dedans.

Mes parents étaient assez indifférents en matière de religion, ma mère catholique, mon père, protestant. J'étais protestant. On ne m'a pas donné de foi forte dans mon enfance et j'ai perdu ma foi avec mon innocence, à l'âge de puberté, presque sans m'en apercevoir.

Le serpent.

Je me rappelle la perte de l'innocence par le péché solitaire, particulièrement quand je cédai la deuxième fois à la tentation, j'avais treize ans. J'avais une telle sensation de douceur intense, comme si je sentais le soleil dans mes reins et j'ai pensé : « On peut donner l'âme pour ceci ». Depuis j'ai vécu captivé par le serpent. Je montrais des capacités brillantes ; je travaillais

beaucoup. Je crois que c'était par désespoir, pour ne pas penser à ce qui m'apparaissait en moi comme terrible et indomptable. J'ai préparé à quinze ans un commentaire d'un poème mystique polonais « Le Roi-Esprit » de Slowacki, qui est réputé comme très difficile. J'ai relié les innombrables rédactions successives en un tout vivant qui se développe. J'ai perdu la faculté que j'avais eu auparavant : en fermant les yeux je pouvais voir tout ce que je voulais, une fois pendant le jour j'ai essayé de voir une grande bataille et j'y réussis.

Je me suis détourné des sciences naturelles ; je me suis intéressé à la littérature de l'époque romantique, à seize ans j'ai commencé à sentir comme une espèce d'épuisement. J'ai publié un petit extrait de mes investigations sur « Le Roi-Esprit ». La recherche du difficile et la haine de la réalité où existait mon péché m'ont orienté vers les sciences mathématiques.

La touche divine.

Je passe sous silence beaucoup de péripéties extérieures et intérieures. J'étais étudiant en mathématiques. Mon père m'a dit quand nous nous séparions pour quelques années : « Agis de sorte que tu conserves le respect de toi-même ». Mais comment me respecter, si j'étais souillé ? Mon inquiétude était permanente. Une liaison amoureuse, pleine de dangers réels, dans un magnifique décor méditerranéen, me donna un calme d'un mois.

Je me mariai à l'âge de vingt et un ans, j'eus un enfant ; je divorçai cinq ans après.

Après avoir lu les mystiques d'orient, étudié le sanscrit, je me tournai vers l'évangile pour qui j'avais jusqu'alors une étrange aversion. Après le divorce je me convertis au catholicisme dans un couvent de

Carmes déchaussés. J'avais la certitude de la foi. Or, un an peut-être après la conversion, j'étais dans un jardin où j'allais encore enfant. Je pensais à mon premier péché. Tout à coup le chagrin, la contrition devinrent d'une force extraordinairement intense, insoupçonnée jusqu'alors, dépassant tout ce que je pouvais imaginer. En même temps je sentis mon cœur tressaillir, trembler vite et délicatement, une douceur intense physique, réelle, inonda mon cœur, j'avais l'impression que quelqu'un m'a baisé sur le cœur. Des larmes jaillirent de mes yeux, je m'appuyai contre un tronc d'arbre en balbutiant : « O amour, O amour !... » La même chose se répéta encore deux fois : une fois dans un bois près d'un couvent dans les montagnes, où j'écrivais ma thèse de doctorat et une fois après une retraite. Je venais de sortir d'un couvent de Franciscains, après la Sainte Communion, j'étais dans la rue, quand je sentis la même douceur intense envahir mon cœur ; comme je craignais de tomber d'émotion et ne voulais pas attirer l'attention des gens, je tâchais et je parvins à maîtriser mon émotion. Comme j'en fus récompensé. Pendant quelques semaines je vécus une vie de pureté inconnue jusqu'alors. Auparavant, après ma conversion, j'avais souvent l'impression de monter, monter toujours plus haut, avec une envie croissante de me jeter dans l'abîme toujours plus profond et plus grand et j'avais le sentiment que j'étais soutenu, suspendu à un fil de Grâce. Maintenant je vivais dans un sentiment d'innocence récupérée. Les anneaux du serpent étaient brisés. Innocence entière qu'il fallait continuellement protéger. J'étais changé, même au sens physiologique : je mangeais très peu et mes excréments étaient tout à fait inodores. La société des hommes m'était plutôt pénible, mais quand j'étais dans une rue déserte, ou bien quand, profitant du dimanche, je faisais une excursion solitaire, penser à Dieu, à son

existence [1], à son Amour, me rendait si heureux, que souvent j'en pleurais. Oh ! alors je n'étais pas seul, puisque je sentais que Dieu était là, qui m'aimait. L'amour charnel nous fait parfois sortir de la solitude. Peut-être, quand c'est « le premier amour » — alors c'est pur. A moi, l'amour charnel m'a fait sortir de la solitude, puisque j'avais une complice, c'est comme si l'on tuait l'Infini — à deux. Les gens m'étaient pour la plupart étrangement hostiles, j'ai perdu deux emplois. Après quelques mois vint une sécheresse que je n'eus pas la force de traverser. J'ai pensé qu'il y a deux centres physiques de l'amour : les organes sexuels et le cœur. Si un homme se développe d'une façon normale, il passe alors par l'enchantement du premier amour et il voit tout dans la femme, satisfaction de l'âme et du cœur. Mais si le péché solitaire ravit la primeur de son innocence, il conçoit une haine et peur du monde charnel, son cœur est pétrifié, il ne voit dans la femme que « le remède à la concupiscence ». Il peut la désirer, mais non pas l'aimer. Son cœur, l'autre organe de l'amour, cherche éperdument à s'évader des réalités sensibles, pour aimer Dieu, l'Esprit Pur. C'est là peut-être l'explication du mépris du mystique pour les « enfants de ce monde ».

J'écris toutes ces choses bien tranquillement, en fumant une cigarette, comme un mort qui décrirait sa vie antérieure, puisque depuis j'ai senti comme un feu qui est descendu de ma tête dans mon cœur et l'a brûlé. C'était au commencement de ma folie passagère. Je suis absolument sincère dans ce que j'écris, mais vous me pardonnerez de cacher mon nom, du moins provisoirement. Si vous voulez m'écrire quelques mots, je vous serai infiniment reconnaissant.

B... S....

Varsovie, le 19 juin 1933.

1. Je tâchais de faire du bien aux enfants et aux animaux.

PROPOS D'ALAIN

Si un enfant pouvait retrouver son passé le plus ancien, il n'y croirait pas. Car un enfant qui joue est déjà un petit homme ; il use d'industrie quand il bâtit des remparts de sable contre la mer, ou quand il essaie de ramener à lui son ballon accroché dan l'arbre. Or, quand il était bien plus petit, et porté à bras, il ne faisait rien, il ne pouvait rien et par conséquent ne comprenait rien. On le changeait de lieu. Couché dans son hamac suspendu en travers du wagon il dormait, et parcourait des kilomètres ; après quoi il voyait paraître la plage, la mer, les bateaux ; il s'émerveillait, quand, sur un mouvement de sa mère ou de sa nourrice, soudain la capote de sa petite voiture lui cachait tout. Ainsi les biens et les spectacles du monde dépendaient de quelques personnes aimées et puissantes, dont les caprices étaient inexplicables. Un volet fermé supprime le jardin. Et sait-il ce que c'est qu'un volet ? Point du tout, tant qu'il ne l'a pas fermé et ouvert lui-même. Aussi, dès qu'il a pu saisir et manier les choses, il ne s'est point lassé de les faire paraître et disparaître. Il a fait à son tour le magicien. Toujours est-il qu'il n'a pas commencé par là. Tout au plus arrivait-il à faire paraître les choses par des cris variés. Il rirait maintenant de cette méthode d'appeler les choses au lieu d'aller les chercher. On ne le prendra pas à prier son ballon de vouloir bien descendre.

Cependant on lui fait des contes, d'Ali-Baba, d'Aladin, de Cendrillon, où les choses se montrent ou s'effacent au commandement ; où tout dépend d'enchanteurs et de sorcières. Des portes s'ouvrent, des trésors se montrent, des palais sont bâtis à la minute ; et le tapis magique transporte l'homme en un instant, par-dessus les montagnes et les

mers. Il ne s'agit que de plaire aux maîtres de ces choses ; et l'obstacle est toujours un vieil homme ou une vieille femme, qu'il s'agit de persuader par une certaine parole. Et souvent encore un de ces géants ne cède qu'à la puissance supérieure d'un autre géant, celui-là favorable. Tout est faveur. On peut tout espérer et tout craindre. On est riche par un mot, et pauvre par un autre mot. Devant cet autre monde, l'enfant s'arrête. Y croit-il ? y peut-il croire ?

Non, il n'y peut pas croire comme il croit que son ballon redescendra s'il arrive à secouer l'arbre, ou seulement à heurter la branche par une pierre adroitement lancée. Il sait retrouver sa maison au coin de la rue ; elle l'attend là ; elle ne le trompe pas. Il se fie à ses yeux, à ses mains, à ses jambes. Et ce petit avion qu'il fait voler, il le fait en papier léger, et il le plie comme il faut. Il est déjà physicien. Comment ne rirait-il pas de cet autre qui s'élève en l'air par son seul désir, et qui court sans jouer des jambes ?

Mais pourtant ces merveilles ne lui sont pas tout a fait étrangères. C'était ainsi, lui dit-on, dans l'ancien temps ; et il a bien une vague idée qu'en effet dans l'ancien temps de la nourrice et de la petite voiture c'était ainsi. Il n'y peut croire, mais il est sur le point d'y croire ; il est sur le bord du souvenir ; il en est presque à se rappeler ce que tous les hommes oublient. Semblable à quelqu'un qui reverrait après un long temps les lieux de sa toute petite enfance ; certes il ne peut les reconnaître, mais il les aime sans savoir pourquoi. Les contes sont réellement les lieux de notre toute petite enfance. A parler raison, nous n'y pouvons croire, et nous voulons en rire ; mais ils nous plaisent ; ils ont quelque rapport à un temps que nous avons traversé, tout peuplé de géants capables de choses extraordinaires, comme d'ouvrir une porte. Une porte s'ouvre, par les mots magiques du conteur, et nous entrons comme chez nous dans la maison de la crainte, du désir et de l'espérance. Telle est bien notre maison natale à nous tous. Et, parce que le miraculeux fut réellement notre premier objet, nous lui gardons une préférence de sentiment que la froide raison ne peut effacer.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Aux deux Balzac.

Une lecture continue des lettres de Guez de Balzac (dont MM. Bibas et Butler viennent de publier les premières (1618-1627) en une édition des Textes Français modernes est moins stérile qu'on ne le croirait. Balzac aime la représentation, mais ne vit pas toujours en représentation. Ce célibataire intégral, cet égotiste plaintif, cet artiste maniaque que ses ennemis appelaient Narcisse, mais dont la fine oreille attentive à la musique de la prose rappelle en effet le Narcisse écouteur de Naples, ne nous intéresse que lorsqu'il parle de lui, et heureusement il en parle souvent. Si sa phrase est devenue un type, il est bien, lui, un individu. Il y aurait deux manières de parler à notre tour de lui, celle d'un romancier et celle d'un critique, même d'un hyper-critique.

La première, bien entendu, la plus intéressante. Si l'on m'avait confié la distribution des rôles dans la *Comédie Littéraire* que M. Malraux prépare à la *N. R. F.* j'aurais attribué Balzac à M. Alphonse de Chateaubriant. Un portrait de Balzac serait aussi bien adapté à la nuance du peintre de *Monsieur des Lourdines*, à ses habitudes de métier et à son milieu d'habitudes, que le portrait de Racine l'est au talent de Giraudoux ou de Mauriac. Gentilhomme solitaire, pris dans le nœud obscur — peut-être celui d'étranges vipères — que faisaient des passions mal étouffées, ayant les souvenirs d'une singulière jeunesse derrière lui (je songe à son voyage de Hollande avec Théophile, à son *Contr' Un* républicain, à son heure de libertinage et d'anarchie) atteint non d'une certaine neurasthénie, mais bien d'une neuras-

thénie certaine, incorporant à son tombeau anticipé de porphyre une vocation de mystique de la prose, Balzac appellerait d'autant plus le lent pinceau de M. de Chateaubriant que l'auteur de la *Réponse du Seigneur* appartient en effet, par le style, à la famille balzacienne (Guez...)

Puis viendrait, à l'autre bout, la manière de l'hypercritique, c'est-à-dire du critique extrémiste qui refuse délibérément de connaître l'homme, pour ne voir que ce que Brunetière appelait sa place dans une évolution. Et Balzac devient alors, par excellence, son gibier, un Balzac dont il écartera toute la réalité physique pour n'en retenir que rapport et abstraction. Comme cette réalité physique est généralement méconnue, qu'on liquide avec mépris et ennui une personnalité qui passe bien à tort pour compassée et factice, qu'on décourage — et Sainte-Beuve l'a fait le premier — le portraitiste qui voudrait s'attacher à Balzac, qu'une conspiration générale le rejette dans un rôle de régent de rhétorique et d'agent de liaison, les propos à son sujet passent en effet volontiers pour l'apanage de la critique pure. Je me sentirai donc très à l'aise pour occuper, avec tout le paradoxe et l'extrémisme nécessaires, la place opposée à celle que j'aurais vu prendre de si bon cœur par M. de Chateaubriant, et pour traiter les six lettres du nom de Balzac comme celles d'une algèbre, comme des signes sur le tableau noir, de la littérature française.

***

Sainte-Beuve, qui n'était pas romancier, mais qui, en critique, s'il ne savait pas tout, sentait tout, n'a jamais voulu ou pu consacrer à Balzac un *Portrait* ou un *Lundi*. Il ne lui a fait largement place qu'à l'occasion de suites, ou d'enchaînements, qui exigeaient que l'attention fût portée sur les rapports. Soit deux fois : dans un *Port-Royal*, tableau d'ensemble où toutes les valeurs du XVIIe siècle doivent prendre place, et où les agents de liaison tiennent un rôle capital, — et dans son cours de littérature française de 1858 à l'École Normale, dont il a reproduit la leçon sur Balzac en appendice au deuxième livre de *Port-Royal*.

Balzac (c'est un lieu commun), a apporté dans la littérature française la phrase, c'est-à-dire un système de rapports. Il a professé la phrase, et sa classe, son influence de professeur, ont duré longtemps, puisque Sainte-Beuve lui attribue quatre grands élèves, dont aucun n'est d'ailleurs du XVIIe siècle : Buffon, Rousseau, Chateaubriand et George Sand. C'est exact. Voilà en effet un quatuor, où Buffon et George Sand occupent un fond, où Rousseau et Chateaubriand sont délégués aux fines pointes, au génie émouvant, à la pleine musique. Mais musique de chambre, tout cela. Pourquoi donc, en effet, dans ce XVIIe siècle qui a fait le milieu vivant et la gloire de Balzac, Sainte-Beuve ne nomme t-il pas un seul prosateur balzacien ? Et pourquoi a-t-il raison de n'en pas nommer ?

Balzac a fondé le style oratoire. Il est le père de l'Éloquence. Son père, faute d'un titre plus doux. « Quitter l'Éloquence pour les Mathématiques, a-t-il écrit, c'est être dégoûté d'une maîtresse de dix-huit ans et devenir amoureux d'une vieille. » Or Balzac reste le type de ceux qui aiment l'Éloquence platoniquement, pétrarquisant pour elle, mais jamais, au sens actuel et précis du mot, ne l'ont pour « maîtresse ». Et l'âge classique seul l'a eue pour maîtresse. D'où le classement de Balzac, dès la génération qui le suit, dans une fonction de père noble.

Le XVIIe siècle classique a atteint en effet son point de perfection par la parole vivante plus que par les livres. Les deux genres dans lesquels il est resté unique et qui ont, l'un décliné, l'autre disparu après lui, ce sont deux genres parlés, deux genres portés par la voix humaine, par le corps physique, deux genres antiques, antérieurs, et d'une certaine manière étrangers, à la chose écrite : le théâtre et l'éloquence de la chaire. Le discours, couché, comme dit Montaigne, dans le corps aéré de la voix, ne contracte pas un grain de la poussière des livres. Il a un corps, le corps humain lui-même. Il s'adresse à des corps, il répand ses ondes sur un être physique de foules : cinq cents, mille, cinq mille personnes devant les chandelles ou dans une église, comme autrefois au théâtre de Dionysos, à la Pnyx, au Forum ; il est vraiment cette maîtresse de dix-huit ans

dont parle — théoriquement — Balzac. Il comble le corps et l'esprit.

Il y a une remarque de Brunetière qui va loin : depuis le moment où Massillon descend de la chaire, dit-il, jusqu'au *Discours* de Rousseau pour l'Académie de Dijon, il n'y a pas dans la littérature française une page éloquente. Mais elle ne va loin qu'à condition d'être contrôlée, discutée, ramenée à un produit net. Quand Brunetière rapproche ces deux noms de Massillon et de Rousseau sous le terme commun d'éloquence, il néglige la différence capitale qui fait que de l'un à l'autre on cesse d'entendre, par éloquence, la même chose. Massillon appartient à un temps et à une humanité où l'éloquence a ses dimensions vivantes, où elle agit par un corps vigoureux et florissant, où elle parle à des corps, possède et est possédée dans un corps et une âme. Mais Rousseau n'est pas éloquent dans cette éloquence. Il est éloquent à l'occasion de cette éloquence. Il l'a en écriture, comme il eut Mme d'Houdetot en imagination. Le citoyen de Genève n'a pas connu la tribune du citoyen d'Athènes et de Rome : la plume et l'encre lui en ont donné le substitut. En passant de Massillon à Rousseau, par-dessus l'espace vide de trente ans que signale avec raison Brunetière, l'éloquence a perdu l'une de ses trois dimensions. Elle la retrouvera, mais séparée des autres, ne la rejoignant plus jamais aux autres dans cette union d'un corps et d'une âme, puisqu'aucune parole dite à une tribune ou dans une chaire, non plus d'ailleurs qu'aucune poésie faite pour la voix humaine, ne ramènera dans la littérature l'équivalent de Racine et de Bossuet.

Or Rousseau a renoué, dans cet ordre de l'éloquence écrite, c'est-à-dire de la demi-éloquence, de l'éloquence qui ne s'adresse qu'à un lecteur, ou à une lectrice, l'exacte tradition de Balzac. C'était cette éloquence qu'avant le Narcisse tumultueux de Clarens et de Montmorency avait figuré, le long de son canal de la Charente, le Narcisse des *Lettres*. Il y a là non seulement un genre de style, mais surtout un genre de vie, intérieure et extérieure, qui est celui de l'*éloquence rentrée*.

De Balzac à Rousseau nous ne l'apercevons nulle part.

Pascal ? Il est d'usage de comparer l'éloquence des *Provinciales* à celle de Démosthène, et la comparaison se tient. Mais personne ne la comparerait à celle de Balzac. C'est que l'auteur des *Petites Lettres* jette, comme celui des *Harangues*, son style et son cœur en pleine action. Créateur du journalisme, il s'adresse comme Démosthène sur la Pnyx, comme le poète dramatique au théâtre, comme l'orateur sacré dans sa chaire, comme le parlementaire dans la tribune, à une foule authentique sur laquelle il s'agit de produire l'impression momentanée la plus forte. Aussi n'a-t-il jamais parlé du balzacisme que pour s'en moquer. S'il avait un maître de style (mais il n'en a pas) ce serait l'incomparable auteur de l'*Art de conférer* ; une page éloquente de Montaige (et il n'en manque pas) participe en effet déjà de l'éloquence de Pascal et du journalisme.

Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, répugnent également à mettre une forme oratoire dans le style écrit. Racine, maître de l'oratoire en vers, ne lui ouvre jamais sa prose. Les cadences oratoires de Bossuet lui viennent par les poumons, non par les yeux. Ce n'est même pas sans quelque hésitation que je laisse Sainte-Beuve classer Buffon parmi les quatre grands balzacéens. Sa prose naturelle et saine remporte plus de nourriture que de nombre. Ce n'est que dans une légende absurde qu'il parle « éloquemment » de la nature. Si le premier chapitre d'une histoire de l'éloquence rentrée concerne Balzac, c'est bien à Rousseau qu'il nous faut sauter pour nous trouver dans le second.

Je ne veux pas dire que Rousseau s'inspire immédiatement de Balzac, puisque les maîtres de sa prose sont les sermonnaires, et particulièrement celui dont la musique hantera également Chateaubriand : Massillon. Rousseau succède à Balzac moins par le style tout court que par le style-homme de la formule buffonienne, le style qui suppose un lecteur à convaincre, des nombres oratoires à peser solitairement, l'ombre, sur le papier, du corps de l'éloquence, un tourment et un désir de ce corps, — ce *Narcisse* même dont Rousseau dramaturge se sentit obligé d'écrire la comédie.

Ce n'est pas un hasard si ce même style balzacien est

porté chez Rousseau, Chateaubriand, George Sand, par une même sensibilité. Tous trois sont des orateurs politiques en puissance. Ils se promènent au crépuscule devant ces rostres vides, auxquels Rousseau adressait la prosopopée de Fabricius. Éloquence affectée, parfois, soit, et moins qu'il ne le semble. Mais d'un autre point de vue éloquence désaffectée, victoire du livre, rêve là où des pères ont vécu...

Quand Chateaubriand succède à Rousseau, forme couple et tradition avec lui, quand la phrase analytique du XVIIIe siècle et les idéologues battent en retraite, quand s'installe dans la littérature un style oratoire nouveau, précurseur du gothicisme et du romantique, il est curieux de voir Balzac sortir de son ombre et prendre part, presque comme un précurseur, à ce mouvement du *Génie du Christianisme.* Et Sainte-Beuve nous apporte ici un renseignement bien curieux.

Il avait écrit et professé dans le *Port-Royal* de Loussenne, en conformité avec l'opinion courante (celle du XVIIIe siècle, celle de Daunou, celle de l'Université de son temps), ces lignes distantes sur Balzac : « Balzac a laissé ou du moins il représente tout à fait une postérité considérable d'écrivains plus ou moins infatués et glorieux, qui pensent et vont parfois jusqu'à dire qu'écrire est tout, et que parmi ceux qui écrivent ils sont tout eux-mêmes. On peut (et nous venons de le faire) étudier cette affection particulière d'auteur chez Balzac en qui elle sort par la peau, comme on étudie une maladie dans un amphithéâtre public sur un sujet exposé. »

Mais entre la première et la deuxième édition de *Port-Royal*, paraissent les papiers posthumes de Joubert. Et voici que Sainte-Beuve y découvre un éloge inattendu de Balzac, une importance singulière prêtée à Balzac. Et il écrit cette note dans la deuxième édition :

« M. Joubert s'était fort occupé de Balzac dès 1808. L'espèce de renaissance littéraire d'alors en fut une pour Balzac en effet ; ses *Pensées*, publiées par Marsan, le remirent sur le tapis. On s'en entretenait en un monde d'élite ; M. Molé jeune, dans une matinée de Champlâtreux, le commentait, livre en main, aux personnes de la société ; vers ce temps

M. Joubert, de cette plume d'or qui ne le quittait pas, écrivait : « Les beaux mots ont une forme, un son, une couleur et une transparence, qui en font le lieu convenable où il faut placer les belles pensées pour les rendre visibles aux hommes. Ainsi leur existence est un grand bien, et leur multitude un trésor. Or Balzac en est plein : lisez donc Balzac. »

Sainte-Beuve s'étonne, se demande s'il ne se peut que « M. Joubert n'ait porté quelque atticisme en Béotie. » Non. Joubert a vu Balzac sous le rayon que projetait vers lui M. de Chateaubriand, et dans l'éclairage nouveau où Rousseau l'avait mis. 1808, les *Martyrs*, une renaissance littéraire où Balzac serait tenu pour un précurseur, tout cela s'accorde admirablement, un paysage littéraire tient dans un cadre qui l'expose bien.

On sait que cette renaissance littéraire a des suites. La prose de Lamartine — que certains, comme M. Louis Bertrand préfèrent à ses vers — se range dans la compagnie de Chateaubriand et de Rousseau. Et son nom doit nous arrêter, car il est le seul oratoire qui soit sorti du papier pour occuper authentiquement la fortune, pour retrouver un peu de la destinée de Cicéron. Ce Cicéron, trop lié au balzacisme français pour que la fortune ne nous le rendît pas, avec ses trois dimensions, à l'un des tournants de notre famille balzacienne ! Balzac a fondé le style de l'oratoire décoratif. Ce que, comme lui, Rousseau et Chateaubriand furent en décor, Lamartine le fut également en chair et en voix. Mais nous restons dans le même secteur.

***

Cette manière de renaissance balzacienne que Sainte-Beuve remarque en 1808, et qui a eu tant de suites, contre lesquelles il y a eu tant de réactions, dans l'histoire littéraire du XIXe siècle, nous n'en ébaucherons même pas l'histoire. Mais nous remarquerons qu'un siècle après, en 1908, on se trouvait, sur un certain point littéraire, dans une autre renaissance balzacienne, peut-être la même, qui continuait.

Dans ces singulières remarques de Joubert sur Balzac, il y en avait en effet une qui allait très loin.

« L'emphase de Balzac, dit-il, n'est qu'un jeu, car il n'en est jamais la dupe. Ceux qui le censurent avec amertume et gravité sont des gens qui n'entendent pas la plaisanterie sérieuse, et qui ne savent pas distinguer l'hyperbole de l'exagération, l'emphase de l'enflure, et la rhétorique d'un homme de la sincérité de son personnage. »

Un jeu emphatique dont on n'est pas dupe, une plaisanterie sérieuse, une rhétorique volontaire de l'hyperbole, il est bien vrai qu'ils existent chez Balzac, et ceux qui portent contre lui, dans les manuels, l'accusation d'insincérité, manquent évidemment de la lucidité de Joubert. Ils sont d'autant plus inexcusables que l'œil fin de Joubert, s'il découvrait ce jeu chez Balzac, ne pouvait les repérer chez aucun de ses contemporains : la magnifique emphase de Chateaubriand n'est jamais en jeu, sa phrase sérieuse ne plaisante pas, et il en allait à plus forte raison ainsi de Rousseau. Le comique emphatique ne sera guère introduit dans la littérature par l'école de 1830, Gautier, Hugo, Nerval.

L'emphase-jeu que Joubert croit reconnaître en Balzac existe cependant en puissance dans Chateaubriand. Ce n'est pas par Chateaubriand qu'elle se dégagera, mais ce sera tout de même de Chateaubriand.

Le père d'Anatole France, qui avait vu Chateaubriand et qui l'admirait, avait coutume de parler dans sa famille la langue du Vicomte. Il la parlait évidemment par jeu. Il faisait de l'emphase-jeu. Cette emphase-jeu a trouvé un terrain admirable dans l'oreille docile de son fils. C'est d'elle que s'est fait le style d'Anatole France, ce dernier style humaniste, volontiers pratiqué après lui, ou d'après lui, par des normaliens (Abel Hermant, Jules Lemaître). Partis de l'emphase-jeu de Balzac, l'éloquence solitaire, l'oratoire de cabinet, la tribune de papier, après avoir draîné de la vie, de la conscience, dans deux siècles de durée littéraire, accomplissent leur cycle dans l'emphase-jeu d'Anatole France. Le solitaire de la Charente aboutit clairement à Jérôme Coignard et à M. Bergeret. Cela fait une admirable

courbe. L'importance, la suite, la tenue de cette courbe dans la littérature française nous interdisent de croire à une diminution définitive du prestige et de l'influence d'Anatole France. Il connaîtra l'heure de Champlâtreux, de Chateaubriand et de Joubert.

Quand Pierre Louys prononçait le nom de Balzac, s'il s'agissait de Guez, il ajoutait : « Je parle du grand ». Et, cela aussi, je veux bien que ce fût de l'emphase-jeu. Il n'en demeure pas moins que la littérature française est une littérature double, qu'elle est régie non par son génie, mais par ses génies. Et d'abord et surtout ceux-ci : un génie de la forme, un génie de la vie. Comme elle a la Revue des Deux-Mondes et le café des Deux-Magots, elle s'appellerait volontiers la littérature des Deux-Balzac. La littérature latine est morte quand elle n'a plus possédé que des équivalents du premier. Une littérature française trop longtemps réduite à des équivalents du second se porterait mal.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DES ROMANS

Antoine Bloyé, par *Paul Nizan.*
Claude, par *Geneviève Fauconnier.*
Le Roi dort, par *Charles Braibant.*
Justine, par *Roger Couderc.*

M. Paul Nizan a publié deux essais : *Aden Arabie* et *les Chiens de garde*. Voici son premier roman : c'en est la suite naturelle. C'est le même ton de réquisitoire, mais plus serré ; la même violence, mais moins confuse, — partiale, injuste parfois, mais toujours sincère ; et c'est le même débat, mais plus direct, parce qu'il se ramasse autour d'un homme qui vit, qui émeut et en qui des milliers d'hommes peuvent se reconnaître.

A cette attitude d'accusateur, M. Nizan doit à la fois la résonnance et les limites de son livre. Les limites ? On sent trop qu'il n'a choisi son héros qu'à titre d'exemple ; les personnages ne semblent pas tout à fait libres d'agir, de vivre, d'être heureux ou de souffrir. M. Nizan pèse sur eux, porte l'accent sur ce qui favorise sa thèse, glisse sur le reste, l'omet parfois. Ne peut-il l'omettre, le mouvement du livre s'alentit ; l'auteur n'est plus à son aise, à son affaire, à son devoir.

S'il a choisi son héros comme exemple, il a su le choisir et choisir le milieu où le situer. C'est un milieu qu'il semble admirablement connaître, celui d'une compagnie de chemins de fer, l'un des plus compacts, des plus tyranniques et des plus déformants, l'un de ceux où un homme peut le mieux, une vie durant, s'oublier, n'être qu'un rouage et n'avoir de satisfaction qu'à remplir ce rôle. Antoine est fils d'employé ; employé lui-même. Après une courte période d'indépen-

dance, il fait un « bon mariage », monte en grade, travaille, monte en grade ; un enfant naît et meurt. Naît un autre enfant : « Il sera ce que je n'ai pu être ». Antoine, aux deux tiers de sa vie, commande à quinze cents ouvriers ; sa femme l'aime ; une nouvelle classe s'ouvre à lui. Est-il heureux ? Il hésite un instant, puis répond : oui, puisqu'il faut répondre. Un échec. La retraite. Pour la première fois, le voici inoccupé. Il a soixante ans. Il se retourne vers sa vie, et sent qu'il n'a pas vécu. Il tente de le faire, ne l'ose, ne peut plus. Il meurt.

Le simple déroulement de ces faits donnerait au livre un accent suffisamment dramatique — tragique même puisqu'enfin c'est l'histoire d'un homme écrasé par une double fatalité ; celle du monde extérieur et la sienne propre. M. Paul Nizan ne s'en tient pas là. Il intervient lui-même, soit qu'il détache en tableau un épisode de cette vie (c'est le cas pour l'enterrement d'Antoine, sombre, précis, atroce, d'une puissante résonnance), soit qu'il interrompe soudain son récit et parle en son nom, accuse, donne à son accusation une portée générale : Cet homme et cette femme s'aiment ; c'est bientôt dit ; appellera-t-on amour cette habitude, cette paresse de l'âme, cette misère du corps ?

« Les gens qu'on connaît disent :

— Quel petit ménage uni !

Uni parce qu'on fait les comptes ensemble.

— Je le connais si bien, dit la femme...

Mais c'est de cette manière-là qu'on connaît les appareils ménagers, les animaux domestiques. »

Tel est ce livre, parfois déclamatoire, parfois insuffisant, parfois trop appuyé ou trop raide, parfois d'un accent moins âpre que brutal, et d'une brutalité un peu facile ; mais le plus souvent rapide, ardent, agressif, et non sans générosité. C'est un double réquisitoire : contre les injustices sociales et contre la veulerie individuelle.



« Jadis, à Barbezieux, j'avais pour amies dix-huit jeunes filles. Elles se réunissaient le samedi, dans un salon noir et

vert, et cousaient pour les pauvres ; un autre jour, en blouses grises, rangées devant un vase de fleurs, elles apprenaient à peindre, ou bien elles dansaient, chez mes parents, tandis qu'une vieille dame au piano se trémoussait en jouant un quadrille ; ou encore elles cueillaient des fleurs pour la procession. » Ces lignes de l'*Amour du prochain* me sont revenues à l'esprit tandis que je lisais *Claude*. Claude aurait pu être, elle fut peut-être, une des jeunes filles dont parle Chardonne. Aussi bien, dans la première partie du livre, — le cahier d'une enfance — Claude n'est-elle qu'une jeune fille parmi d'autres. Et toutes ensemble, et leurs frères et leurs cousins, à peine peut-on les distinguer du lieu, de l'âge, de l'atmosphère où se joue la discrète féerie qui les rassemble. Ce cahier bleu n'est que l'évocation d'un monde enfantin. Non pas que ce monde soit si différent de celui des hommes : on y joue au théâtre, au départ, à l'Académie ; on s'y heurte, on s'y sent parfois assez seul, on y éprouve d'incompréhensibles attirances. Mais l'on sait que l'on n'en est qu'au premier acte, et l'on n'a pas encore éprouvé cette prison qu'un homme sait si bien être à soi-même. Ce début est une évocation parfois confuse, sans ossature ni progression (mais l'auteur l'a voulue telle) ; une suite de notes, de scénettes, de dessins vifs et charmants, mais parfois, mais souvent trop jolis et gâtés par des phrases trop littéraires, de cette littérature un peu gauche où tombent les cœurs les plus sincères. Si le livre se bornait là, ce serait un livre plaisant, sans plus. Il vaut mieux.

Et d'abord, ces souvenirs, c'est une femme qui n'est plus jeune qui les évoque, et non par jeu, mais tantôt pour y chercher une consolation, et tantôt, dirait-on, pour mieux sentir la fatigue de sa vie présente. Celle qui fut une jeune fille parmi dix-sept jeunes filles se retrouve, trente ans plus tard, très pauvre, à peu près seule et doutant de sa vie. C'est le véritable sujet du livre. « La grippe, les enfants, et Julienne au lit... Comment réchauffer cette maison ? On n'essaie même pas... La vache éclatée en mai pour avoir mangé trop de trèfle frais ; la mévente de tout... Où trouver de l'argent pour réparer le toit, et de l'argent pour le médecin, et de l'argent pour le collège ? » Elle revoit ses sœurs et ses amies, et se

sent l'objet d'une curiosité mi-compatissante, mi-dédaigneuse ; elle revoit un de ses amis d'enfance, et craint de lui parler ; et Philippe, celui qu'elle a le plus aimé, qu'elle aime le plus, celui dont elle a besoin ; mais il ne sait, ou n'ose, ou ne peut la réconforter. « Dégoût de moi. Jamais je n'ai été aussi lâche. Jusqu'ici j'avais porté mon tous-les-jours. Soudain la masse de ces jours m'écrase... Je ne me plains pas du fardeau, je me plains d'avoir faibli sous le fardeau... C'est d'ailleurs si peu de chose dans le monde, que je sois heureuse ou non. Cela a si peu d'importance, même pour moi... A quel moment me suis-je endormie ? Mes premières années n'ont été que rêves éveillés, et les autres, sommeil sans rêve. »

Ce sont de tels mots qui donnent à ce livre son prix. Ils sonnent *vrai* ; pas de romantisme, pas d'effusion ; on ne peut même dire que ce soit une plainte ; c'est une constatation. Ces notes sont tracées entre deux travaux, ou le soir, quand les enfants dorment, et qu'une femme peut penser à elle sans trop craindre le ridicule.

Ce livre est présenté comme un roman ; et parfois il essaie de l'être. Et il y échoue. A quoi bon la fiction ? A quoi bon les dernières pages ? Ce qui unit Claude à Philippe est beaucoup trop vrai pour tolérer un rajustement romanesque. Malhabile à transposer, fière et secrète sur quelques-uns des points les plus importants de sa vie, simple et sans réticence sur d'autres, Claude n'apparaît pas comme l'héroïne d'un roman, mais comme un être vivant, qui ne peut et ne veut tout dire, qui en dit assez pour émouvoir. Au reste, même ce qu'elle garde secret et dont l'absence nuirait à un roman — je songe surtout au long silence qu'elle observe sur sa vie de femme — donne à ce recueil de notes un air douloureux et tendu. Gauche, incomplet, gracieux, parfois trop gracieux, riche en remarques qui craignent l'éclat et vont souvent loin, soudain nu et émouvant comme un document, ce livre de femme garde une constante pudeur.

***

Le Roi dort, le premier roman de M. Charles Braibant, a obtenu un succès rapide, et facilement explicable. Voilà

beau temps qu'en France on réclame de tels romans, drus, amples, sains, un peu picaresques, sans grand tourment, sans grande nuance, sans appareil psychologique, sans monstruosité, voire sans surprise ; des romans où l'air circule et qui content bonnement une histoire ; qui mettent en scène des hommes de tous les jours, non pour les mépriser et montrer leur insignifiance, pour montrer, au contraire, que leur vie peut offrir un aspect aussi dramatique que celle des héros les plus romanesques.

On goûte la verve de M. Braibant, l'abondance de son vocabulaire : ce sont les archives de la paysannerie. Devant la rudesse, la crudité de certains termes, on cille un peu. On se souvient que M. Céline en avait employé de tels l'an dernier. Puis l'on se dit que c'était dans un tout autre esprit (et l'on a bien raison). Chez M. Braibant, les mots les plus vifs, au milieu de tant de bonne humeur, dans une phrase si ronde, semblent encore des signes de forte santé et de saine éloquence. Obscénité ? Non, gauloiserie. On l'a échappé belle.

On se dit aussi que c'est peut-être une nouvelle façon de parler ; que l'on ne parlera plus autrement. Et, de fait, sur une trentaine de romans que j'ai pu lire depuis les vacances, c'est tout au plus si deux ou trois gardaient quelque réserve d'expression (encore en semblaient-ils un peu honteux). Sans doute allons-nous entrer dans des époques fortes, où la pudeur s'appellera enfin — comme il se doit, — impuissance, hypocrisie, ou artifice suranné. J'ai entendu, l'autre jour, un écrivain lire une pièce de théâtre, d'ailleurs intelligente et nuancée. Sa voix hésitait parfois à exprimer un sentiment délicat ; mais où elle s'enflait, vibrait, donnait toute sa force, son assurance, sa foi, c'était à crier . « Merde pour l'État, et merde pour vous, et merde pour moi. » Il est vrai que je crus voir là le dernier refuge de la pudeur.

Je ne suis nullement insensible aux qualités que l'on découvre dans *Le Roi dort*. C'est au nom même de ces qualités que je me sens amené à faire mes réserves, qui sont grandes. J'ai moins l'impression d'une œuvre puissante que d'une œuvre abondante. Faut-il m'en prendre au narrateur ? Quel bavard ! Quel savant, conscient, vague, et lourd bavard !

Je ne nie point son utilité : il remplit l'office du chœur ; il conte des scènes savoureuses et sait établir l'atmosphère. Mais que de longueurs, que de complaisance, et, pour une phrase vraiment dense et drue et qui sente la terre, que de molle rudesse, quelle lâche matière. Que d'artifices ! D'un tel livre on n'attendait certes pas un récit serré, net, rapide. Mais on pouvait espérer un perpétuel jaillissement, une verdeur de langue où l'on ne sentît point le procédé littéraire, un amas d'odeurs, de paysages et de personnages, qui en eussent fait un grand roman paysan. Trop souvent il semble que M. Braibant s'écoute parler, et qu'il parle des paysans comme M. Jérôme Coignard parlait des folles filles.

Reste le drame lui-même. Il traîne sans doute, mais touche, émeut même, et tire sa vertu d'être toujours simple et de se développer librement. A côté de scènes faciles (comme celle où l'aïeule se laisse attendrir par l'enfant au berceau), il en offre de fort bien menées et même de belles (celle de la mort d'Aimé). Et restent les personnages, qui parfois touchent à la caricature et parfois sont trop effacés, mais qui le plus souvent semblent vrais, disent ce qu'ils doivent dire (l'héroïne le dit trop bien peut-être), perdent leur vie comme des milliers de personnes la perdent. M. Braibant a su donner à ses deux personnages centraux une égale importance, en exposant l'un en pleine lumière tandis qu'il laissait l'autre dans une constante pénombre. Cela n'était pas facile et montre assez les dons de l'auteur.

On songe parfois, en lisant ce livre, à certains récits enjoués comme ceux de Claude Tillier, parfois à des paysanneries trop littéraires comme le *Colas Brugnon* de M. Romain Rolland, parfois à M. Jules Romains, parfois aussi à la grande ombre de l'*Education sentimentale*. Ce qu'il me semble que l'on doit réclamer de M. Braibant, c'est qu'il ait un ton plus direct, plus d'abandon et moins de complaisance, qu'il se méfie d'une éloquence un peu monotone, d'une verve un peu facile ; c'est enfin qu'il ne cède pas à la tendance de cerner ses personnages au point de les réduire à de plaisants pantins, qu'il croie en eux et qu'il s'efface davantage devant le drame qu'il expose.

Le Roi dort n'est pas un début banal ; mais ce n'est pas

non plus un effort banal que M. Charles Braibant devra fournir, s'il veut atteindre à une œuvre vraiment forte.

***

Il est peu d'histoires d'apparence plus commune et presque plus banale que la *Justine* de M. Roger Couderc. Une jeune femme s'éprend d'un jeune homme ; elle en est aimée ; il doit la quitter — c'est le thème de *Bérénice : Invitus invitam dimisit ;* quelques mois après, il meurt dans une colonie. C'est tout. Et l'on n'attendra ni péripéties, ni rare décor, ni raffinement psychologique. On n'attendra même pas ces grâces de détail et ces jeux de langage où la plus simple trame tend à chercher une parure. — Or le livre est plaisant, voire savoureux ; et peut-être ne tient-il qu'à un signe de la fortune qu'il connaisse un grand succès.

La première qualité de ce livre, c'est sa bonne foi. M. Couderc croit à ses personnages et à leur drame. Il lui importe peu qu'ils ne soient pas exceptionnels ; ou, s'il lui importe, c'est pour se réjouir qu'ils ne le soient pas. A aucun instant il ne tente d'embellir ou de singulariser ses héros. Mais il les aime, il les suit, attentif, patient, souvent ému, sans jamais sourire d'eux ni les juger. Il leur parle parfois directement : « Que faisiez-vous, Justine, tandis que... » Tout cela est simple, net, tiède et scrupuleusement enluminé ; on songe quelquefois au douanier Rousseau, à un Douanier moins naïf, moins purement doué, sans doute, mais d'une bonne volonté aussi grande.

Ces personnages pareils à d'autres ne sont point des formes vagues ou des symboles. Quelque soin qu'apporte M. Couderc à les peindre simplement, il fait d'eux, à force d'amitié et de confiance, cette femme qui est Justine, et cet homme (pourtant un peu trop dans l'ombre), René. Et s'il fallait dire en quoi ils se particularisent, on ne saurait guère que répondre. Mais on les voit, on est auprès d'eux. Surprennent-ils ? Oui, par leur naturel, par leur mesure, par le juste accent de leurs paroles, par leur simple façon d'être eux-mêmes. Ils ne s'excitent pas à vivre ; ils ne

réfléchissent pas sur leur vie ; ils vivent. Ce ne sont des héros ni des êtres lamentables ; parfois ils se montrent inférieurs à leur amour, et parfois ils le dépassent. Et tout cela est normal, mais n'est pas froid.

C'est une histoire d'amour, et pourtant, tout au long, on hésite, on se demande s'il s'agit d'amour, ou de quel amour il s'agit. Et les personnages eux-mêmes semblent dans une pareille incertitude. C'est malgré eux qu'ils se séparent et s'engagent dans un drame ; et le drame même est plutôt suggéré qu'exprimé. On sait gré à l'auteur d'être à ce point discret et avare d'effets, sinon vers la fin, un peu tendue et déclamatoire, si on la compare à la libre allure du reste.

Il est difficile de détacher cette histoire de son décor, tant ce décor (Cahors et sa campagne) correspond aux personnages, et tantôt aide à comprendre leur aventure, tantôt nous est découvert par leurs yeux. M. Couderc ne semble l'avoir choisi qu'à la suite d'une longue familiarité ! aussi son livre n'est-il alourdi d'aucun tableau trop manifestement préparé ; il ne décrit pas, il évoque ; et l'on dirait que décor, personnages et drame se sont présentés ensemble à la mémoire ou à la rêverie de l'auteur.

C'est un livre écrit alertement, aux traits bien choisis, aux images souvent plaisantes, parfois un peu grosses. C'est un livre de seconde jeunesse (on se dit que la première fut contemporaine de Jammes et de Loti) ; un livre qui ne vise pas très loin, mais atteint son but ; le livre d'un honnête homme, j'entends d'un homme qui ne manque ni de bon sens, ni de sensibilité, ni de qualités d'écriture, — et qui se soucie de ne pas ennuyer.

***

Je voudrais signaler deux ouvrages, sur lesquels je me propose de revenir (je les ai lus trop tard pour les étudier dans cette chronique) : *Les uns les autres*, de M. Roger Breuil, et *Jacques Arnaut*, de M. Léon Bopp.

Jacques Arnaut, c'est le roman du romancier, écrit avec la même conscience et la même subtile logique que *Le Crime*

d'Alexandre Lenoir, (ou le roman d'un moraliste) et que *Est-il Sage, est-il Fou ?* (ou le roman d'un savant).

Le nouveau roman de M. Roger Breuil, *Les uns et les autres*, est de beaucoup supérieur à *Traduit de l'américain*, qu'il donna l'an dernier pour son début. Par sa technique, son inspiration, ses tendances, par son frémissement et l'attitude de son auteur, c'est un des deux ou trois romans importants qui aient paru cette année.

MARCEL ARLAND.

FAGUS

Je ne le rencontrerai plus, à midi, rue de l'Ancienne Comédie, rue de Buci ou rue de Seine, me hélant, dès qu'il m'apercevait, d'un trottoir à l'autre, m'interpellant, me vitupérant, à la grande curiosité des passants. Je ne recevrai plus de lui ces interminables lettres, écrites sur de vieilles formules administratives, même au dos de prospectus qu'il recueillait dans la rue, sous enveloppes de lettres à lui adressées qu'il décollait soigneusement pour les faire resservir, biffant ses nom et adresse pour les remplacer par ceux du destinataire, et qu'il venait déposer de bonne heure sur mon bureau[1]. Je ne le verrai plus arriver le matin dans mon bureau du Mercure, faire le chiffonnier dans ma corbeille à papiers pour y récolter les timbres, pour le fils de sa concierge, me disait-il. Le samedi matin 4 novembre, — il est mort le mercredi soir suivant, — assis en face de moi, voulant me démontrer les différences de mérites poétiques de Béranger, Désaugiers et Bruant, il se levait soudain et me chantait à pleine voix je ne sais quelle chanson de Bruant sur *la Gloire*.

Ce petit homme bredouillant, zigzaguant, boîtillant, coiffé d'un « melon » démodé, toujours sous sa pèlerine ouvrière, chaussé de gros souliers, les poches pleines d'imprimés, musant aux boutiques, distrait, absorbé, suivant une songerie ou une autre, était un poète, un écrivain d'une fantaisie charmante, un épistolier plein de verve, — un peu prolixe, et maniéré et précieux de style, à mon gré, — et d'un grand savoir littéraire.

1. La librairie de *La Connaissance* en a publié en volume un certain nombre.

La probité, le désintéressement, le tact et la délicatesse mêmes. Plein de civilité, jamais grossier. Franc, libre, net, sûr, comme les gens qui ne demandent rien à personne et n'ont pas de dettes à payer avec des compliments de façade. Malin, circonspect, un peu avare. Pas une voix ne s'élèvera pour me contredire.

Comment je le connus ? Je ne puis le dire ici dans ce moment. Comment nous nous liâmes ? Ce ne fut pas du tout une affaire littéraire. Fagus était au bureau des décès à la mairie de la rue de la Banque. Il habitait Verrières-le-Buisson. J'avais recueilli un chien perdu que je voulais placer. L'idée me vint d'aller le lui proposer. L'affaire fut entendue tout de suite, avec des paroles charmantes de sa part. Le premier dimanche qui suivit, je conduisis ce chien à Verrières, où toute la maison lui fit fête, Fagus, sa femme, ses deux fils, dont il ne reste aujourd'hui que M. Félicien Faillet. On ne s'étonnera pas, si on me connaît un peu, que nous fussions depuis deux amis. Il me menaçait sans cesse de l'Enfer qui m'attendait et je le plaisantais pour la chimère paradisiaque dont il était le fervent, — après une jeunesse de libertaire et de « libre-penseur » militant.

Elle lui a fait écrire des vers qu'on peut admirer pour le rythme, la musique, comme cette strophe d'une Ballade :

François Villon et son frère Verlaine
Ont péché certe autant que moi ou plus,
Vous les sauviez, ô Vierge souveraine :
Veuillez sauver le serviteur Fagus.
Mon fils aimé, ma femme ne sont plus,
Mais je sais bien qu'aux cieux ils interviennent,
Vierge, de Vous soient leurs voix entendues :
Je meurs de soif au bord de la fontaine [1].

Il est dommage qu'on ne puisse écrire sur la vie privée. L'histoire du second mariage de Fagus émerveillerait. Il est là tout entier avec sa bonté, sa générosité, sa délicatesse

1. « Je meurs de soif auprès de la fontaine ». Charles d'Orléans, Villon et autres. Fagus se faisait un jeu d'insérer dans ses poèmes des vers d'autres poètes.

de sentiments et de manières. Ces vers l'évoquent, comme un chuchotement tout intime :

J'aurais voulu, je veux encore
Unir à votre nom mon nom,
Le dur destin qui nous dévore
Insiste pour répondre : Non.

En vain ! je me veux faire encore
Tenace plus que le démon,
Très chère amie, et même amphore
Enclôt votre nom et mon nom.

Tout nous unit, tout nous sépare,
Hé quoi, n'est-ce pas mieux ainsi ?
Une telle aventure est rare

A la fois que si belle aussi ;
Nulle étreinte, rien qui dépare
En rien le compagnon choisi !

La dernière fois qu'il m'écrivit (huit grandes pages), de la façon que j'ai dite, fut pour me vitupérer, sur le ton burlesque qui lui était habituel, au sujet de récentes *Gazettes* dans le *Mercure,* me reprochant ma lâcheté pour n'avoir mis, dans tel passage, que des initiales, de faire étalage de mes relations en parlant de Paul Valéry et de Maurice Garçon, de me glorifier de mon impiété, de fausser l'histoire à propos des Vendéens, et de m'être fait interwiever pompeusement pour un petit journal de province. Je crois bien que c'est l'unique fois que je lui répondis :

Paris, le 2 octobre 1933.

Monsieur,

Votre retraite ne vous suffit pas. Vous avez encore trouvé le moyen de détourner des papiers administratifs pour votre correspondance. Comment s'étonnerait-on de la misère des contribuables.

Les initiales, dans le petit écrit qui a suscité votre ire, ne sont pas les vraies. Les vraies, je ne vous les dirai pas.

Vous n'avez à mettre en cause ni ma modestie ni ma vanité. Je ne parle jamais de moi dans mes écrits.

Je n'ai pas écrit que je n'ai jamais mis le pied dans une église. Apprenez à lire.

Les Vendéens se sont parfaitement soulevés par refus du service militaire obligatoire.

Quant au reporter, c'est vous qui me l'avez envoyé. C'est là ce que vous appelez vos bons procédés.

N'oubliez pas que vous devez chaque semaine venir chercher un stock de vieux journaux pour les vendre à fin de vous procurer quelque argent pour vos vices, ce qui vaudra mieux que de faire danser l'anse du panier.

Prenez une attitude convenable et présentez mes hommages à Madame Fagus qui vit son purgatoire sur terre grâce à vous.

Marchez droit et craignez le diable.

Il a eu la mort qu'il savait qu'il aurait ; « Je mourrai écrasé » disait-il à tout le monde. Il portait à demeure sur lui tous ses papiers d'identité : livret militaire, livret de mariage, extrait de naissance, plus un petit carton portant son nom et son adresse et qui on devait prévenir en cas d'accident. M. Henri Martineau le plaisantant un jour de porter sur lui tout cet amas de papiers : « Il n'y a pas à plaisanter, lui répondit-il. C'est très sérieux. Je mourrai sur la voie publique. Il faut qu'on sache tout de suite qui je suis, où je demeure et ce qu'on doit faire de moi ».

Il est mort en tout cas d'une mort tranquille. Jeté à terre devant sa porte par un camion, transporté à La Charité ayant toute sa connaissance, peu atteint en apparence, ne désirant, sitôt installé dans un lit, que pouvoir dormir, il est mort dans ce sommeil quelques heures après. Un soulagement pour nous tous, après la première nouvelle qu'il avait été *écrasé*.

J'ai oublié un trait : sa modestie, sa simplicité. Il était modeste, simple, comme tous les gens qui connaissent leurs mérites. Il l'a exprimée, cette modestie, dans quelques vers qu'il a placés à la fin d'un petit volume intitulé *Pas perdus* :

DU PONT DES ARTS, BALCON DE PARIS

— Pourquoi, Seigneur, les hirondelles,
Si bas, puis si haut volent-elles :

Qu'en savent-elles,
Qu'en sais-je? rien.

Et moi, pourquoi gai, puis morose,
Pourquoi mes vers, pourquoi ma prose,
Pourquoi sous mes doigts cette rose,
Qu'en sais-je? rien.

On sait que je suis un ennemi des poètes, que je ne connais rien à la poésie, que j'ai horreur des vers. Un magistrat à la retraite retiré en province et qui a gardé le goût des « exécutions », a encore tenté récemment de l'accréditer. Le jour que je lus pour la première fois ces vers de Fagus, il m'avait conquis encore un peu plus.

Cette simplicité se montre encore dans ses recommandations de tout temps à sa femme pour ses obsèques : « Pas de discours, pas de fleurs, pas de couronnes, rien. Vous me mettrez un chapelet dans les mains, avec un bouquet de violettes. Vous-même, vous m'entendez, vous-même. J'y tiens ».

Un chapelet dans les mains ! S'il était encore là, je lui dirais : « Mon pauvre ami, qu'est-ce que vous en ferez ? »

PAUL LÉAUTAUD

NOTES

CONTES ET RÉCITS

LE PAYSAN DU DANUBE, par *Denis de Rougemont* (Les Cahiers Romands).

Méditations sentimentales d'un intellectuel en quête de ce romantisme sans date où baigne l'Europe centrale, tel pourrait être le sous-titre de cet ouvrage dont les chapitres s'intitulent, d'une manière si expressive de l'état quasi-somnambulique du voyageur : *Un accord sans résolution*, *Un soir à Vienne avec Gérard de Nerval*, *Une tasse de thé au palais C...*, *Le Dormeur au fil de l'eau*, *La Recherche de l'objet inconnu*, *Au tombeau de Gül-Babal*, *De Midi à Quatorze heures*, *Doutes sur la Nature du Sujet*, *Un bal ou de l'Ivresse considérée comme un des beaux-arts*, *Chansons hongroises*, *La Plaine et la Musique*, *Les Eaux Jades du Balaton*, *Insomnie*, *Les Clefs perdues*, *La lenteur des choses*, etc...

Ne voit-on pas ce paysan du Danube (par antiphrase), cet Occidental consommé, s'abandonner à sa nostalgie, susciter autour de lui une suave confusion de sentiments, oublier le temps, entremêler les rêves, s'avancer sur des voies sans but, sur des eaux sans direction, glisser, s'attarder, chantonner des mélodies vieillottes hachées de tics modernes et puis s'éloigner à reculons ?

Mais quoi ! dira-t-on : en 1933 paraît un livre sur l'Europe Centrale qui semble tout ignorer de la destinée dramatique des peuples autrichien, hongrois et allemand ! Cet ouvrage ne relève-t-il pas de « cette culture qui se donne pour but principal de dissimuler à nos yeux l'importance des problèmes actuels » comme s'exprime un de mes amis socialistes quand il prêche devant ses ouailles ? Ouvrage de dilettante, certes, et

d'aristocrate, ouvrage de solitaire : « Combien j'aime... Comme il me plaît de... L'envie me prend de... Le thème de la Barcarolle s'empare de tout mon être... Ces mois de Souabe m'apparaissent de plus en plus comme une retraite sensuelle... » Et l'ombre de Barrès jette sa noirceur amère de place en place.

Mais si Denis de Rougemont avait étudié la fièvre des foules européennes avec l'esprit d'un reporter, serrerait-il de plus près « les problèmes actuels » ? Je ne le crois pas. Les accès de l'opinion populaire provoqués par des journaux payés ne renseignent en rien sur la mentalité d'un peuple (en admettant l'existence d'une telle abstraction, que niait Dostoïevski). Les mouvements réflexes des dirigeants politiques, même quand ils passent pour des dictateurs, ne sont également que des épiphénomènes sans grand intérêt pour l'observateur avide. Assez parlé du collectif et de l'unanime. Chaque homme recèle une nouveauté qui n'appartient qu'à lui. Avec quelle amitié patiente et discrète faudrait-il pas que le voyageur idéal approchât et investît cet individu silencieux qu'il croise au-delà de la frontière !

Deux esprits qui s'affrontent et deux mains qui se joignent, voilà la seule manière efficace de sacrifier à l'actualité. Il faut remonter aux siècles de Montaigne, de Descartes, de Voltaire, c'est-à-dire aux temps où le voyage n'était pas de mode, pour apprendre comme il faut voyager : avec l'esprit bien éveillé, avec un cœur sans complaisance, avec une intégrité qui ne se laisse pas entamer par le premier crépuscule apparu. Autrefois on voyageait peu, mais sans broncher et on arrivait entier à destination. Aujourd'hui tout le monde s'agite, mais on sème en route tant de sentiments divers, on se livre à tant d'images, de plaisirs et de mélancolie, on se diminue tellement à force de visites et d'études que nos pauvres voyageurs modernes, en rentrant de l'étranger, pleins de lassitude et d'exaltation, ont trop souvent l'air de relever de maladie ou de sortir d'un songe.

JULIEN LANOË

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LA JUSTICE CONTEMPORAINE, par *Maurice Garçon* (Grasset).

L'auteur n'a pas cherché des joies grammaticales. Il note qu'il s'est gardé de relire de peur d'ajouter, résolution si arrêtée qu'elle lui aura interdit de revoir les épreuves. Mais si son livre est écrit vite, il se lit avec plus d'intérêt qu'un roman.

M. Maurice Garçon a dû être le premier ravi de trouver si intéressants ces fastes de la Justice de 1870 à 1932. Une sage impartialité se marie ici à une espèce de curiosité presque sans ironie, que méritaient bien ces histoires significatives. On peut suivre un auteur lorsqu'il prend ainsi une démarche sans aucune prétention. Et c'est assez beau qu'une promenade honnête pèche par excès de couleur.

Des réflexions, il y en a, chemin faisant. Comment n'en pas faire sur le jury, par exemple. M. Maurice Garçon doit être dans le vrai lorsqu'il signale la conscience avec laquelle les jurés prennent leur rôle. — Ce qui le prouve c'est que la plupart d'entre eux, des années après, restent capables de relater point par point l'affaire sur laquelle ils ont eu à se prononcer. Mais quelles naïvetés, quels enfantillages. Souvent ce sont les humeurs, les mouvements d'opinion qui dictent le verdict. C'est-à-dire qu'un détail, s'il les révolte ou les attendrit, parlera plus que le fait lui-même aux esprits et aux sentiments des jurés. Après tout, puisqu'il faut prononcer un jugement, ce n'est peut-être pas la pire manière de juger. Cela nous choque un peu, parce que trop casuel. — La cour d'assises comme le baccalauréat, quelle loterie ! — Tâchons de croire avec M. Maurice Garçon qu'on doit se féliciter de la façon dont la justice a été rendue en ces soixante dernières années, tout au moins dans l'ensemble, et humainement parlant.

Il est d'autres réflexions à faire, plus importantes sans doute. L'auteur s'étonne, constatant « combien l'imagination la plus déréglée d'un romancier atteint rarement l'invraisemblance de la réalité. » Ce sentiment-là, les recueils de causes célèbres le donnent. Le greffier va plus loin que Balzac, mais il y va moins bien. Il y a parfois dans les affaires criminelles des mots en

éclair que le génie ne trouverait pas. Seulement il y a aussi du déroutant, du gauche, des actes qui ne répondent pas à leur auteur, n'entrent pas dans la vérité de son caractère. Les personnages d'un roman doivent jouer juste alors que les personnes souvent jouent faux. — Mieux vaudrait dire peut-être que nous nous faisons du vrai et du caractère une idée un peu étroite. — Les causes célèbres sont des livres pour illettrés et pour amateurs supérieurs.

Cet ouvrage-ci est autre chose : une chronique de la Troisième République à travers sa chronique judiciaire ; ou plutôt un tableau de la Justice soixante ans durant, une fresque à compartiments qui semble bien tracée et de tons justes. Aussi donne-t-il d'autres plaisirs. Beaucoup de gens vivent dans l'illusion de connaître le procès Caillaux ou même l'affaire Steinheil. Et l'affaire du Panama, et l'affaire Dreyfus. Ils les trouveront enfin ici, nettement résumées. Et beaucoup seront enchantés d'y trouver ces affaires mystérieuses dont s'entretenaient par-dessus leurs têtes les grandes personnes à la fin de l'autre siècle. De sorte que pour eux ce gros livre prendra les couleurs de poésie d'un livre qu'ils auraient lu étant enfants.

HENRI POURRAT

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

Ivan Bounine

Le prix Nobel de littérature vient d'être pour la première fois attribué à un Russe. Comme il s'agit d'un émigré, d'un Russe Blanc, le choix de l'Académie de Stockholm n'a pas été sans provoquer certaines réactions, certains commentaires d'ordre politique. Or, si faisant abstraction de la personnalité de Bounine et de ses opinions, on ne tient compte que de ses ouvrages, il apparaît que l'auteur du *Monsieur de San-Francisco* est aujourd'hui l'un des derniers représentants de la « littérature pure » pour autant que celle-ci existe ne fût-ce qu'en intention, comme tendance. Aussi nombre d'écrivains soviétiques ne se sont-ils pas fait faute de profiter des leçons de cet « ennemi de classe », de son admirable maîtrise verbale, de sa virtuosité

formelle. Mais il y a encore autre chose en Bounine, d'incommunicable, qui lui appartient en propre et que je ne retrouve chez personne porté à ce degré d'intensité : Bounine est un homme pour qui le monde extérieur existe, et non pas seulement en tant que formes, couleurs, odeurs, saveurs, mais encore et surtout en tant que chair vivante. Je dirai même qu'il ne saisit directement que ce monde extérieur et n'atteint l'intérieur, l'âme, que par le truchement du corps, en fonction du physique. Sous ce rapport, Bounine est aux antipodes de Dostoïevsky et se rattache à Tolstoï, non au Tolstoï penseur religieux et moraliste, mais au Tolstoï des *Cosaques*, au grand païen. En dépit cependant de toutes ses séductions, cet univers charnel que Bounine aime avec une sorte d'acharnement et ne se lasse pas d'évoquer, a un goût terriblement amer. Bounine n'enseigne rien, ne prêche jamais ; son œuvre est totalement amorale et areligieuse ; mais si l'on veut en dégager une philosophie quelconque, ce ne pourra être que celle de l'Ecclésiaste. Je lisais dernièrement que Bounine appartenait à une société condamnée ; et en effet, dans l'Europe de Staline, de Mussolini, de Hitler, dans l'Europe des « idées dirigées » il n'y aura guère place pour des indépendants tel que Bounine.

B. DE SCHLOEZER

*
* *

LA HAINE, par *Heinrich Mann* (Gallimard).

Outre un grand romancier, Heinrich Mann est le grand écrivain politique de l'Allemagne. Sa trilogie : *Les Pauvres*, *Sujet*, *La Tête*, ses essais politiques : *Macht und Mensch*, *Bekenntnis zum Ubernationalen*, sa critique du régime wilhelminien aussi bien que ses luttes pour aider au succès d'une République allemande qui fût sœur de la française, l'ont mis avec son frère Thomas Mann à la tête de ceux qui hier donnaient à la démocratie allemande ses directions. Leur succès a tenu à peu de chose. Et pourtant aujourd'hui Heinrich Mann exilé en France n'a plus, à soixante-deux ans, d'autre moyen de se faire entendre qu'en écrivant en allemand pour un éditeur de Hollande, en français pour un éditeur parisien. Car Heinrich Mann a écrit *La Haine* en français d'abord, et c'est ce texte français qu'il a traduit pour l'édition allemande. Pourtant ce n'est pas tant la

rareté de cette prouesse littéraire qui intéressera les lecteurs que l'importance du témoignage apporté par l'auteur sur le changement de régime en Allemagne. C'est un document capital : il est vécu, il est authentique, il nous élève, avec un talent dont on n'attendait pas moins, très loin au-dessus des reportages auxquels nous étions condamnés. Naturellement l'allure est celle d'un réquisitoire — mieux, une catilinaire. Celle-ci n'ôtera pas le pouvoir à Catilina, mais elle contribuera au jugement que les historiens seront appelés à porter — pièce d'archives plus tard, aujourd'hui brillante et profonde satire. Les hommes au pouvoir sont analysés, les ressorts de leur action démontés avec la vigueur d'esprit, la richesse de cœur et la véhémence d'évocation que l'on connaît à Heinrich Mann. Dans ce corps à corps avec le pouvoir, Heinrich Mann se retrouve l'indomptable lutteur qui à la puissance dont Nietzsche disait qu'elle abêtit, a toujours opposé l'homme. Exilé en France ? La France n'est pas un lieu d'exil pour celui qui a tiré d'elle ses plus hautes leçons, et dont l'histoire dira qu'il a joué, dans son propre pays, le rôle que jouèrent ici les Encyclopédistes. Qu'il ait donné à son ouvrage un titre violent s'explique par le ressentiment d'un idéaliste déçu qui avait cru à l'efficacité de l'amour et de la raison pour résoudre les problèmes internes de l'Allemagne et les questions restées pendantes entre celle-ci et la France. La puissance de haine qu'il dénonce, il en a personnellement éprouvé les effets. Et l'on se prend à frémir avec lui lorsque dans un chapitre d'une étonnante force il montre la guerre comme l'aboutissement fatal des haines qui s'enchaînent et se déchaînent. Nous ne pouvons pas refuser audience à une si grande voix. Les avertissements qu'elle nous fait entendre viennent d'une sympathie pour la France et pour les habitudes d'esprit françaises qui s'est toujours avérée entière. Quant aux jugements portés par l'auteur sur le mouvement qu'il a courageusement combattu, on comprendra leur sévérité.

Il est trop vrai que trop d'Allemands, et des meilleurs, sont victimes du mouvement actuel, et que ce mouvement menace, hors d'Allemagne aussi, un idéal dont le sacrifice diminuerait la dignité humaine. Mais ce n'est pas renoncer à cet idéal, comme le font en Allemagne et même en France des âmes faciles à rallier, ce n'est pas non plus désobliger nos amis

allemands cantonnés dans l'opposition absolue que d'examiner les choses d'un autre point de vue — mettons que ce soit celui de la biologie. Si l'on fait provisoirement taire sympathies et antipathies, on est amené à constater d'abord que l'on ne se trouve pas en présence d'une Allemagne pour laquelle Heinrich Mann demande l'indulgence parce qu'elle serait séduite, convertie et pervertie par de mauvais bergers. En fait l'Allemagne dont la France tentait de se rapprocher, avec laquelle elle aurait pu se trouver en communion d'idées si l'influence des frères Mann en particulier avait prévalu — cette Allemagne-là maintenant vaincue parce qu'elle n'était pas assez convaincue, muette parce qu'elle n'a pas la vocation du martyre, se trouve dominée par une autre Allemagne dont nous sentons la présence réelle et vivante, qui existait en dehors du hitlérisme, à laquelle ce régime n'a peut-être fait que donner une armature politique. Son idéologie, lorsqu'elle résiste à l'examen, n'est pas sans parenté avec l'idéologie de Stefan George et du *George-Kreis*. C'est dans ce cercle aristocratique qu'une élite intellectuelle a mis à la mode l'aversion pour la démocratie, l'idée et le nom de *Führer*, la notion d'un peuple purifié, dévoré de ferveur et groupé autour de ce que l'on appelait déjà *das völkische Banner,* prêt aux sacrifices héroïques pour une Allemagne secrète à redécouvrir. Il est à présumer que George ne retrouve pas encore les traits de cette Allemagne spirituelle, qu'il savait d'ailleurs apparentée à toute la civilisation occidentale, dans le visage actuel de son pays. Mais lui et ses disciples qui ont travaillé à un renouveau mystique, et dont le mysticisme était, il faut bien le dire, mysticisme de la nation — *Volkheit* — se plaindront-ils maintenant d'autre chose que d'assister à la vulgarisation de leurs idées ? Et le pouvoir triomphant est-il toujours si mal venu à se réclamer d'eux dans son triomphe ? Triomphe qui s'il n'est pas à vrai dire celui de l'élite et des finesses de son aspiration, de sa sensibilité, est au moins — et c'est le second fait qu'il importe de constater — le triomphe de façons de voir et de sentir répandues dans la masse allemande. Oscillante, celle-ci eût pu être entraînée dans d'autres directions. Mais précisément parce qu'elle oscillait elle a suivi ceux des dirigeants qui donnaient la chiquenaude. En les suivant elle ne faisait que suivre sa propre pente. Que dis-je ? Elle s'y

précipitait. L'enthousiasme, réel, de nombre d'Allemands pour le régime hitlérien a tenu sans doute à ce que les propagandistes promettaient des changements à une situation déclarée intenable, et du nouveau à un peuple toujours avide d'être de demain, mais surtout à ce que ces nouveautés étaient au fond des choses très vieilles, très familières aux esprits allemands qui d'instinct revenaient à la plus chère de leurs traditions, la tradition romantique. Et c'est là le troisième point sur lequel il faut insister : nous voyons aujourd'hui revivre l'Allemagne du *Sturm und Drang*, et même celle de Luther, avec son inlassable opposition de la nature à la culture, du nordique au méditerranéen, du démonisme à la raison, des formes massives et soumises de l'existence à ses formes déliées et délivrées, du génie de Panthée au génie de Prométhée.

Tels sont les faits. Ils ont une puissance élémentaire. Il serait également puéril de les nier ou d'attendre leur miraculeuse disparition. Bon gré, mal gré il faut en tenir compte et réfléchir froidement à l'attitude à prendre en face d'états de choses et d'états d'esprits qui réclament attention et intervention. L'étude à en faire devrait consister, après avoir déterminé leur nature, recherché leur étendue et leurs causes, à examiner objectivement les valeurs, nouvelles ou anciennes, qui se peuvent dégager de la confusion où nous jettent les journaux et où se trouvent les Allemands eux-mêmes. Il nous importe peu de savoir si tel Führer est végétarien, tel autre morphinomane ; s'il existe une raison française digne de ce nom, ce qui lui importe c'est de discerner s'il n'y a pas dans l'apparente déraison du voisin quelque force raisonnable aussi, et si ce voisin, à ses actions odieuses (dont on oubliera peut-être l'odieux, n'est-ce pas, pèlerins de Rome et de Moscou ?) ne donne pas des justifications qui ne sont pas toutes mauvaises, qu'il serait de l'intérêt français d'entendre. Même l'égoïsme réclame de l'intelligence. Les valeurs que les Allemands prétendent instaurer jouent-elles fatalement contre nous ? N'en est-il point parmi elles qui se puissent admettre dans notre propre échelle des valeurs, ou dont il vaudrait au moins la peine de supputer les chances d'avenir ?

De toute façon il faut éviter sur le plan international l'erreur qui est commise en Allemagne sur le plan national. C'est au détriment de la nation elle-même que s'opère une révolution

amenant l'Allemagne à expulser de sa substance des éléments qui pensent, et réduisant ces éléments à penser sans substances. Etat de crise que l'impérieuse logique de la vie se chargera de résoudre ; l'esprit réintègrera le corps ; il renaîtra du corps et de sa tyrannie même. Mais la séparation d'éléments organiquement liés est une violence coûteuse, on le constate à l'intérieur de l'Allemagne. Elle coûterait plus cher encore si elle se produisait entre la France et l'Allemagne, dont les destins ont eux aussi des liens organiques.

FÉLIX BERTAUX

*
* *

LE PROFESSEUR, par *Charlotte Brontë* ; — AGNÈS GREY, par *Anne Brontë* (Editions de la N. R. F.) ; — POÈMES d'*Emily Brontë* (Editions de la *Revue Française*).

Je crois que le plus grand danger littéraire de notre temps est un retour sournois du romantisme. Je le vois menacer Mauriac (qu'il a, en fait, plus que menacé, dévoré), Jean-Richard Bloch et André Malraux. La signification profonde de Paul Valéry aura peut-être été dans sa résistance ; mais cette résistance lui coûtera peut-être la vie, c'est-à-dire l'inspiration. On étudiera plus tard ce qu'il y a de romantisme en Proust, en Supervielle, en Jouhandeau. Quant à Giono... Bref, cette époque qui a tant condamné le romantisme en a été soustendue.

Le retour des trois Brontë est caractéristique. On semble se précipiter sur une découverte. A Londres, trois pièces sur elles tiennent l'affiche longtemps. Gallimard les publie en français. Et pourtant, nous avons oublié que le seul bon livre sur les sœurs Brontë est un livre français d'avant la guerre par Ernest Dimnet : ce livre était trop classique par le jugement.

Or les sœurs Brontë sont parmi les très rares écrivains qui soient sincèrement romantiques. Victor Hugo est un faux romantique : son génie infiniment plastique s'est adapté à la mode de son temps : en d'autres époques, il eût été tout ce qu'on eût voulu : classique ou moderne, ou symboliste ou réaliste. Dans ce qu'il a de vraiment réussi, il n'est rien de tout cela, il n'est rien qu'un artiste suprême de la langue, n'exprimant que lui-même. Même les Browning sont des romantiques

qui ont réussi : et le vrai romantisme est dans l'échec seulement. Les Brontë ont totalement échoué ; leur romantisme est sans tache. De même que le véritable héros est nécessairement tué, le véritable romantique n'existe qu'à l'état de ruines.

Le mérite de ces sœurs est dans leur langue. C'est d'ailleurs en général le mérite romantique. Faible par l'intelligence, lamentable dans le sentiment, le romantisme a rénové, rejuvené la langue. La langue littéraire française des *Martyrs,* par exemple, est effroyable ; dans la merveilleuse langue des *Mémoires d'Outre-Tombe*, le romantisme a accompli son œuvre : chez le même homme un style mort est devenu vivant : *Jane Eyre* de Charlotte Brontë a des expressions impérissables, comparables à du style de Shakespeare. De même *Wuthering Heights* par Emily. Mais cette rénovation du style reste très partielle ; elle introduit dans la langue une nouvelle vigueur du vocabulaire, c'est vrai, mais aussi quelque chose d'ampoulé et de faux dans la phrase, dans la construction, dans l'image. La sincérité du mot est noyée dans la boursouflure du paragraphe.

Les Brontë ne sont pas des artistes ; leur sentiment, à l'état naissant, s'exprime fortement et bien ; mais en littérature un sentiment ne reste pas longtemps à l'état naissant. Il doit être développé, traduit d'abord en phrases, puis en récit. A l'état phrase, le sentiment des Brontë devient déjà délayé et presque faux. A l'état récit, il devient absurde. Les jeunes gouvernantes méconnues qui finissent par faire prévaloir leurs mérites solides et par épouser le maître de la maison, — alors que parallèlement les jeunes filles brillantes, jolies, mais sans cœur, perdent leur crédit et sombrent dans l'abandon, — sont tellement absurdes qu'elles en deviennent désarmantes. On a honte de les critiquer, comme on aurait honte de critiquer les dessins coloriés des enfants de six ans. Sommes-nous devenus si pauvres qu'il nous faille chercher les grains d'or dispersés parmi tout ce sable ? Alors faisons au moins le triage. Le pire danger du romantisme c'est l'affaiblissement du sens critique : sous l'influence d'un sentiment ou d'une idée générale — politique ou morale — qui n'est qu'un sentiment déguisé. nous admettons des œuvres qu'éveillés nous ne laisserions pas passer.

Ainsi il y a chez les sœurs Brontë très peu de choses de valeur. Dans les traductions de leurs œuvres, il y en a moins encore, car la force de leur anglais est nécessairement perdue. Mais, par contre, les traducteurs ajoutent aux textes des qualités qui n'y sont pas : un écrivain intelligent en traduisant une œuvre qu'il aime, la fausse constamment en bien. Dans ces livres français bien des défauts de l'original sont palliés, bien des phrases ridicules dans le texte reçoivent en traduction la légère déformation qui les rend acceptables.

Notre prose française est arrivée à être un instrument d'une simplicité et d'une précision admirables ; appliquée sur le style des Brontë, elle rend souvent acceptables des passages qui dans le texte font rougir les Anglais cultivés. Beaucoup de ces Anglais, en lisant les traductions, auront l'agréable surprise de retrouver les Brontë de leur adolescence ; de cette époque bénie où les fautes de goût ne comptent pas encore et ne gâtent pas les chefs-d'œuvre. Ainsi les livres, attribués aux Brontë, qu'on nous présente sont assez loin des livres anglais des Brontë ; ils n'ont pas les mêmes qualités, ils n'ont pas les mêmes défauts. Certes ceci ne condamne pas les traducteurs ; bien au contraire. Mais le lecteur français ne connaîtra guère les Brontë réelles, et, en somme, cela vaudra mieux pour lui.

DENIS SAURAT

*
* *

LE DEUXIÈME JOUR DE LA CRÉATION, par *Ilya Ehrenbourg* (Editions de la N. R. F.).

Ce titre curieusement biblique désigne le Plan quinquennal. Voici donc le roman-type de l'Edification socialiste. Bourré de petits faits vrais dont l'intention morale est évidente, il est doublement édifiant. Ceux qui ont aimé le *Chemin de la Vie* retrouveront ici l'atmosphère salubre, la naïveté puissante de ce film, et le même parti-pris de bonne humeur héroïque. Tout ce qu'il faut pour entraîner l'adolescence avide de servir une grande cause et de se sacrifier pour le bonheur collectif. Chanson de Roland, fair-play, Baden-Powell, religion du travail. On a l'air d'ironiser, mais lisez donc : vous serez pris, vous donnerez tort au traître, c'est-à-dire aux anarchistes, koulaks, admirateurs attardés de Dostoïevsky, petites « personnalités », rouspéteurs

et autres surréalistes, empêcheurs de danser en rond. Voici l'histoire en bref, — non pas l'intrigue ! tout cela est propre. Le jeune Kolka, prolétaire de bonne souche, part pour la Construction où il ne tarde pas à se distinguer par diverses actions d'éclat. Il devient brigadier de choc. Grave et rieur, chaste, ignorant, avide de « culture ». Volodia, lui, est fils de bourgeois : taré donc, intellectuel, ratiocineur, il n'arrive pas, malgré ses plus loyaux efforts, à se passionner pour le problème de la fonte, qui est le problème dominant dans cette région de la Sibérie. Entre eux, une jeune et touchante Irina, qui choisira bien entendu Kolka dès qu'elle aura compris que l'autre « n'est pas né quand il aurait fallu ». L'Histoire a de ces exigences. On conseille à Volodia de se brûler la cervelle. Il se pend. Ce résumé fait le plus grand tort à l'ouvrage. Il est cependant exact. Mais les faits, même en Russie, ne sont rien sans la mystique. La force et le charme de ce roman sont ceux mêmes d'une jeunesse fruste, innocente jusque dans ses cruautés ; tout jugement serait ici mesquin, on l'accordera volontiers à l'auteur.

Ehrenbourg a utilisé pêle-mêle une masse de documents qui parlent d'eux-mêmes. Ils parlent peut-être plus qu'ils ne devraient. Ils nous montrent une jeunesse russe assez peu marxiste, mais encore moins révolutionnaire. Saine, orgueilleuse, zélée, optimiste, brutale, sentimentale, formidablement conformiste. Le puritanisme des komsomols a ceci de spécifiquement ennuyeux qu'il ne crée pas en eux le moindre refoulement. Ce qui suppose une remarquable absence d'imagination. Le prochain plan y pourvoira peut-être. Tout cela est en pleine métamorphose. Mais voici un fait plus inquiétant : ce livre montre, par vingt exemples irréfutables, que la classe joue chez les jeunes russes exactement le même rôle que la race chez les hitlériens. Il n'y a pas plus de conversion possible au prolétariat qu'au germanisme. Voilà de quoi refroidir les sympathies trop spontanées.

Il faudra, je crois, passer outre. Dans ce déchaînement d'orgueil humain, de scientisme primaire, dans cette frénésie de bonne humeur, il y a une question. Non pas un doute, mais *quelque chose* qui veut une réponse, et qui est d'autant plus tragique qu'ils ne savent plus le formuler. A nous de les y aider ;

et de comprendre que seule cette question-là rétablit la communion humaine.

DENIS DE ROUGEMONT

*
* *

REVUE DES LIVRES

Clarisse Vernon, par *Gabriel Chevallier* (Rieder).

C'est un drame passionnel, assez mystérieux, assez romantique (surtout dans la présentation, la coupe et la juxtaposition des tableaux). Mais il touche peu, tant il semble l'habile exercice d'un auteur qui veut se prouver qu'il peut faire un roman, et de telle manière. *Clarisse Vernon* ne fait pas oublier *la Peur*, le premier livre de M. Gabriel Chevallier.

JEAN GUÉRIN

*

L'Abbaye d'Evolayne, par *Paule Régnier* (Plon).

Il est assez rare de suivre dans un roman un conflit entre un homme et une femme qui échappe aux lieux communs de la comédie sentimentale. L'*Abbaye d'Evolayne* est de la famille de *Polyeucte*, mais c'est un *Polyeucte* moderne où l'analyse psychologique nuance et affirme la tragédie. Une femme entre au couvent pour plaire à son mari que la grâce a touché. Elle s'aperçoit bientôt que c'est par amour, non pour Dieu, mais pour lui. Cette tragique erreur la mènera au suicide. Deux défauts, assez graves : la femme s'exprime avec une préciosité assez fâcheusement littéraire ; le mari, à peine converti, comme un pédant de Dieu. Mais cela ne doit pas nous faire oublier les passages vraiment très beaux où l'analyse et le drame, fondus ensemble, précipitent le drame vers le désespoir.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

Un Portrait de Femme, par *Henry James,* traduit par *Philippe Neel* (Stock).

Le lecteur français qui veut s'initier à la grande manière romanesque de James fera bien de commencer par *Un Portrait de Femme.* Moins complexe que dans sa dernière manière, James y témoigne cependant de sa merveilleuse justesse psychologique. C'est une psychologie en vase clos, difficilement concevable aujourd'hui, et qui d'ailleurs aujourd'hui serait fausse. Mais si on la considère comme travail de laboratoire (le laboratoire étant ici le salon élégant de la fin de l'ère victorienne) son analyse ne saurait être surpassée. Il manque beaucoup de choses à l'humanité de Henry James, comme d'ail-

leurs à celle de Proust. Les régions de l'âme qu'elle fréquentait portent sa marque indélébile.

R. F.

*

L'Invitation à la Valse, par *Rosamond Lehmann* (Plon).

Les romans anglais sont décidément bien satisfaisants. Si expressifs, si aérés. Ils ont beaucoup à faire sentir et ils savent le faire dans une parfaite justesse, avec un mélange exquis de secret et d'indiscrétion, d'ironie et de poésie. Ce qu'on nomme leur humour, en écartant toute lourdeur, leur permet le sérieux profond, celui de la sympathie, et de ne jamais jouer l'art sérieux. Agréables surtout ces romans de femmes, qui pourraient porter en épigraphe le mot de Katherine Mansfield sur la joie infinie qu'elle trouvait dans les détails et la valeur qu'elle leur accordait, non pour eux-mêmes, mais pour la vie qu'ils recèlent.

Celui-ci plus direct, plus fin, d'ampleur et de portée moindres, n'est-il pas plus fort que *Poussière ?* « *Ici réside le mystère familier. Venez le surprendre. Actives, fécondes, toutes les chambres en sont pleines. Le pouls de la vie bat.* » Ces murs renferment un monde, une famille. L'auteur s'est surtout attaché à la plus jeune des filles, Olivia, et à sa sœur Kate. Le roman se déroule en trois journées, celle où l'on fête l'anniversaire d'Olivia ; celle où Olivia va chez la couturière ; celle où les deux sœurs vont au bal. Kate y rencontre l'amour ; Olivia, je ne sais quoi de plus vague et de plus vaste, le sentiment même de la vie.

C'est un roman si charmant qu'on reste en doute : ne serait-il pas trop joli, c'est-à-dire un peu petit ? Mais tellement juste ; la fin, du reste, l'élargit. Et si le propre d'un roman est de faire sentir l'agitation inquiète de la vie, celui-ci n'est-il pas sans reproches ?

HENRI POURRAT

*

Genêt, par *S. Kracauer*, traduit de l'allemand par *Clara Malraux*. (N. R. F.)

Un livre de guerre ? Non, un livre qui choisit la guerre pour décor, parce qu'enfin c'est un décor assez dramatique et qui met admirablement en lumière les rapports des hommes, leur faiblesse, leur besoin d'erreur et d'une erreur collective, leur faculté d'adaptation aux plus grossières monstruosités. Genêt se promène dans la guerre comme Charlot dans une ville, un Charlot effacé, assez lamentable, toujours en retard ou en avance d'un geste. Le fait le plus banal en apparence le déconcerte. Il échoue à rien comprendre, à rien faire, à entrer dans le jeu. Mais par sa gaucherie et son impuissance, il souligne l'absurdité et la lâcheté du monde qui l'entoure. Il se dégage de tout ce livre un humour assez amer. J. G.

***

Chemin privé, par *Gaston Bonheur* (Haumont).

On ouvre ce cahier, on est saisi par un franc accent de jeunesse ; — surpris aussi d'abord, mais atteint, par la nette liberté des jeux qui se donnent cours dans des dortoirs, derrière des haies et des meules ; un goût de crudités et de précisions, qui toutefois sait prolonger la sensation locale en communion panthéiste :

Mes baisers agacent la campagne
les femmes ne peuvent plus dormir.

Ainsi des paysages, édifiés en quelques traits caractéristiques, revêtent une sensualité humaine ; un art à ciel ouvert ; les mots happés avec un bel appétit, et jusque dans les dialectes savoureux, et toujours empoignés à pleines mains ; ces musiques de jours d'été, avec leurs rythmes dénoués dans le climat sec du Midi, font de souples lignes ; telle phrase prend du mystère :

... *et dans les plaines de l'exil baiser les Sigmoïdes*
... *levant l'amour blotti sous les Epithelia*

Par les magies imprévues du verbe, voici que deux désignations anatomiques évoquent, la première (et à travers le rappel du fleuve homérique Simoïs) quelque figure zodiacale, l'autre une végétation de tropiques. Ainsi un poète commença d'obtenir que l'univers lui doive des noms. Ce pouvoir même, qui apparaît, lui fera exiger de plus constantes justifications de son vocabulaire, de ses images, de sa métrique.

RAYMOND SCHWAB

*

Palimpsestes, par *Armand Guibert* (Mirages).

Des poèmes en prose alternent avec des pièces rythmées, parfois rimées. C'est vraiment un signe de ce temps que tant de poètes témoignent d'une sorte de désespoir et d'ambition cosmiques, où le sentiment d'une présence universelle achève celui de leur propre solitude :

...ni cœur ami, ni main parente,

jamais « *le baume pur d'un abandon... — Dans une autre âme de poète* ». Le « Noyé de l'espace », ce titre désigne bien un des caractères personnels de la perdition qui est annoncée ici :

Rival de Dieu, et dieu pervers...
Qui jette à bas ses entreprises...

Un être, qu'enferment à l'envi toute la foule différente de lui et sa difficulté intérieure, tâte et piétine nerveusement autour

des sensations et des mots qui le délivreraient. Il trouve tout à coup cette parole toute simple et profonde, secret de tant d'êtres aujourd'hui :

C'est le repos qui fait nos âmes lasses.

Comme dans son sentiment de l'existence, il y a parfois dans son expression quelque chose d'émoussé, qui n'arrive pas à naître à sa guise, qui le sait et en redouble la tristesse. Mais aussi de fraîches ouvertures de fenêtre sur des nuits que de pacifiques esprits « *traversent sur leurs sandales en peau de chauve-souris* », — et l'allure d'un « Nouveau départ » :

Il n'est d'adieu sur la terre des hommes
Que d'un cœur sec aux mystères épars...

R. S.

***

L'Eglise, par *Louis-Ferdinand Céline* (Denoël et Steele).

Cette pièce de théâtre nous décevrait profondément, si elle n'avait été écrite plusieurs années avant le *Voyage au bout de la Nuit.* On y sent un Céline mal à l'aise entre la farce et la satire. Il échoue à créer un type, à établir une atmosphère, à relier ses tableaux, à établir entre ses personnages d'autres liens qu'un lien de mots d'auteur, bref : à faire naître une œuvre. Il fallait à M. Céline toutes les libertés du roman pour qu'il pût se livrer à lui-même. — Mais enfin cette pièce, si rudimentaire qu'elle fût, et parce qu'elle l'était, a servi de base à son roman. C'est à nos yeux son prix.

J. G.

*

Les Voyageurs transfigurés, par *André Fraigneau* (N. R. F.).

C'est un livre jeune, et qui n'a pas peur de l'être, ni de le paraître. Le récit d'une expérience ? Le mot est bien lourd. Plutôt celui d'une recherche. Ce que le héros réclame de la Grèce, c'est moins la révélation d'un pays ou d'une beauté, que des révélations sur lui-même et sur les rapports d'un homme avec les autres hommes. Avide, impatient, souvent déçu, mais obstiné, c'est Télémaque en quête de sa valeur. Il relance les hommes, les dieux, la terre, les monuments pour leur demander son propre secret. Il sait rire de soi, faire les premiers pas, perdre la tête à l'occasion. Il sait qu'un incident peut enrichir un homme plus que ne ferait un solennel événement. Tant de frémissement et de bonne volonté trouvent enfin leur récompense : la joie.

J. G.

*

L'AIR DU MOIS

BOULEVARD MORTIER

Le boulevard est large, droit ; au bout, dans un horizon enfumé — il y a tout de même un horizon — c'est Vincennes. Sur les pavés luisants et violâtres comme ceux des grandes routes, bondissent et se poursuivent les autos, monstres qui animent ce paysage de pierre. Dans les autos comme dans les maisons, il y a des hommes, jeunes ou vieux — les vieux, s'ils ne veulent pas crever, ne doivent pas rêver au passé. — On s'étonne que, au-dessus d'un tel monde, s'étende encore un « vrai » ciel ; et que le soleil caresse ces murailles. Mais les hommes n'en font pas cas du ciel, ni du soleil. Ils sont entre eux, tassés dans leurs cités neuves, avec leurs hôpitaux, leurs écoles, leurs casernes. Leur vie s'organise, l'avenir se dessine. Échapper à ce destin, de jour en jour devient plus compliqué et difficile. Il vous sera demandé d'être une pierre dans un monstrueux édifice, un intellectuel ou une machine, c'est égal, et de travailler à construire une civilisation dans laquelle vous n'aurez pas foi. Ça ne fait rien. On ne cherche pas des hommes, mais des soldats de la paix ou de la guerre. On accepte, on se résigne. Ainsi ont fait tous ceux qui se promènent sur ce boulevard Mortier et y passent leur dimanche après-midi. Et plusieurs me frôlent, s'arrêtent. Nous sommes devant un terrain vague, entre un bâtiment militaire et une construction en cours — école ou hôpital ? Il y a là encore quelques arbres sauvages, qui ne mourront pas de leur belle mort. Un homme montre ces arbres et ce terrain vide, avec du ciel ; et, d'une voix qui trahit de la surprise, une espèce de réprobation ou quelque obscur regret : « Est-ce qu'on se croirait à Paris ! » Le voilà, lui, qui retrouve un monde éternel dont il avait perdu jusqu'au souvenir !

Ah ! qu'on nous délivre de ces maisons, des usines, qu'on

nous laisse donc en paix avec la science, les découvertes, et tout ! Il n'y a pas de quoi être fier du progrès. C'est farouchement être moderne que de vouloir s'échapper. Je ne cherche pas à retourner vers les taudis et les cavernes, ni à retrouver la petite vie heureuse de 1900. Mais s'écrabouiller dans une capitale, s'y crever à fabriquer des machines qui nous assassineront... Sauve qui peut !... Seulement, c'est juste encore possible — et pas à tous — de foutre son camp pour quelques mois : de vivre avec la mer, les arbres, un ciel, comme un voleur. Et puis après ça recommence, chaque fois en plus noir...

Enfin, quoi, c'est comme autrefois, on disait : « Faut pas s'en faire ». C'est un dimanche d'automne mou et gras. Sur le boulevard brillent les feux des bistrots et des cinémas ; on attend les journaux du soir pour connaître le résultat d'un championnat du monde de boxe. Des amants traînent, et des ménages, heureux entre deux disputes, c'est comme dans un monde très bon et bien organisé, la vie continue avec un horizon qui va jusqu'à minuit.

EUGÈNE DABIT

ENTERREMENTS

Nous avons eu le mois dernier des cérémonies solennelles, auxquelles le public était invité à se joindre, où on lui offrait l'occasion de s'exalter sur la grandeur, l'intelligence, le courage. Par malheur, toutes ces cérémonies étaient des enterrements. Rien à redire si la République rend honneur à ses grands hommes par des obsèques entourées de quelque faste ; le malheur c'est qu'elle pense avoir fait assez, pour soutenir une mystique mourante, quand elle propose à la ferveur d'un peuple une méditation de la mort.

— Prétendez-vous, dira-t-on, nous faire admirer les défilés, les parades, les mises en scène, par quoi les diverses dictatures de l'Europe s'efforcent de surchauffer l'esprit public ? Croyez-vous que chez nous on accepterait sans sourire ni siffler, de si naïfs effets de théâtre et une emphase aussi creuse ?

— J'accorde qu'il y faudrait plus de finesse. Mais l'on ne saurait guère concevoir de fête qui n'implique un rien de naïveté. Nous nous rebiffons avec raison quand on nous traite de nation vieillie mais il faut avouer que nous donnons le change quand nous limitons nos fêtes à des enterrements et des anniversaires en famille. C'est une bêtise de vieillards que d'avoir si grand peur d'un peu de bêtise juvénile.

JEAN SCHLUMBERGER

RICHARD III A L'ATELIER

La seconde vie — le rêve — est toujours mêlée ici au monde des apparences, le fil n'est jamais brisé qui relie l'inconscient au réel. On ne sait quand Richard de Glocester passe de la pure clarté à l'univers fatal, ni quand il s'en évade. Tous ceux qui l'entourent, à l'exception de Buckingham, sont entièrement plongés dans le cercle où les meurtres, les exécrations, le sang, les pleurs emportent au delà les lois.

Le drame, conduit sur une ligne, est touffu bien que d'une seule ligne. Deux ou trois scènes ont une beauté incomparable, celle des trois reines dominée par les imprécations de Marguerite, la reine maudissante qui fait *retomber le sang ;* quittant sa rivale elle dit : « Tu usurpes ma place et tu ne prendrais pas la part qui te revient de mes maux ! Adieu femme d'York, reine des tristes revers. » C'est le nœud de la pièce comme la fin en est le rêve de Glocester, la révolte de soi contre soi, qui rend plus tragique encore une continuelle lucidité mêlée au vertige.

Dullin interprète Richard avec une violence sourde, à la fois cruelle et tendre, une séduction sadique qui le rend inimitable. Près de lui Sokoloff, hélas séparé de Buckingham par un accent étrange, se révèle pourtant comme un très grand acteur.

PIERRE DAVID

UN TOUR AU PARADIS

L'autre soir, à la Michodière, le public n'était pas là. Et quand il était là, c'était pour rire du bout des dents. Ce rire comme une distraction l'arrachait, pour d'assez longs moments d'ailleurs, à la rêverie qui depuis sa furtive entrée au théâtre l'avait gardé assez loin. Où ?

Sans doute où j'étais moi-même, car je n'étais pas là non plus. Et où étais-je ? Où M. Sacha Guitry peut-être était aussi. Dans un endroit indéterminé, dans notre jeunesse.

Je rêvais à ma jeunesse, à la jeunesse de M. Sacha Guitry qui s'étaient enchantées l'une l'autre. Car j'ai beaucoup applaudi M. Guitry. J'ai eu le plus vif parti-pris pour la facilité de M. Guitry. C'est un grand don que la facilité, et qui n'est pas si répandu en dépit des apparences. Il y a des gens qui écrivent beaucoup, mais sans facilité.

Mais la facilité s'en va avec la jeunesse. Il faut qu'elle soit, à un certain moment, remplacée par autre chose, par son con-

traire. M. Sacha Guitry n'a pas su rencontrer la difficulté. Il n'a pas arrangé sa vie pour cela, sans doute ; et d'année en année son œuvre s'en ressent davantage.

M. Sacha Guitry semble avoir frôlé la difficulté une fois dans sa vie, jadis, au moment de *Jean de la Fontaine*. Depuis il semble l'avoir fuie. Il a fui toutes les difficultés : aussi bien les difficultés d'écriture que les difficultés du sentiment ou de l'idée. Aussi il n'est pas là, quand on joue une pièce de lui, même quand il joue lui-même une pièce de lui.

Alors le public n'est pas là, non plus ; même quand il fait semblant d'être là.

DRIEU

TOSCANINI AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Tandis qu'à l'Opéra-Comique une excellente troupe italienne nous offrait *Le Barbier*, *Cendrillon* et *L'Italienne à Alger*, Toscanini dirigeait deux concerts, dont le second était entièrement consacré à Wagner et le premier réunissait des noms italiens (Pizetti, Respighi) et français (Berlioz, Debussy, Dukas). Combien j'aurais préféré entendre Toscanini dans du Rossini ! On imagine ce qu'aurait pu être sous sa baguette l'ouverture du *Barbier*, par exemple ! Mais les programmes des grands kapelmeisters qui viennent de temps en temps à Paris, sont toujours décevants : ou bien c'est du Wagner, et du Beethoven dont nous sommes saturés, ou bien des œuvres sans aucun intérêt (telles les pages descriptives de Pizetti et de Respighi), mais qui donnent à l'exécutant l'occasion de se mettre en valeur. Toscanini a-t-il besoin de cela ? Comment se fait-il qu'un artiste tel que lui, l'incarnation même de la musique, ne se risque pas à mettre son génie au service d'œuvres oubliées, de compositeurs méconnus ?... Il faut dire d'ailleurs qu'il rénove tout ce qu'il touche et que son Wagner est très différent de celui auquel nous sommes habitués : s'il y a dans une partition des éléments extra-musicaux, Toscanini les élimine immédiatement ; Wagner se trouve ainsi décanté, réduit à une sorte d'essence musicale. Il est peu probable que l'auteur eût été satisfait de cette purification : elle prive son art de toute action magique ; par contre, elle lui restitue sa valeur spirituelle.

B. DE SCHLOEZER

THOMAS GARNER

Non seulement on tire des films de tel ou tel roman — comme Shakespeare tirait ses pièces de tel ou tel conte — mais on filme le mouvement même d'un roman, après avoir filmé le mouvement même d'une pièce.

Thomas Garner semble une des premières tentatives de transcription du roman. Un homme parle, raconte une histoire à sa femme, l'histoire de l'homme dont il vient de quitter l'enterrement.

Son souvenir tâtonne, remonte, redescend, intervertit les souvenirs de l'enfance et les souvenirs de l'âge mûr. Ce procédé nouveau fera crier, après tant d'autres, les amants depuis si longtemps éplorés du cinéma pur. Ici, il n'a pas été employé par une main magistrale ; pourtant le résultat est assez heureux. Pourquoi ? Les acteurs ne sont pas non plus de première force. La technique est ordinaire. Mais c'est que le principe même qui a été adopté oblige metteur en scène, acteurs et spectateurs à entrer dans la substance psychologique. En prenant comme ressort une faculté de l'esprit, la mémoire, un mouvement moral, la justification d'un homme qui vient de mourir, on est obligé de faire entrer dans le film de la réalité.

Le cinéma est grand comme le monde.

DRIEU

VALET D'ARGENT

Valet d'Argent, d'après *Silver Dollar* de David Karsner, est une histoire authentique. D. Karsner connaît la fille du héros. Talbot (c'est le nom véritable du fondateur de Denver), après de dures et misérables années de prospection, trouve le filon (ça arrivait). Pas de l'or, de l'argent. Mais en masse. Le camp de mineurs devient une « ville-champignon ». Talbot, grâce à sa fortune, devient maire de Denver, la nouvelle capitale. Une sorte d'Ubu américain (moins drôle, plus de « cœur »). Il se fait construire s*on* Opéra en marbre, il fait écrire partout *son* nom en lettres de *son* argent. Il a une statue de biche en argent massif. Son enfant qu'il adore a un livre en argent massif. Il a changé sa femme des jours sombres contre une femme du genre fatal, mais bonne. Puis c'est la bataille entre le dollar d'or et le dollar d'argent. L'Argent est vaincu. Fortune et gloire s'écroulent. Le fondateur de Denver finit par obtenir un emploi subalterne dans le Palais des Postes qu'il avait fait

bâtir de son argent, et qui porte encore son nom. Ça finit tristement.

Histoire authentique d'une fortune américaine, d'un homme américain, d'une ville américaine et d'un grand conflit économique, toujours, à peu de chose près, d'actualité aux États-Unis et partout. On oublie trop que le temps des pionniers, des prospecteurs, de la colonisation américaine, c'était hier. Ce film nous le rappelle, L'histoire est récente : on n'aurait pas pu laisser les noms réels dans le film : la famille aurait protesté.

Film bien fait, d'ailleurs, et tourné par un remarquable acteur, E. G. Robinson. Sans compter Aline Mac-Mahon et Bebe Daniels.

RENÉ DAUMAL

LA MATERNELLE

La Maternelle d'après Léon Frapié. Des gosses. Auprès d'eux, tous les acteurs de cinéma du monde semblent si empruntés, si pauvres d'expression, si ennuyeux. Ces enfants, on les voit penser. Le geste, chez eux, colle à la pensée. On ne pouvait faire mieux que les filmer ainsi, tels quels, avant qu'ils aient eu le temps de se cacher derrière le masque factice de la puérilité, inventé et imposé à eux par les grandes personnes. Pas de ces « mots d'enfants » ni de cette sentimentalité stupide, de ces poses auxquels les hommes dressent leurs petits. C'est un des rares films où l'on voit des êtres humains, et non des singes. Merci à Marie Epstein et à Jean Benoit-Lévy.

Les autres personnages forment une sélection, sans caricature forcée, des types que l'on peut trouver dans l'industrie du dressage de l'*Homo sapiens, var. infantilis*. De la bêtise prétentieuse à la bêtise tendre. Madeleine Renaud a très bien incarné cette femme de service, émerveillée et naïvement bonne. Et sa collègue (Mady Berry, une bonne actrice), « depuis vingt ans qu'elle est dans l'enseignement », a réellement appris quelque chose : c'est que cette histoire de la *Maternelle*, en fait, aurait dû tourner très mal, ou en eau de boudin ; si ça s'arrange si bien au dénouement, c'est parce qu'on est au cinéma.

R. D.

CAFÉ-CONCERT : GEORGIUS

Dans ces théâtres des faubourgs, qu'on détruit un à un, autrefois j'avais vu Georgius et sa troupe : le Théâtre Chantant. Et c'est maintenant, à l'ancienne Gaîté-Montparnasse, rue de la Gaîté, le « Studio d'art comique ». Georgius y présente le même genre de spectacle. Des années de jeunesse de la Troisième République, il tire des rengaines et des fantômes : Paulus, Polin, les silhouettes d'Arthur Meyer, d'Émile Loubet ; et ces femmes qui paraissent sur la scène semblent surgir des dessins de Toulouse-Lautrec, des toiles de Renoir ou de celles de Manet. Toute cette petite troupe recrée l'atmosphère d'un temps mort. Il n'y a rien eu, croit-on, et voilà, on peut s'imaginer que la France suit son bonhomme de chemin. On chante : « En revenant de la revue » ou « En voulez-vous des z'homards » ; les femmes portent des robes à falbala et dansent le cancan. En flotte-t-il, des souvenirs !

Georgius, c'est un homme qui a le café-concert dans la peau, qui en retrouve la tradition, ne s'en encombre pas non plus. Son spectacle est populaire et parisien, ça a un style, et qui ne prétend à rien, qui colle aux planches. Il ne faut pas venir ici avec ses goûts et ses dégoûts. On entre dans ce passé, et c'est chaud, ensorcelant. Cette époque, qui ne connaissait ni l'avion ni l'auto, on se répète qu'elle avait du bon — même avec ses laideurs, il paraît. Et puis, tout ça rappelle tant et tant de morts, pas les « grands », mais ceux qui n'ont laissé aucun nom et dont le corps est où, à présent ? les foules qui venaient écouter Paulus et Polin et qu'on ne retrouve pas dans les romans de Zola autant qu'ici — bien que fantomatiques.

Seulement, on est en 1933, avec Montparnasse à la porte, et la guerre, la révolution ou le fascisme devant soi. La vie n'est pas facile, lente, ni douce ; les hommes, de plus en plus, sont enragés, plus malades dans leurs tristesses ou leurs joies. Alors la seconde partie du programme, c'est maintenant. Dix ou douze personnages, de la toile peinte, des feux, et avec ça il s'agit de vous lancer le présent au visage, de vous exciter, de faire vivre Paris. De toute la bande qui se remue sur la scène, Georgius vous donne le plus d'illusions. C'est lui qui fabrique ses chansons, et comment ! Il y jette le vocabulaire des quotidiens et l'argot de la rue, celui des romans à cinquante centimes et le sien, à lui, Georgius, salé, imagé, imprévu, cocasse, grossier, savant même. Il gesticule, danse, imite les grandes

vedettes, et, de façon bouffonne, crue, féroce, violente, nous rappelle notre vie quotidienne. Aussi, à minuit, sur le pavé de cette rue de la Gaîté, bruyante et saignante de feux rouges, sans effort on retrouve le Paris de 1933.

EUGÈNE DABIT

LA REVUE DU CASINO DE PARIS

Elle commence comme les autres revues, celles des années passées ou à venir, dans un faux mouvement de gaieté, dans une fausse lumière, avec un luxe qui est celui de toutes les expositions possibles des Arts Décoratifs. Seulement, parfois, apparaissent des femmes qui donnent une raison à ce spectacle : ces girls qu'on a vues déjà, qu'on reverra, toujours semblables, toujours nouvelles, et qui recréent à chaque instant leurs danses. Alors, on se sent au music-hall, on brûle. Ça ne dure pas. On retrouve bien vite la revue, dans ce qu'elle a de boulevardier, avec ses niaiseries, ses fadaises sentimentales, ses actualités à la manière des chansonniers montmartrois ! Enfin, on a connu pire. Il n'y a pas un trop grand déballage de plumes, de robes, de fesses et de ventres nus. Oui, parce qu'on garde en réserve les effets, tous, pour cette vedette qu'est Madame Cécile Sorel. Dès qu'elle paraît, ça se gâte, ça se fige. Les girls ne dansent plus, on n'a plus la joie de leurs rires, de leurs cris, de leurs mouvements. Il ne s'agit plus que « d'elle », Célimène, qui va nous jouer les grandes amoureuses, comme elle les jouait à la « Maison de Molière ».

Dans une suite de scènes qui sont l'œuvre d'un auteur bien français lui aussi, Madame Cécile Sorel déclame, minaude, se pâme, se tortille, fait des grâces avec un sourire crispé, engoncée dans des robes à paniers ou à traîne, écrasée sous des coiffures grotesques. Tout cela est faux, prétentieux, pitoyable, ridicule, morne. Inutile de s'attarder et de prendre plaisir, ici, à un genre de massacre auquel certains se livrent — sans grands dommages. Mais il faut crier son dégoût. On trouve dans cette revue trop de preuves de sottise ; chez les uns comme chez les autres : vedette, auteurs, directeurs, on flaire les plus bas désirs de publicité, de raccrochage, et cette odeur d'argent qui est une odeur de pourriture.

EUGÈNE DABIT

LES THÉÂTRES DE MARIONNETTES

Aucun acteur de chair et d'os n'égalera ces admirables absentes. Je n'en ai vu qu'une marcher angoissante dans une chambre d'hôtel ; son créateur ne la montrera pas en public. Aucun acteur n'aura abdiqué pour avoir vu ces souples créatures de l'homme qui n'ont pas joué à l'*Alhambra*, ni aux *Ambassadeurs*, ni à l'*Athénée*, ni à *Daunou*, ni au *Gymnase*, ni dans aucune salle qu'on aurait nettoyée pour leur faire place.

R. D.

LE VIVARIUM DU JARDIN DES PLANTES

Le Pipa. On s'imagine communément le Pipa assis comme un chat rasé et pustuleux, de même taille, la tête triangulaire levée au ciel, et couvert de ses petits qui sont nés et qui nichent encore dans les alvéoles du dos paternel. Le crapaud pipa du Jardin des Plantes — mais c'est une femelle — nous oblige à reviser cette image : il appelle invinciblement la comparaison avec un filet de morue mis à dessaler dans l'eau douce. Il est flasque et blême. Si on lui jette un petit poisson il s'allonge brusquement en sac d'aspiration, ingurgite d'un cou sec, se rétracte en position de digérer, et commence, du geste emphatique de ses paumes évidentes et de ses lèvres batraciennes, un long discours silencieux. De temps en temps, en guise de paroles, sortent de sa bouche des filaments blanchâtres, débris de vessie natatoire, ou quoi, de sa victime.

Le Crapaud Buffle africain. Le mâle a un dos de cuir mou luisant, qui dépasse un peu les yeux en visière, et le ventre obèse de caoutchouc rouge déborde en bourrelets entre les pattes. La viande de cheval un peu avancée a aussi cet aspect. La femelle est grise et boursoufflée. Grâce à des protections, nous obtenons qu'on les chatouille. Le mâle sautille lourdement, d'un air gêné, sans un mot. Rien à faire. Il ne chante qu'à l'aurore.

Les Mygales. De belles araignées, vêtues de fourrures bigarrées. En liberté, elles mangent des souris et des petits oiseaux, c'est venimeux comme les tarentules, et plus gras. Des étoiles molles, velues et voraces.

R. D.

AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

L'époque héroïque où l'on pouvait, dans ce lieu de chaos et de poussière, faire des fouilles et des découvertes sensationnelles, c'est bien fini. C'est maintenant un grand magasin de luxe. Je peste contre le principe du Musée, mais c'est bien utile, et au fond je rends grâces à Georges-Henri Rivière.

L'Art préhistorique en Afrique du Nord. De l'Atlas, du Fezzan, du désert de Nubie et de la vallée du Nil, Léo Frobenius a rapporté ces calques exacts de peintures rupestres. La perfection technique, le sens magique, la beauté de certaines de ces fresques jette un froid mortel sur nos idées de « progrès ». La présentation comparative (analogies avec la préhistoire européenne, sud-africaine, avec l'art égyptien) forme une base nouvelle et riche pour une histoire de la grande civilisation africaine, à peine soupçonnée encore.

Salle de préhistoire exotique. Des collections, des rapprochements qui sont des questions perpétuelles. L'Espagne préhistorique, l'Afrique du Nord au Sud, l'Asie mineure, l'Inde, l'Indochine, la Chine sont maintenant jalonnées selon des routes de traditions continues, plus pures et universelles à mesure qu'on remonte dans les millénaires.

La Mission Dakar-Djibouti. L'expédition conduite par Marcel Griaule a traversé l'Afrique de l'A. O. F. aux Somalis, récoltant toutes sortes d'observations et de documents. Michel Leiris me dit, à peu près : « On s'est efforcé d'oublier les préjugés esthétiques qui guident ordinairement le choix de l'ethnographe ; le résultat est en général une collection arbitraire d'objets représentatifs du goût particulier ou des théories personnelles de l'homme de science. Nous avons essayé de garder tout ce qui, à quelque titre, manifestait la culture propre de ces peuples, leur vie réelle. Mais ça ne durera pas, parce qu'il n'y a pas assez de place ; il faudra, hélas, choisir. »

Les sculptures de Malvina Hoffman. Cette artiste a sculpté, en bronze, des types humains de toutes les races humaines. Scrupuleusement, en mesurant au compas, millimètre par millimètre ; méthode presque aussi exacte que le moulage. Résultat : des sujets de pendules, sans expression, sans vie. (Même au point de vue documentaire, de bonnes photographies auraient été bien plus précieuses). Belle expérience. Les vieux n'avaient

pas construits leurs canons pour des prunes. Ni pour Mme Hoffman.

Exposition d'instruments de musique. Ces objets sont parmi les plus émouvants et les plus significatifs témoins de connaissances antiques que l'homme est en train d'achever de perdre. Choses modelées pendant des siècles par une connaissance qui avait encore des mains.

On dit que peut-être l'arc aurait d'abord été instrument de musique (les Hindous emploient encore l'arc musical) avant de servir à lancer des flèches.

R. D.

LE SALON D'AUTOMNE

Quelle portée peut avoir cette exposition mal choisie, mal accrochée ? A qui peut-elle plaire ? Les peintres connus n'ont rien à y gagner, les inconnus n'y connaîtront aucune gloire.

Le visiteur marche à travers des salles remplies d'œuvres médiocres et qui se ressemblent toutes. A force de voir tant de toiles inutilement peintes l'œil se fatigue, sans plaisir ; l'esprit se dégoûte de la peinture. On sort du Salon d'Automne épuisé et de très mauvaise humeur. Il y a un siècle beaucoup de personnes bien intentionnées peignaient pour se distraire. Elles avaient la modestie de donner leurs œuvres à leurs cousins et à leurs neveux.

Il n'y a aucune raison pour que ceux qui aiment la peinture ne peignent pas, mais il n'y a aucune raison pour qu'on montre publiquement leurs peintures. A moins qu'on n'écarte du Salon d'Automne les peintres professionnels reconnus et qu'on nous donne une fois par an une exposition (qui devrait être de reste plus sévèrement choisie) et qui s'appellerait « Le Salon des peintres Amateurs ».

Tel quel, ce salon-ci prête à confusion, agace, et dessert le talent de quelques exposants.

Je ne puis qu'écrire : n'allez pas au Salon d'Automne.

S'il faut pourtant en dire quelque chose du point de vue de la critique d'art, c'est que la tendance générale y est vers la peinture réaliste. Mais est-ce par connaissance, par réaction ou par insuffisance d'imagination ?

Quant à la rétrospective Pompon dont les organisateurs du Salon d'Automne sont si fiers, elle ne sert qu'à mieux montrer la médiocrité de ce sculpteur. A un concours de boules de neige, il devrait obtenir le premier prix.

MAURICE SACHS

LE SALON DES SURINDÉPENDANTS

C'est le Salon qui renferme le moins de déchets et dont la visite est la moins ennuyeuse. Il possède, comme il sied, sa collection de nullités, mais un ingénieux et logique accrochage parque en une salle spéciale ces *minus habentes* d'où il ne serait pas extraordinaire de voir surgir un jour un douanier Rousseau. A ces artistes sans autres tendances que de peindre avec leur cœur — et sans armes préalables — s'opposent trois tribus de peintres redoutablement armés de techniques précises et d'œillères.

Ce sont d'abord les géométrisants, tous disciples de Kandinsky et de Fernand Léger, qui accumulent, quelquefois avec goût, leurs angles, leurs roues, leurs bielles, leurs flèches et leurs échelles à des fins strictement décoratives et désintéressées.

Ce sont ensuite les réalistes ivres de métaphores, comme Vignès ou Borès, que mène l'intolérant *préjugé de la fraîcheur*. Ne jamais insister, effleurer la toile d'un pinceau enivré ; interdire à l'analyse de ternir les effets de la chatoyante synthèse, voilà le seul principe de cette école, dont Greta Knutson et Germaine Derbecq sont les fées impatientes.

A ce débraillé fleuri s'oppose la rigueur technique du Surréalisme, qui poursuit impitoyablement sa double tâche : remettre en honneur l'imagination, le sens du tragique, tous les caprices de l'esprit, et tourner en dérision la peinture-légale, si j'ose dire, coupable de trop d'attentats contre la Poésie, unique déesse.

Devant l'envahissement de l'Académisme, déguisé en peinture moderne, et le succès honteux qu'on lui fait, on ne peut que suivre d'un œil sympathique toutes les tentatives de ce Salon, le seul qu'on puisse qualifier de « Jeune ». Il faut ajouter : le seul où, parmi toutes les libertés auxquelles a droit la fantaisie, les plus impudiques et les plus irrévérencieuses sont tolérées. Quelque mal que l'on pense de notre pays, on doit avouer qu'il est le seul actuellement où, en y mettant certaines formes, l'indépendance d'esprit soit encore possible. Pour combien de temps encore ?

ANDRÉ LHOTE

KREMEGNE

Le peintre Kremegne est peu connu du public. C'est un homme modeste qui peint honnêtement. Ce mois-ci, il a réuni dans son atelier ses toiles récentes. Je les ai vues avec le plaisir qu'on goûte à regarder des peintures consciencieuses.

Kremegne est un de ces peintres qui préfèrent la *matière* à la littérature. Il admire Utrillo et Renoir aux dépens de Picasso. J'avais vu il y a quelques années d'autres peintures de Kremegne. Elles étaient meilleures que ne sont celles d'aujourd'hui. Il peignait des paysages et des natures mortes sans grand effort d'imagination mais dans une belle matière, précieuse et acide en même temps. Moins tonitruant que Rouault, plus lumineux que Segonzac, Kremegne semblait promettre beaucoup.

Il me paraît maintenant que son œuvre a tourné court. Il faut une flamme bien persistante et bien haute pour alimenter le foyer de Rembrandt ou celui de Delacroix. Aujourd'hui je ne connais que Soutine qui brûle d'un tel feu.

Bref, les toiles que montre Kremegne sont jolies, plaisantes, bien peintes et inanimées. J'avais cru autrefois (et je n'étais pas le seul), que Kremegne pourrait devenir un grand peintre. Je crois maintenant qu'il est un bon peintre sans espoir de grandeur.

M. S.

L'AFFICHE A L'ATELIER PAUL COLIN

Les murs de Paris avouent un crime à chaque carrefour. Un crime contre l'esprit, contre le goût, contre la raison. Les noms des coupables se déroulent à l'infini : Cadum, Olibet, Unigaz, Javel-Lacroix, Postillon, Blédine, Rufisque, etc. Malheureux qui, se trompant de porte, ont confié à des illustrateurs de magazines pour enfants le soin d'assurer la réclame de leurs produits. Ils ignorent que l'affiche n'est que l'amplification imagée de la lettre dont les jambages et les volutes, se répercutant sur la feuille blanche, s'identifient à des visages. des flacons, des machines ou des paysages, selon la nature du produit à recommander. Cette vérité est lieu-commun en Hollande, en Suisse, en Allemagne, pays fidèles depuis Gutenberg aux lois de la typographie, mais demeure malgré Jossot, Cappiello, Cassandre, Carlu, Loupot et Paul Colin, paradoxe aux yeux du Français gonflé de niaiserie.

La nouvelle galerie de « Beaux-Arts » qui s'ouvre, alors que tant d'autres ferment, abrita, ce mois-ci, les œuvres de l'atelier Paul Colin, où tout une jeunesse turbulente et unie dans une commune compréhension des nécessités murales, travaille à réhabiliter notre pays gangrené par les routines. Ils y parviennent sans peine en appliquant des principes plus rigoureux que ceux de leur Maître, semble-t-il.

Dans ce domaine mineur, comme dans celui du grand art, une élite de créateurs unique au monde, opère le rachat spirituel du plus condamné des publics et hérite, ce faisant, d'un singulier privilège : alors que les pays précités, où la typographie est reine, produisent tout naturellement des artistes purs, mais sans inquiétudes, la France produit des héros. Une certaine sécheresse, une implacable réussite caractérisent la production des premiers ; l'instabilité française parfume parfois la cervelle des créateurs, papillon saupoudrant d'un pollen d'ailes la rigueur des théories laborieusement élaborées. Cela suscite un jeu extrêmement précieux entre la règle et l'exception. La règle pourrait être personnifiée sur nos murs d'aujourd'hui par Cassandre, le plus intransigeant des affichistes, et l'exception, sur les murs d'hier, reflétant le sourire des jours sans menaces, par Chéret, dont le Salon d'Automne offre une rétrospective. Chéret, contemporain de la Loïe-Fuller et des soies gorge-de-pigeon, petit peintre de chevalet, mais délicieux fleuriste des murs : prisme fouetté, envol de pétales, écume de jupes retroussées, dentelles évanouies, sur lesquelles la lettre s'impose magistralement. Qui a dit que les arts mineurs sont périssables ? Aux yeux qui ont connu les estampes de Chéret aux murs, LUCILINE scintille encore comme un nom de femme.

ANDRÉ LHOTE

TAPISSERIES DE BEAUVAIS

Le déjeuner offert par les Galeries Lafayette à l'occasion de l'Exposition de la Manufacture de Beauvais nous a appris :

1° Qu'il n'y a aucune commune mesure entre la présentation des tapisseries et des meubles à la Manufacture même et à Paris. Il ne faut pas que Paris aille à Beauvais, mais que Beauvais vienne à Paris. Même un musée conviendrait mal. Les meubles deviennent vivants quand ils attendent, dans un lieu approprié, le client et ses chèques. Le trône, disait Thiers, n'est pas un fauteuil vide. Et un fauteuil condamné à un vide éternel derrière une corde de velours ne servira de trône à rien. Dès

qu'on se rend compte qu'on peut acheter, que l'idée de circulation et d'usage reparaît, le meuble s'anime. On voyait les mêmes meubles qu'à Beauvais. Et ils étaient autres. Il y a une mystique de la vente. D'ailleurs, pour les raisons que vous devinez, personne ne songeait à acheter.

2° M. de Monzie qui présidait a proclamé : « Il faut que l'Exposition de 1937 ait lieu. » Il y mit le ton de voix d'une déclaration ministérielle : « Il faut des économies ! Il faut faire de la déflation. » Alors nous sommes bien tranquilles. L'Exposition de 1937 aura lieu : mais ce sera à Rome, où l'on nous annonce une Exposition historique de l'Empire romain.

J. G.

T. S. F. — REPÉRAGE PAR LE SENS

Jusqu'à 200. — Des inconnus. Mais comme ils doivent être passionnants. Les plus passionnants.

De 202 *à* 207. — On se marie tant que cela, dans le Borinage ? Chaque jour, vous vous croyez à la fin d'un repas de noces.

211 *à* 214. — Newcastle et Aberdeen ont parfois le même programme, le même speaker. Mais par l'antenne d'Aberdeen, l'accent écossais est plus compact.

217. — Ce n'est pas votre poste qui siffle : ce sont les fifres de la Prusse Orientale.

360. — Ce ne sont pas les fifres bavarois : c'est votre poste.

226. — Radio-Fécamp, consolateur des insomnies. Deux heures du matin : dans le grand silence européen, les danses mélancoliques arrivent, à régulières bouffées de fading. Vous les croiriez apportées sur les longues vagues lunaires de la Manche.

242. — De l'anglais ? Ne confondez pas : c'est de l'irlandais.

267. — Une rumeur de foule. Des hitlériens ? Un orateur parle. En italien ? Tonnerre de vivats. En français ? Non, c'est l'Espagne : seul pays où l'on entende aujourd'hui acclamer la République.

296. — Quand vous hésitez entre l'allemand et l'anglais, concluez que c'est du hollandais.

517 et 550. — C'est étonnant à quel point la musique de Vienne ressemble à la musique viennoise, celle de Budapest à la musique tzigane. A croire qu'ils le font exprès.

PIERRE ABRAHAM

CONVERSATIONS

Votre facteur, sans qu'on lui demande rien, déplore que Charlot, Douglas Fairbanks et Harold Lloyd soient juifs. Il ajoute qu'il n'a jamais cessé, pour lui, d'être antisémite, et que plus d'un facteur est de son avis. Bon. Un avoué hoche la tête et vous confie que M. Maast a eu bien tort d'épouser une Israëlite, à cause des enfants plus tard. Chacun sait que les dernières élections de l'Ordre (c'est celui des avocats) se sont faites sur la question juive. Il s'agit d'un antisémitisme mal avoué, mais vivace, et qui sort de partout.

Un médecin, qui se bornait jusque-là à louer sagement M. Déat, vous assène brusquement que si les pauvres gens sont de pauvres gens, c'est qu'ils ont choisi de l'être. « Il faut nourrir le peuple, dit-il, pour qu'il vive. Il faut aussi le traiter durement, pour satisfaire à son complexe. »

L'on a reconnu le complexe d'infériorité. Ainsi s'accordent la science et la mode, et l'on aurait tort d'oublier que le nazisme est, depuis la guerre, le plus grand mouvement populaire que l'on ait vu en Europe.

C'est une constatation, bien entendu. Ce n'est pas un compliment. Et l'on sait de reste comment finissent les mouvements populaires : par des guerres populaires*!*

J. G.

FAITS-DIVERS

Brême, le 15 Juin.

« A la suite de la publication à Brême d'un ouvrage intitulé : *Tuée par la vie*, la police a procédé à l'arrestation de l'auteur, Elisabeth Kolornak, femme d'un cordonnier de la région. Il s'agit dans le livre des confessions d'une jeune prostituée qui meurt à l'hôpital par suite d'une erreur de diagnostic. Or c'est là l'histoire exacte de la propre fille de l'auteur. Mme Kolornak fut amenée à l'écrire, dit-elle, afin de « purifier » la mémoire de son enfant. L'enquête judiciaire a cependant établi déjà que le manuscrit de cet ouvrage avait été commencé dès 1924, alors qu'Elisabeth Kolornak, ainsi qu'il ressort de nombreux témoignages, poussait sa fille à s'adonner à la prostitution et la conduisait elle-même dans des maisons de rendez-vous. »

MODESTIE D'UNE ASSASSINE

Miss Weltz, l'assassine du millionnaire californien Joseph Morgan Grace, a fait jusqu'à présent, aux magistrats qui l'interrogeaient sur les causes de son crime, cette seule réponse : « Si je vous les disais, elles vous sembleraient trop banales ».

LES HARICOTS MAGIQUES

André Masson prétend qu'il en achetait jadis pour trois francs la paire. Ma mère suppose qu'il y a des insectes à l'intérieur (mais je ne lui avais pas dit que les années ne leur font pas perdre leur vitalité). S... dit qu' « ils sont simplement constipés, et que d'ailleurs tous les fumistes professionnels en ont dans leur poche ; qu'enfin c'est une graine commune en Asie. » Pierre A... déclare qu'ils bondissent par la différence de tensions superficielles que la moindre élévation de température provoque sur leurs faces. Seul Monny est épaté. En tous cas ils ressemblent plutôt à des moitiés de cacahuètes, et j'atteste les avoir vu bondir sur la table calme des Deux-Magots où l'on venait de les déposer. C'est le peintre Balthus K... qui les a reçues d'une façon mystérieuse.

R. D.

LOTERIE NATIONALE

— Si je n'étais pas si vieille — un silence pour laisser remonter les souvenirs — j'aurais pris un billet... parce que... voyez.. dans ma jeunesse, je gagnais à toutes les loteries ; j'avais toujours de la chance aux cartes ; dans les foires, j'enlevais le gros lot : les garçons et les filles me passaient leur argent par en-dessous jusqu'à temps que le marchand s'en aperçoive, alors il fallait quitter la place ou bien il menaçait d'arrêter la roue.

— Il n'est pas encore trop tard.

— Oh, non, je suis trop vieille, maintenant... quéque j'en ferais et puis je vas vous dire... si je gagnais un gros lot, ça me dérangerait... M'est avis que le gouvernement aurait dû en mettre un plus grand nombre de petits, ça aurait fait plaisir à des gens et ça n'aurait pas fait si peur. Moi, je n'en profiterais pas, alors vaut mieux que je n'en prenne pas, j'vis pus tranquille comme ça.

L.RIVIER

NOVEMBRE

L'herbe est verte, d'un vert nourri encore, mais on la sent rude, froide, trempée. Au revers des tertres, du côté du nord, des gouttes dorment dans ses touffes demi-tondues. Par-dessus la crête et le village de pierraille on ne voit au loin que des assises bleuâtres, fumeuses, en grands quartiers mi-pacages, mi-forêts. Cela s'élève et se perd. La large montagne dormante se cache sous la nuée sans contour qui tient tout le ciel. Du haut tournant de la route, nous avons en face de nous ce gris immobile, cette absence, ce silence.

Un tel silence : personne aux champs qui travaille ; plus un cri de grillon ; et pas encore un roulement d'eaux. Les feuilles mêmes, raidies, ne vivent plus dans cet air si calme. Tout est entré en sommeil.

Dans le petit bois de mousse et de pins, dès l'entrée, mon compagnon me montre les « charbonniers » ; on les nomme ainsi parce que leur chapeau est comme frotté d'un peu de noir, les lamelles, la queue restant d'un blanc de lait caillé. Qu'on en trouve un et l'on est sûr d'en trouver d'autres : ils essaiment ; seulement on les voit mal, demi cachés sous un feutrage grossier d'aiguilles de pins et de débris sylvestres.

Il y a plaisir à se procurer ainsi sa subsistance, comme dans une île déserte. Ces champignons sont venus d'eux-mêmes ; et sur cette échine où le granit affleure en carapaces usées, prises dans les mousses, ce bois sauvage ne doit rien à l'homme. Je vais sous les arbres. La roche saille un peu par places, se dispose en gradins, comme des fondements de châteaux disparus. La solitude au milieu de choses si vieilles, si fraîches, vous reporte hors du temps. Et quel rafraîchissement merveilleux que la compagnie de ces mousses, de ces petites plantes si fines. Dans la laine des brins rêches s'emmêlent le mille-feuilles, découpé à l'extrême, le serpolet, à peine encore fleuri de rose, des poignées de crin vert, et des lichens, et des rosettes de courtes feuilles pointues dont le cuir glauque est taché de brun. Toutes ces natures, de figures et de verdeurs diverses, vives, si belles, parlent à je ne sais qui en nous, plus lointain que l'enfant.

Le petit bois s'obscurcit. Au pied des pins j'ai pris pour des charbonniers ce qui n'est que lamelles d'écorce noircies par les saisons.

HENRI POURRAT

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XLI (JUILLET-DÉCEMBRE) 1933

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrage d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe.

Y A-T-IL ENCORE DE BONS PLACEMENTS ?

L'indécision actuelle de la Bourse est due, en majeure partie, à deux ordres de préoccupations. D'une part, la question de l'équilibre budgétaire est encore loin d'être résolue. Certes, les projets du Cabinet Sarraut ont reçu, dans les deux Chambres, un excellent accueil ; mais bien des obstacles restent encore à vaincre avant la réalisation intégrale du plan de redressement financier et on ne peut, de ce fait, se défendre d'une certaine appréhension.

D'autre part, les initiatives de la spéculation et les achats du portefeuille se trouvent également freinés par l'incertitude qui règne sur l'avenir du dollar. La nouvelle expérience de « Monnaie dirigée » que vient d'inaugurer le Président Roosevelt ouvre la porte sur de dangereuses éventualités. Il est malheureusement à craindre que les achats d'or, actuellement envisagés pour soutenir les prix et stimuler la production, ne soient le prélude à une prochaine aggravation de l'inflation monétaire pure et simple.

Tout cela, en vérité, laisserait bien peu de place à l'optimisme boursier, si le redressement progressif de la conjoncture économique mondiale ne venait soutenir les énergies défaillantes et inciter les capitalistes à conserver leurs titres dont les qualités ne peuvent être mises en doute malgré le déséquilibre budgétaire et la menace qui pèse sur le dollar.

Nous sommes, en effet, en ce moment, à un tournant décisif de l'histoire économique mondiale. Le désarroi des hommes et des choses est général et chacun cherche à sauver son avoir de la grande tourmente qui souffle depuis quatre ans. Or, il n'est pas de meilleur refuge pour les capitaux que les valeurs à revenu variable qui présentent un

actif susceptible de rester stable au milieu des fluctuations des changes, du naufrage des monnaies et de la ruine des créances.

Mais, en dehors de cette sécurité, condition indispensable de tout bon placement, il est une seconde qualité que l'on est en droit d'exiger des titres que l'on se propose d'acquérir : c'est le rendement. A l'heure présente, peu d'excellentes valeurs offrent des taux de capitalisation intéressants parce que la crise a réduit leurs bénéfices dans de très sensibles proportions et que les cours actuels escomptent avec un certain optimisme une reprise prochaine des affaires.

Il est possible toutefois de trouver à travers la cote, un petit nombre de valeurs qui, à une qualité intrinsèque indiscutable, joignent l'attrait de dividendes fort intéressants. Et lorsque l'on relève leurs noms on s'aperçoit que toutes ces entreprises ont le privilège unique de travailler presque exclusivement pour l'Etat et spécialement pour la Défense Nationale. Je me bornerai à citer à titre d'exemple la remarquable fixité des bénéfices réalisés, de ce fait, par le *Creusot* et la Société *Hotchkiss* dont les cours restent très fermes.

Dans le même ordre d'idées, j'attire particulièrement l'attention de mes lecteurs sur l'intérêt que présente l'achat de l'action *Ariel*. Cette Société détient les brevets et licences pour la fabrication d'un ballon ininflammable dont un prototype a déjà été acquis par le Ministère de l'Air. Cet achat est le prélude à la passation de commandes en série dont l'exécution par la Société *Ariel* absorbera pendant une longue période son activité et lui permettra de réaliser de substantiels bénéfices. Etant donné que l'affaire est dans une situation financière excellente, ce placement peut satisfaire le capitaliste le plus prudent comme le plus exigeant.

Bourse de Londres. — Le Stock Exchange est beaucoup plus actif et autrement optimiste que ne l'est le marché de Paris. Les transactions y sont toujours actives grâce à l'intérêt que présentent les Mines d'or et la plupart des industries qui retrouvent peu à peu leurs débouchés d'exportations. La place de Londres reprend aussi progressivement son ancienne primauté et cette situation n'est pas sans donner à réfléchir.

André Ply,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

Toulon, S. T. — *Charbonnages du Tonkin.* Le nouveau recul serait dû à la perspective d'une dévalorisation du yen japonais qui constituerait un nouvel avantage à la concurrence sur les marchés d'Extrême-Orient.

chez
GRASSET

C.-F. RAMUZ

ADAM ET ÈVE

La double consécration de la collection « Pour mon Plaisir » et d'une publication dans la N. R. F. confirme avec *Adam et Eve* la renommée mondiale de C.-F. Ramuz, l'un des plus grands écrivains français vivants.

« Pour mon Plaisir », **15** fr.

Robert ARON et Arnaud DANDIEU

LA RÉVOLUTION NÉCESSAIRE

A la dictature, opposer un nouveau prestige de la liberté.

15 fr.

ALBERT TOUCHARD

LE DÉSERTEUR

15 fr.

N. R. F.

. R. F.

Chemins de fer du P. L. M.

LE WAGON-LIT A LA PORTÉE DE TOUTES LES BOURSES

Des wagons-lits de 3e classe circulent sur le P.L.M. entre Paris et la Côte d'Azur.

Tout comme les voyageurs de 1re classe, les voyageurs de 3e classe ont ainsi la sibilité de se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de gon-lit de 3e classe est des plus réduits : vous ne paierez que 75 francs de Paris à rseille, en plus du prix du billet de 3e classe. Vous arriverez frais et dipos et vous ez gagné un jour et économisé une nuit d'hôtel.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous adresser aux gares ou aux nces Wagons-Lits-Cook.

LACES DE COUCHETTES-TOILETTE ENTRE PARIS et la COTE D'AZUR

Vous déplacer sans fatigue, sans perte de temps, arriver frais et dipos, voilà ce que s pouvez faire en voyageant de nuit dans les grands trains de la Côte d'Azur.

Ces trains comportent toutes les catégories de places couchées. Utilisez, en partier, les places de couchettes-toilette qui sont mises à la disposition des voyageurs 1re classe dans les deux rapides partant de Paris à 17 h. 45 et 19 h. 50, de Menton 4 h. 37 et 18 h. 32. Vous ne paierez qu'un supplément de 79 fr. 40 et vous nomiserez une nuit d'hôtel.

Sports d'Hiver aux Pyrénées

PERBAGNÈRES - LUCHON

(1800 mètres d'altitude)

DÉCEMBRE ______ à MARS

Tous les Sports de Neige et de Glace

tinage, curling, traineau, bobsleigh luge, hockey et SKI

ENSEIGNEMENT DU SKI
VANT LA MÉTHODE DE L'ARLBERG

L'hôtel de Superbagnères

ié à LUCHON par un chemin de fer à crémaillère

ncours International de SKI

du 20 au 25 Février 1934



N. R. F

nrf POUR PARAITRE EN DÉCEMBRE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE





MONTAIGNE

ESSAIS

en

UN

volume

Texte, notes, variantes, bibliographie, traduction nouvelle des citations latines, glossaire, etc..., établis par

ALBERT THIBAUDET

Un volume de 1200 pages sur papier bible, relié en pleine peau souple : **68** fr.

(Ce prix de ***68*** *francs s'entend pour la sonscription et sera majoré dès la parution)*

éjà parus :

AUDELAIRE : Œuvres complètes (2 vol.). — **EDGAR POE :** Histoires. — **LACLOS :** es Liaisons dangereuses. — **RACINE :** Théâtre complet. — **STENDHAL** : Romans I : Le ouge et le Noir, *suivi d'*Armance ; Romans II : La Chartreuse de Parme, *suivie de* Lamiel. — **OLIÈRE :** Œuvres complètes (2 vol.). — **VOLTAIRE :** Tous les Romans et Contes. — **A FONTAINE :** Fables, Contes et Nouvelles. — **ROUSSEAU :** Les Confessions *suivies des* Rêveries du Promeneur solitaire. — **MUSSET :** Poésies complètes.

nrf *Achetez et Souscrivez chez votre Libraire*